Dimanche

JACQUES-ALAIN MILLER

SUPPLÉMENT TOPOLOGIQUE À LA « QUESTION PRÉLIMINAIRE »

Pour le travail de ces Journées des cartels, on m'a demandé de commenter pour vous, dans le délai qui m'est imparti et au titre de ce que je suis, à savoir un lecteur de Lacan, l'écrit : « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose[1] », *et spécialement les schémas qui y figurent. J'ai pensé que je pouvais faire cela et un peu plus, et je me suis proposé de vous présenter le complément topologique que cette question appelle, ce que le lecteur de Lacan ne peut pas méconnaître s'il a lu un peu au-delà de 1958.*

Seulement cette avancée dans Lacan serait vaine si devait nous être soustrait le point d'appui que nous offre la thèse qu'il y a, dans les psychoses, structure. Freud ne s'est pas attaché à démontrer autre chose que les structures qui prévalent dans les psychoses. Lacan en a repris l'examen dans son Séminaire de 1956. Il les a, si je puis dire, nettoyées des adhérences imaginaires qui pouvaient les recouvrir, et il s'est attaché à les formaliser.*

Qu'il y ait structure dans les psychoses, et qu'il y ait à cet égard structure psychotique me paraît – me paraissait jusqu'à hier – aller de soi pour ceux qui se placent dans le sillage de l'enseignement de Lacan, en tant qu'il a débuté par un retour à Freud. Et au fond, je ne m'attendais pas à devoir ici prôner presqu'un retour à Lacan sur la question de la structure psychotique. Mais puisqu'il y a ici divergence et, pourquoi pas, il peut y avoir controverse, il faudra bien accentuer un peu ce qui relève chez Lacan d'un abord structural des psychoses.

Je me prévaux ici, je l'ai dit, d'une lecture. Je voudrais revenir un instant sur ce terme pour faire remarquer que Freud n'a pas eu recours à autre chose qu'à une lecture quand il s'est agi pour lui de vérifier sa théorie des psychoses : il n'a pas eu d'autre recours que d'étudier l'écrit d'un psychotique, à savoir le président Schreber[2]. Au fond, il est important pour nous de tenir compte du fait que Schreber, il ne l'a pas vu, il ne l'a pas touché, il ne l'a pas reniflé, il ne l'a pas perçu, il n'a pas vu comment Schreber se tenait, quelle était sa dégaine ; on ne sait pas après tout s'il connaissait sa bobine même ; il ne l'a pas reçu chez lui, il ne lui a pas fait payer des séances ou il n'a pas eu des séances remboursées à propos de Schreber. Il l'a lu. Et Lacan, lui, a lu Schreber[2] et a lu Freud[3], et il a présenté sinon élaboré l'essentiel de ce que nous pouvons considérer comme sa théorie des psychoses à partir de ces lectures.

Au fond ni l'un ni l'autre n'ont été le moins du monde impliqués à propos de Schreber dans aucun contact vécu avec ce psychotique, dont le cas leur est pourtant à tous les deux apparu éminemment démonstratif.

De ce fait – irréfutable ! – on peut tirer des conclusions différentes, et il est très naturel que l'on tienne que le caractère médiat de leur abord leur a fermé la compréhension vivante du psychotique, que la lecture ne peut pas remplacer l'écoute, le contact perceptif, la co-présence, le *mitsein* avec le psychotique, et aussi l'essai de traitement.

Donc je trouverais cette conclusion très naturelle. Mais il est un peu moins naturel et peut-être plus astucieux de se demander ensuite en quoi l'écrit a pu paraître ici l'emporter pour Freud, pour Lacan, sur l'expérience directe, et au fond qu'est-ce qui a bien pu les intéresser qui n'est pas effacé par l'écrit mais, en un sens, révélé, nettoyé, promu. Et quoi donc sinon la structure articulée qui se soutient très bien, j'ose le dire, sans la fonction de la parole dans le champ du langage.

Donc c'est une remarque préliminaire : lecture, et lecture de lecture, et lecture de lecture de lecture.

Maintenant nous pouvons, puisque nous lisons Lacan, peut-être nous enseigner de la façon dont Lacan lisait Freud dans cet écrit. Il y a un écart auquel on ne peut pas ne pas être sensible : que Lacan, dans son écrit : « D'une question

* Transcription non relue par l'auteur.

préliminaire... » est très freudien, qu'il donne à Freud une position de coupure dans l'histoire de la folie et qu'en même temps, il consacre en fin de compte peu de place à l'examen du texte de Freud sur Schreber.

L'opération de lecture de Lacan, dont nous pouvons attendre qu'elle nous enseigne, c'est une lecture qui s'incorpore les découvertes de Freud postérieures à 1911, postérieures à la rédaction par Freud du cas Schreber. Au fond, la lecture de Lacan interprète et à l'occasion critique le Freud de 1911 par le Freud de 1914 ou de 1920.

Si vous considérez seulement ce schéma *R* qui par transformation donne le schéma *I* qui figure dans cet écrit, vous vous apercevez que ce schéma, qui rend visible une conceptualisation, suppose évidemment la théorie du narcissisme, son articulation à celle de la castration, et inscrit un terme comme celui de l'idéal du moi qui y joue un rôle essentiel.

C'est par cette opération en un certain sens que la « Question préliminaire... » de Lacan est un deuxième texte de Freud sur Schreber. Je dis « en un certain sens » parce qu'évidemment cet aspect n'épuise pas le texte de Lacan. Mais on pourrait dire que pour une part, Lacan a là écrit un texte de Freud.

J'ai déjà proposé d'appeler cette opération une lecture et une écriture rétroactives, qui consistent à reprendre le même objet que Freud en 1911, et à faire fonctionner sur cet objet des concepts postérieurs. Cette opération, qui est celle de Lacan en 1958, il me semble qu'elle nous enseigne aussi bien ce que nous pouvons faire nous-mêmes, c'est-à-dire la même chose avec lui que lui avec Freud : la théorie lacanienne rétroactive de Schreber.

Il est évident que tout, dans le travail de Lacan après 1958 n'est pas relevant pour cette opération. Il me semble que ce qui l'est certainement, c'est 1) le graphe, où Lacan invite explicitement à reporter l'analyse proprement linguistique qu'il effectue sur le texte de Schreber ; 2) une topologie dont il donne l'amorce dans la note qu'il ajoute en 1966 lors de la parution des *Ecrits* ; et 3) ce qu'elle comporte, à savoir la théorie de l'objet *a*. La théorie de l'objet *a* était encore à venir lors de la rédaction de la « Question préliminaire... » sinon on ne peut pas penser que Lacan n'en aurait pas situé la fonction du « laisser en plan » dont la menace est inscrite à de très nombreuses pages des *Mémoires d'un névropathe*.

*

Avant de nous engager donc dans cette voie d'actualisation, je vois bien qu'il faut, d'après les questions soulevées à ces Journées, assurer quelque peu les arrières. Cela consiste en l'occurence à faire une petite mise au point sur ce terme de la forclusion du nom du père, qui est le plus souvent le maître-mot par lequel on résume l'apport de Lacan sur la question des psychoses.

La première remarque que je voudrais faire, c'est que la mise en valeur de la fonction du père dans les psychoses est un apport de Freud. Il met ce qu'il appelle le complexe paternel au centre de son analyse du cas Schreber, même si ce fait a pu être occulté par sa promotion du fantasme homosexuel dans la causalité de la psychose. Et c'est à un analyste nullement lacanien, pré-lacanien, un analyste international que nous devons les premières recherches minutieuses sur le père de Schreber, j'ai nommé Niederland[4], que Lacan utilise dès 1958. Et ce Niederland avait déjà situé dans l'assomption de la paternité la difficulté propre de Schreber, et en un sens on peut dire qu'il avait aperçu l'antinomie de Schreber et de la paternité.

Ce qui distingue là en propre Lacan, c'est d'impliquer ici le père à titre de signifiant, et c'est d'ailleurs ce qui lève les contradictions que l'on peut trouver dans l'analyse du nommé Niederland, par exemple en ceci que celui-ci fait s'équivaloir le ratage paternel que représenterait pour Schreber la stérilité de sa femme (stérilité toute relative puisqu'elle accouche d'enfants morts-nés de très nombreuses fois) ou aussi bien son échec électoral avec l'accès réussi au statut de président de la Cour de Dresde. Donc l'introduction, là, du père comme signifiant aux yeux de Lacan est susceptible de lever les contradictions que rencontre par exemple Niederland. La nouveauté lacanienne donc tient à l'introduction du père comme signifiant, nouveauté, j'ose le dire, par rapport à Lacan lui-même car, jusqu'au rapport de Rome, c'est en tant que l'*imago* du père que la fonction paternelle est introduite par lui dans son rôle constitutif du sentiment de la réalité. Il faut savoir à cet égard qu'*imago* est le terme à quoi Lacan a d'abord voulu réduire la causalité psychique avant d'amener le signifiant dont l'incidence est allée jusqu'à mettre en cause la dimension même du psychique.

Or, le nom du père comme signifiant obéit à la loi du signifiant qui est celle du tout ou rien. Il me semble donc que, s'agissant de la forclusion de ce signifiant, le plus ou le moins, le degré, le partiel, le un peu, le beaucoup sont hors de

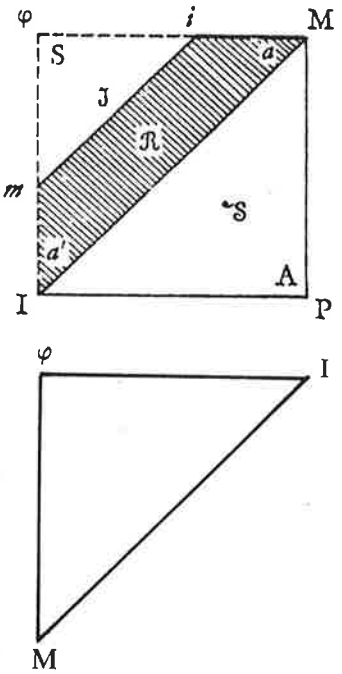
propos. J'ajoute qu'il ne faut pas s'attendre, telle que Lacan introduit la forclusion, à ce que ce soit un phénomène observable. Ça rend raison des manifestations de la psychose, mais la forclusion comme telle est transphénoménale, aussi bien qu'un terme comme le sujet supposé savoir, pivot du transfert, n'est à confondre avec aucune manifestation du type : « celui qu'on croit qui sait », alors que l'émergence du sujet supposé savoir est tout à fait compatible avec la manifestation phénoménale de la désupposition du savoir.

La seconde remarque que je voudrais faire est la suivante : la forclusion du nom du père n'est pas le tout de la théorie de Lacan dans « La question préliminaire... » Elle est liée à un autre concept qui, lui, sert des phénomènes observables. Il s'agit de la régression topique au stade du miroir. La forclusion révélée comme faille dans la structure symbolique retentit sur la structure imaginaire, elle la dissout, elle la ramène à la structure élémentaire dite du stade du miroir. Ce qu'on peut appeler – pourquoi pas – une déstructuration imaginaire, elle, est tout à fait apparente ; elle est lisible. On peut par exemple en suivre les étapes dans la narration de Schreber, à condition bien entendu de connaître les coordonnées du stade du miroir.

Donc je crois que c'est par abus que l'on isole la forclusion du nom du père en oubliant qu'une fois révélée la faille dans laquelle elle consiste, elle implique la régression spéculaire. Et il me semble que ce sont là deux notions inséparables dans l'analyse lacanienne.

Alors évidemment c'est une réduction extraordinaire, puisqu'en fait, ce que Lacan cadre par cette expression de régression topique au stade du miroir, c'est en fait un foisonnement de phénomènes, un pullulement d'êtres dont les premiers chapitres des *Mémoires d'un névropathe* nous donnent toute la richesse, puisqu'ils nous font assister au jaillissement de, comme le dit Lacan, ces identités désannexées ; et un passage prodigieux naît sous nos yeux, dont Lacan par cette régression spéculaire, englobe la multiplicité, la variété. Et effectivement, ces deux concepts, ces deux réductions : forclusion du nom du père, régression spéculaire, témoignent de la voie analytique, s'agissant des psychoses, ce qui est une voie qui est faite de pauvreté et d'économie par rapport au délire. On peut évidemment décrire les phénomènes, on peut suivre chaque avatar : le stade du miroir, à cet égard, c'est, comme le disait je crois Lacan une fois, une sorte de balayette ; c'est une réduction.

Si on a conscience de cette solidarité de la forclusion et de la régression, c'est assez pour que le schéma dit *R* s'éclaire dans son principe. C'est sans doute un quadrangle, mais il est simplement fait de deux triangles.



Je marque ainsi simplement que pour former le quadrangle qui figure dans le texte de Lacan, il suffit d'une translation, moyennant quoi ce second triangle vient se placer ici, et vous obtenez la figure complète que vous trouverez dans les *Ecrits*. Au décalage près qui constitue cette bande sur laquelle nous reviendrons et qui est ici heureusement inscrite de ces lettres contrastées qui permettront plus tard à Lacan de l'assimiler à la bande de Moebius, ou plutôt d'y faire voir la bande de Moebius.

Je n'ai pas le temps de vous commenter le détail de ce que vous trouvez dans « La question préliminaire... » Vous avez le principe de la construction du schéma à partir de deux triangles, l'un supposé réduire les fonctions principales du symbolique, et l'autre les fonctions essentielles de l'imaginaire.

La fonction du nom-du-père répond, dans l'écrit de Lacan, à la nécessité de capitonner l'ordre symbolique. A cet égard c'est un point de capiton, c'est *le* point de capiton dans l'ordre symbolique, et en tant qu'il opère la métaphore

dite paternelle, il est le signifiant qui arrête le glissement de la signification. C'est pourquoi il peut aussi bien être reporté sur la cellule élémentaire du graphe de Lacan.

Si on dessine cette cellule élémentaire, en tant que signifiant, ce nom-du-père occupe la place du point de capiton, et ce qui en rétroagit dans

l'ordre de la signification, c'est ce que Lacan à l'époque situe comme la signification phallique.

Nous ne faisons ici que vérifier très rapidement la cohérence de la construction de Lacan.

Que le défaut du nom-du-père dans le signifiant ouvre dans le signifié un trou qui répond à la signification phallique, qu'il s'en suive une dissolution de la structure imaginaire qui va jusqu'à mettre à nu la relation spéculaire dans son caractère mortel, où prolifèrent des phénomènes duels d'agressivité, de transitivisme, voire de dépersonnalisation, ne permet pourtant pas de parler à ce niveau, me semble-t-il, de non-structure ou d'astructure, puisqu'aussi bien, chez Schreber en tout cas, la métaphore délirante, le délire en tant que métaphore délirante, vient suppléer à la métaphore paternelle, stabilisant sous une forme inédite signifiant et signifié. Je crois que c'est ce qu'on lit dans l'écrit de Lacan : que la métaphore délirante supplée la métaphore paternelle. Et c'est d'ailleurs là, dans cet ordre de suppléance ou de supplémentation qu'opère Mélanie Klein lorsqu'elle réussit, chez son Dick[5], sa « greffe » de nom du père. C'est que le nom du père, ajoutera Lacan, après sa « Question préliminaire », il n'y en a pas qu'un. On pourrait même dire que la métaphore paternelle, c'est aussi bien une métaphore délirante, et après tout ça n'est pas loin du point où Lacan a été conduit que de le dire, en tant que c'est elle qui pour nous opère aussi bien le découpage du champ qui nous est donné comme réalité.

Si le délire de Schreber conflue au mythe, et c'est ce que Freud a relevé dans son appendice à son étude sur Schreber, et toutes les premières études sur la psychose ont conduit à une extraordinaire littérature analytique sur la mythologie – et à cet égard Deleuze et Guattari n'ont fait que s'exalter après Jung des énormes ressources de la métaphore délirante – on peut dire que le mythe, c'est aussi bien le trognon de mythe que constitue l'Oedipe. Néanmoins on peut les opposer en tant que l'un et, si l'on veut, réduit au minimum, au trognon précisément.

Alors la nouveauté que consacre l'écrit « D'une question préliminaire... », et cela me paraissait acquis, c'est la promotion de la détermination signifiante dans les psychoses. C'est ce qui conduit Lacan à mettre en évidence une analyse structurale qui emprunte ses moyens aux linguistes, à souligner la structure logico-grammaticale par quoi Freud engendre et ordonne les différentes formes de la paranoïa, à isoler la structure combinatoire de la relation du sujet à l'Autre, enfin à schématiser l'articulation du symbolique, du réel et de l'imaginaire et sa distorsion selon les deux schémas *R* et *I*. Autrement dit l'accent mis sur les structures dans les psychoses ne me paraît pas pouvoir être méconnu.

Maintenant précisément cette promotion forcenée de la fonction du signifiant dans le seul écrit de Lacan consacré à la psychose laissait encore ouverte la question de savoir si les termes qu'il a créés depuis pour structurer l'expérience analytique, pouvait étendre leur aire de validité jusqu'à l'abord des psychoses. Et en particulier on pouvait se demander a priori si les signifiants que sont l'objet *a*, le sujet barré, le signifiant unaire, le signifiant binaire avaient bien leur place dans l'abord des psychoses, précisément parce qu'on restait fixé à ce texte qui précède l'introduction de ces signifiants. Et au fond, ça n'a pas été une mince indication pour le travail qui s'est poursuivi à la section clinique que Lacan nous ait assuré, au moins à son point de vue, lors de l'ouverture de la dite section, que ces signifiants avaient leur place dans l'abord des psychoses. A cet égard c'était, il faut bien le dire, une invitation à essayer d'actualiser sa lecture de Schreber.

Après tout, peut-être ne faut-il pas trop s'en surprendre. Si on admet avec Freud et Lacan que, par une de ses faces au moins, la psychanalyse est une paranoïa dirigée, à l'inverse on pourrait bien trouver un adjectif qui vienne s'accoler à la « psychanalyse » pour définir « paranoïa ». Mais il serait sans doute trop pessimiste de dire que la

paranoïa est une psychanalyse inorientable. Ce n'est rien encore de dire que la théorie analytique a structure de délire, puisque s'offre à nous l'occasion de le dire de sa pratique elle-même. A cet égard, qu'est-ce que la « Question préliminaire... » ? C'est une introduction à la question du transfert, soit à la question : est-ce que le transfert paranoïaque peut être manœuvré ?

A cet égard, c'est la conception que Lacan hérite de Freud, une fois le fantasme homosexuel rendu à sa position subordonnée. La conception que Lacan hérite de Freud, c'est que le transfert sur Flechsig de la relation du père est le facteur qui précipite Schreber dans la psychose, et qu'il faut donc voir dans le transfert sinon la cause de la psychose, au moins l'occasion du déclenchement.

On comprend, si c'est le cas, que la cure ne prenne là pas facilement sa direction. J'ajouterai que lorsqu'on a évoqué ces questions à la section clinique, quelqu'un nous a un peu décontenancés de la question du déclenchement des névroses, et la réponse qu'a proposée Jacques Adam congrue avec ce que j'évoque ici, à savoir que rien de mieux que l'entrée en analyse qui puisse se proposer pour passer pour un déclenchement de la névrose.

L'assomption du transfert demande certainement qu'il y ait du répondant du côté du nom-du-père. Et on voit bien comment Octave Mannoni a pu rafraîchir la lecture de Schreber en y introduisant la catégorie du sujet supposé savoir. C'est qu'il a sur ce point lu Lacan et qu'il a fait une implication simple : 1) si le transfert sur Flechsig est le facteur qui précipite Schreber dans la psychose ; 2) si le sujet supposé savoir est le pivot du phénomène du transfert ; 3) alors le savoir et, dit-il, le savoir de Flechsig, est cause de la psychose.

Cela ne nous laisse pas forcément plus éclairés sur la question de la manœuvre du transfert dans la cure. Lacan, à la fin de son écrit en 1958, dit la question encore prématurée. La question, à ces journées de travail, on peut peut-être la poser : vingt ans après, la question de la manœuvre du transfert à propos du traitement possible de la psychose est-elle tout autant prématurée ?

On s'est interrogé sur la réversion de la forclusion du nom-du-père. Le passage au pluriel (« les noms du père ») signale en tout cas que le nom-du-père peut être supplémenté et qu'à cet égard il y a plus de fous qu'on ne pense. Au fond, ce que Lacan avançait récemment, c'est que le nom-du-père est lui-même supplémentaire et qu'il répond à la nécessité, si l'on veut pré-borroméenne, de nouer trois ronds de ficelle déliés.

Il faut avouer que le moment du déclenchement de la psychose de Schreber, au chapitre IV des *Mémoires d'un névropathe*, répond assez bien à l'image des trois dimensions s'écartant, lorsqu'on le voit, une fois touché par le symbole de la présidence, être ensuite effleuré par l'idée qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement, dont le caractère imaginaire est dénoncé par la modalité esthétique sous laquelle elle s'introduit; et enfin, au culmen de cette phase, décharger dans le réel, jouissance phallique à laquelle il fera bientôt ses adieux. Disons que dans ce chapitre, il peut sembler qu'on voit ainsi se disjoindre, s'écarter la dimension symbolique, la dimension imaginaire et la dimension réelle.

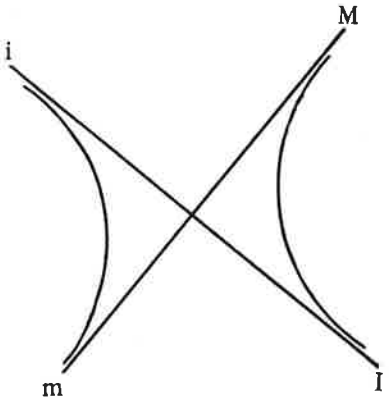
Alors ce n'est pas une mince question pour un travail sur les psychoses que cette évolution de la conception de Lacan, qui fait passer le nom-du-père du statut d'une clef de voûte de l'ordre symbolique à celle d'un supplément, voire d'un symptôme au même titre que son art l'est pour Joyce à qui il tient lieu de nom-du-père.

C'est pourquoi une nouvelle question préliminaire est ici à ouvrir, car si la psychanalyse opère au nom-du-père, il importe sans doute d'être plus au clair sur sa fonction que nous ne le sommes. On peut même dire – et c'est un bénéfice – nous sommes moins au clair sur sa fonction qu'on pouvait l'être en 1958 par exemple ; on pouvait s'arrêter à la position alors de Lacan.

Je suis évidemment conduit à télescoper des époques pour vous, époques de la réflexion de Lacan, et je reviendrai brièvement à la fonction hyperbolique où Lacan a inscrit la psychose de Schreber.

Au fond, il suffit pour obtenir le schéma I à partir de cette construction élémentaire de supposer supprimé l'épinglage aussi bien du nom-du-père que de la signification phallique, et d'accepter approximativement que l'on obtienne ici, à la place de ces triangles deux lignes... Il n'est pas question de reconstituer le cheminement de pensée de Lacan sur ce sujet, mais d'introduire une figure intermédiaire entre le schéma *R* et le schéma *I*, une sorte d'échafaudage.

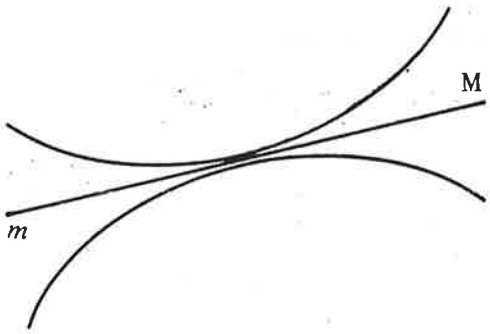
Si vous acceptez cette transformation de ces deux éléments, vous pouvez aussi bien penser que vous avez là deux branches d'une hyperbole que vous pouvez complémenter des droites directrices de l'asymptote.



Voilà au fond le schéma d'échafaudage intermédiaire. Vous obtenez alors très simplement le schéma *I* de Lacan, en supprimant, sur les indications qui figurent dans l'écrit de Lacan, en supprimant ces droites directrices et en faisant légèrement glisser ceci vers le haut et cette hyperbole vers le haut. Vous avez ainsi très élémentairement les coordonnées principales du schéma de Lacan, et sa construction, il faut bien le dire, à la fois robuste et élémentaire.

Ce à quoi nous allons nous intéresser, c'est spécialement à cette droite. Il faut bien faire attention de mettre les lettres de part et d'autre, le *m* et le *M*.

Il ne s'agit pas d'un simple jeu de construction évidemment puisque cette fonction hyperbolique se justifie de l'adjectif que Freud lui-même emploie à propos de Schreber, d'un mouvement asymptotique qui est vérifié de façon toujours croissante dans le texte lui-même.



L'accomplissement de la copulation hiérogamique est effectivement comme indéfiniment reculé, tout en continuant d'être promis, et à cet égard il faut avouer que ce mouvement en sens opposé mais sur la même asymptote, du point *m* comme du point *M*, est propre à figurer cette divergence du moi schrébérien et de son Dieu comme la promesse de leur convergence.

Ce que je voudrais maintenant introduire, parce que cela me semble indiqué par le texte de Lacan sans y être développé, c'est le rôle essentiel de ce rapport que j'écrirai avec ce poinçon si commode $M \lozenge m$, parce qu'il s'y passe, au fond, me semble-t-il plus de choses que ce schéma ne l'indique au premier abord.

En effet Lacan, pour justifier la figuration asymptotique du rapport du Dieu schrébérien et de son moi, parle de l'ajournement indéfini de la réalisation du but. Or, il me semble que lorsqu'on relit Schreber et le même texte de Lacan à partir de notions comme celles de l'objet *a* et du plus-de-jouir, il apparaît au contraire ou de façon complémentaire que la jouissance tout en étant promise, au terme de ce mouvement asymptotique indéfiniment reculé, est en même temps vécue, si je puis dire, au présent par Schreber.

Je dirai pour introduire mon développement que ce qui figure sur ce schéma, ici le « laisser en plan de la créature », nous induit peut-être à considérer ici Schreber comme n'occupant pas une autre place que celle de l'objet *a*.

Sans doute, il est d'abord ce pour quoi tout signifie, et son entrée dans la psychose se marque à ceci que rien ne représente que pour lui, au point qu'il se pose comme le seul vivant, sous les espèces d'ailleurs d'un cadavre lépreux conduisant un autre cadavre lépreux ; si on peut y reconnaître le couple du stade du miroir, rien n'empêche me semble-t-il d'y placer aussi bien l'autre couple de signifiants et faire de Schreber en l'occurence celui sans qui tous les autres ne représenteraient rien.

Cela suppose qu'effectivement, si on suit cette logique que nous proposent ces termes, ce qui s'adresse à lui le maîtrise et représente non plus ce qui serait sa fonction subjective mais celle de son Dieu que pour ma part je n'hésiterai pas à faire supporter dans cette schématisation par *S*. J'y vois une trace dans ce tourniquet de Ariman et Ormuzd, ce tourniquet incessant qui les fait l'un après l'autre se substituer à la même place.

Mais il me semble que Schreber n'occupe pas moins dans ces deux valeurs essentielles la place dite de l'objet *a* par Lacan, d'abord tel qu'il figure à l'orée de son délire comme déchet et dépotoir du monde, d'un monde qui d'ailleurs n'est plus l'univers. Et cette valeur s'inverse lorsqu'il trouve progressivement sa valeur de plus-de-jouir de la divinité.

Il est frappant que, dans la « Question préliminaire » de 1958, Lacan n'introduise jamais

la jouissance qu'en tant que la jouissance imaginaire, et à proprement parler la jouissance spéculaire de Schreber en femme. Il me semble que c'est suivre la voie de ce texte que de reconnaître un autre statut à la jouissance, celui qui se condense dans le plus-de-jouir, et je ne vois pas comment ici éviter d'y situer Schreber lui-même. Il me semble que cette position rend compte de cette bascule qui se signale dans le texte de Schreber entre cette position de déjection et cette valeur extrême de jouissance qu'il ne cesse pas de représenter toujours davantage dans la métaphore délirante.

Il ne faut pas moins, me semble-t-il, dans le texte de Schreber être attentif à cette opposition de fonctionnement entre les voix et la volupté, ce que Schreber lui-même appelle la volupté. Comme il le note, les voix, depuis le début de son délire, ont été incessantes. Au contraire, il apparaît – et on peut dire qu'il apparaît de plus en plus à toutes les pages – que la volupté, elle, a un autre régime de fonctionnement, la volupté schrébérienne est intrinséquement à éclipses et, au fur et à mesure que les voix schrébériennes changent de parole, qu'elles se routinisent, au fur et à mesure que les âmes disparaissent, la volupté s'accroît d'autant.

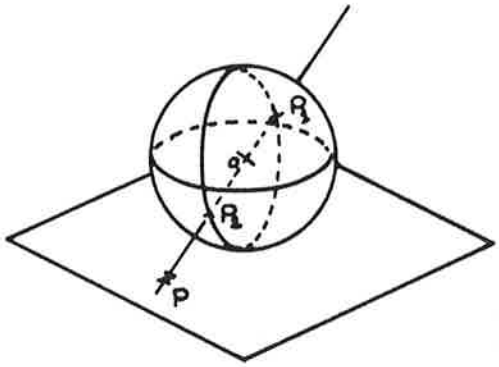
Il est sensible que, pour le Lacan de 1958, la jouissance transsexualiste intéresse, dit-il, avant tout la restauration de la structure imaginaire, qu'elle intéresse, disons exactement *i* (*a*), l'image au miroir. Mais il semble qu'on ne peut pas s'en satisfaire dès lors que Lacan a développé ce qui de la jouissance intéresse le réel, lorsque depuis il a distingué jouissance phallique et jouissance de l'Autre, dont le clivage paraît marqué dans le texte même du délire de Schreber. Et il semble que le texte même de ce délire dénude comme jamais l'antinomie du rapport du sujet à la jouissance, l'hétérogénéité de ces termes, avec une insistance qui soutient tous ses développements.

Si on complète la théorie dont Lacan disposait en 1958, de ce qui a pu venir après, par exemple en 1967, on comprend mieux ce qui émerge comme ce double cadavre lépreux par exemple, car la dissolution, l'ébranlement de l'image, de l'*i* (*a*) dénude précisément l'objet comme *a*, rebut, ordure, charogne de l'univers. L'*i* (*a*), s'exprime Lacan plus tard, fait chasuble à cet objet *a* qui fait la misère du sujet. Disons que ce à quoi on assiste dans les premières pages du texte de Schreber, c'est à la levée de cette chasuble et à la perception de ce *a* nu et par là du sujet réduit à sa misère. Ce *a* n'est pas une fonction imaginaire. C'est précisément ce point, me semble-t-il, qui manque au Lacan de 1958. Si on admet cela en se guidant sur le Lacan des années suivantes, on est sensible à ce que le thème fondamental, et en tout cas de plus en plus pressant du texte de Schreber, c'est la menace d'être laissé en plan, et en même temps son remplissement de jouissance ; c'est cette corrélation antinomique qui fait que Dieu ne cesse pas de l'abandonner et de revenir s'adjoindre à lui, le pénétrer, et à cet égard, pourquoi pas ce losange de relation dans son battement en éclipse qui figure tout à fait la pulsation de la jouissance, toujours plus précipitée, dont Schreber ne cesse pas de témoigner. A cet égard, le miracle du hurlement, sur lequel Lacan a mis l'accent, trouve exactement sa place. Il correspond précisément au moment où se déchire de Schreber ce qui vient là, dans le temps précédent, de le gonfler de jouissance. Je dis là « le gonfler » puisque c'est ainsi, dans le dernier appendice qu'il donne à ses *Mémoires*, que lui-même se décrit et invite la science à venir le confirmer : que sa poitrine subit des pulsations, des gonflements alternatifs. Il est donc effectivement persuadé de l'objectivité de cette jouissance, et il invite à cet égard la communauté à s'en assurer.

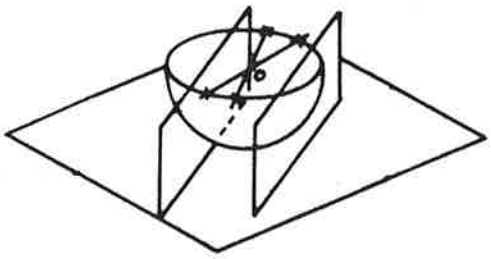
Rien ne nous empêche, pour compléter notre position, de remarquer que le Créateur, dans le schéma de Lacan, figure sous les espèces de la lettre *M* et qu'à cet égard, c'est bien ici la mère qui figure, j'oserais dire, le prototype du nom-du-père. Elle accomplit à cet égard sa première symbolisation par son absence, et le va-et-vient qui la structure se retrouve à toutes les pages du texte même de Schreber.

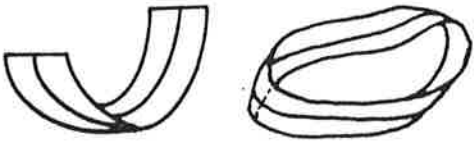
Je n'ai pas le temps de lire toutes les citations que je pourrais donner ici de ce mouvement, qui est à situer sur l'axe *Mm*, et qui est vraiment comme une constance, ce qu'il a de plus constant dans les *Mémoires d'un névropathe*. Cela fait de Schreber effectivement l'appât de la divinité.

Il me semble que c'est peut-être beaucoup pour situer toutes ces relations seulement sur cet axe *Mm*. Vous verrez, en bas de la page où figure ce schéma dans les *Ecrits*, le commentaire que Lacan donne précisément de ce passage, passage qui là peut devenir plus clair. Il me semble qu'il faut donner toute sa valeur au fait qu'ici, les deux lettres sont mises de part et d'autre de cette ligne, qui, remarquons-le, va à l'infini et qui à cet égard est topologiquement équivalente à un cercle. C'est une remarque qui est dans le droit fil de celle que Lacan fait à sa propre relecture en 1966, à savoir que telles que les lettres sont fixées sur son schéma, on a là singulièrement une bande de Moebius ; si on identifie le point *I* et le point *i*, le



Il faut peut-être faire un petit point sur la nature du plan projectif. J'ai préparé un schéma très simple qui est seulement celui de la projection centrale...





Peut-être pouvons-nous obtenir un autre modèle du plan projectif en nous passant de ce plan de base et en prenant seulement une demi-sphère...

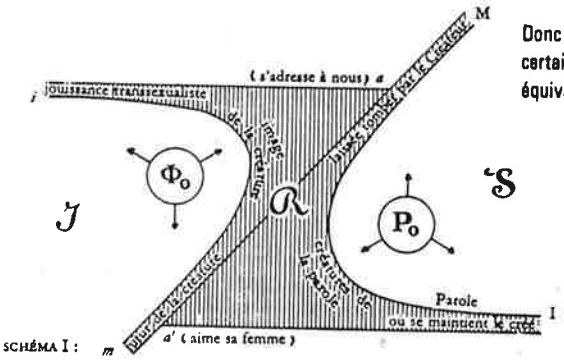


SCHÉMA I :

Donc il faut modifier la structure du plan projectif d'une certaine façon pour obtenir un schéma topologique qui soit équivalent au schéma I.

point *M* et le point *m*, on a cette bande dont je n'ai pas besoin ici de rappeler la structure ; mais plus singulièrement que, d'être située dans le quadrilatère, elle figure un plan projectif ; elle se complète de ses parties et par là équivaut à un plan projectif.

Il faut peut-être faire un petit point sur la nature du plan projectif. J'ai préparé un schéma très simple qui est seulement celui de la projection centrale. J'ai essayé déjà une autre fois d'expliquer ce plan projectif à toute vitesse, et j'en ai conclu que c'est quand même cette figure qui serait la plus limpide.

Il y a simplement à dessiner un plan et dessus, une sphère. La projection centrale consiste simplement, à partir de n'importe quel point de cette boule, à faire passer une ligne par le centre de la sphère, qui traverse donc la sphère en un autre point et se rencontre enfin dans le plan, rencontre le plan en ce point : $P_2 - P_1 - P$.

Au fond, ce type de projection qui projette deux par deux les points antipodaux de la sphère sur un seul point du plan peut se faire pour tous les points de la sphère. On peut donc obtenir une projection deux par deux des points antipodaux sur le plan, à l'exception des points qui figurent sur la sphère le long – qui forment le grand cercle équatorial de la sphère. Puisque si vous prenez un point de ce grand cercle équatorial qui forme un plan parallèle au plan de base, si vous faites passer une ligne par le point *0*, vous ne rencontrez le plan en aucun point.

Le plan projectif, ce n'est rien de plus que de compléter le plan de base par une ligne dite ligne à l'infini qui correspond aux points de ce cercle équatorial. Alors on ajoute fictivement une ligne pour que cette projection se fasse sans exception. (Il y a d'autres modèles du plan projectif ; celui-ci est, me semble-t-il, le plus simple).

A cet égard, ce schéma suffit à vous donner l'indication de ce que Lacan entend par le plan projectif dans cette note. Ajoutons que ça s'appelle à proprement parler le plan projectif réel, si on décide de traiter cette droite supplémentaire exactement comme les autres droites de ce plan. Si on ne la traite pas comme ça, on obtient encore autre chose. Je passe.

Réfléchissons une seconde si nous ne pouvons pas, à partir de ce schéma, obtenir un autre modèle du plan projectif. Au fond, à chaque point du plan correspondent deux points de la sphère. Au point P correspondent le point P_1 et le point P_2. Par conséquent, peut-être pouvons-nous obtenir un autre modèle du plan projectif en nous passant de ce plan de base et en prenant seulement une demi-sphère. Donc si vous voulez le dessiner, vous dessinez seulement une demi-coquille, et vous allez considérer ce qu'il faut lui ajouter pour qu'elle soit vraiment équivalente au plan projectif. Il faut seulement ajouter à cette demi-sphère que les points antipodaux du cercle équatorial sont « identifiés ». Je veux dire que les deux parties sont équivalentes ; le seul problème qui se pose toujours, c'est l'exception que constitue ce cercle. Puisque nous faisons correspondre ces deux points à un seul point sur le plan, nous pouvons très bien faire correspondre ici, ne prendre qu'une moitié de la sphère, et à cet égard nous aurons l'exception que constitue le cercle équatorial, sauf à identifier ici les points diamétralement opposés du cercle équatorial.

Cette figure, telle qu'elle est ici représentée, on peut obtenir à partir d'elle une bande de Moebius. Il suffit pour cela d'imaginer que deux plans viennent couper ici ce que nous avons de demi-sphère. A ce moment-là, nous aurons une sorte de lambeau de ce type, dont le bord ici fait partie de ce cercle équatorial. A cet égard, nous avons à identifier les points comme sur une bande de Moebius. C'est un peu difficile de faire ces démonstrations à toute allure, mais je pense que vous pouvez au moins saisir le principe de cette construction et admettre, puisque c'est difficile à montrer immédiatement, que le restant de cette demi-sphère se recouvre de telle sorte qu'elle ne forme plus qu'un disque.

A cet égard, le plan projectif qu'évoque Lacan est effectivement constitué : 1) d'une bande de Moebius ; 2) d'un simple disque, morceau de sphère parfaitement banal et ordinaire.

Ce qui fait, si je puis dire, les délices de cette figure qui est, si on lui enlève le disque, le *cross-cap*, c'est qu'elle réunit deux parties qui sont de structure foncièrement différente. On réunit d'un côté quelque chose qui n'est rien d'autre qu'une bande de Moebius et qui a donc la fameuse propriété unilatère que vous connaissez, avec un lambeau de surface parfaitement ordinaire, et ça tient ensemble, ça fait une figure unilatère fermée.

On peut s'en rendre compte par un autre biais. Si vous faites un cyclindre, vous avez deux courbes qui limitent le cylindre. Ce qui distingue la bande de Moebius, vous le savez, c'est qu'elle n'a qu'un bord qui fait certainement boucle. Ce qu'il faut admettre, c'est l'équivalence topologique entre ce bord unique bouclé et un cercle. A cet égard, le *cross-cap* dont le docteur Lacan a fait de

nombreux usages, ça n'est rien d'autre qu'une forme de la bande de Moebius, qu'on obtient si l'on admet qu'on peut déformer le bord de la bande de Moebius pour le rendre semblable à un cercle. Moyennant quoi sur ce cercle vient s'adjointer le disque qui ferme cette cicatrice et nous donne le plan projectif, celui que nous avons construit par ce biais.

Vous avez peut-être sur certains points quelques difficultés à suivre ces allusions. Je pense quand même que vous aurez moins de difficultés à suivre cette construction si vous pensez que Lacan l'a écrite, sans une seule figure, dans son texte dit de *l'Etourdit*[6]. Il fait toutes ces constructions sans faire un seul schéma. Alors même si c'est un peu rapide et imprécis, je pense que cela donnera quand même une petite direction.

Il faut bien voir que ce sont des curiosités topologiques, pas de la topologie. Ce sont des éléments qui ont intéressé au début de la topologie. Ce qui a intéressé Lacan, lui, à ce qui n'est pas les débuts de la psychanalyse, c'est que le plan projectif constitue à cet égard un composé hétérogène ; c'est l'adjectif qui revient aussi bien dans sa note de 1966 que dans son texte de *l'Etourdit* qui est de plusieurs années après. A cet égard, il faut bien voir que ce schéma a, aux yeux de Lacan, un autre statut que le schéma *R* qui figure dans « La Question préliminaire ... » Ce schéma *R*, il ne l'introduit qu'au titre de « visualisation conceptuelle » comme il dit. Au contraire, s'agissant précisément de la figure du plan projectif réel, Lacan qui la baptise l'asphère la donne comme la structure, sans qualification. C'est bien ce qui m'a retenu lorsque je me suis aventuré dans cette direction à la Section clinique.

Je peux dire dans quelle direction, à partir de ce qui était là plutôt mon point de départ, j'ai pensé qu'il fallait aller pour supplémenter « La question préliminaire ». Je me suis dit : puisque Lacan part du schéma *R* et pour obtenir un schéma d'état terminal du délire de Schreber il transforme ce schéma *R*, il le distord, puisque d'autre part il nous dit que le schéma *R* est en fait un plan projectif étalé, donc il faut modifier la structure du plan projectif d'une certaine façon pour obtenir un schéma topologique qui soit équivalent au schéma *I*. Ça m'avait paru se tenir, ce raisonnement. Donc je suis plutôt allé dans la direction de me dire : je vais ajouter sur ce plan projectif d'autres *cross-caps*, je vais donc modifier la connectivité de l'ensemble, je vais modifier un certain nombre de données, et je vais voir si, à l'aveugle, ça permet de structurer un peu mieux le texte de Schreber.

Or, je dois dire qu'après des efforts nombreux, j'ai renoncé à cette voie. J'y ai renoncé parce qu'après tout, c'était le schéma lui-même du plan projectif qui m'a paru après tout le mieux convenir à la structure de la psychose et, dans ses deux composés hétérogènes de la bande de Moebius et du lambeau sphérique. A cet égard, ce que j'ai retrouvé me semble-t-il par là, c'est pourquoi Lacan en était venu, et fréquemment à ses présentations de malades, à soutenir que la psychose, c'était la normalité. Il me semble qu'à cet égard, c'est bien plutôt les autres structures qui sont à obtenir par coupure ou par supplément à partir de l'asphère que le contraire ; que, à cet égard, si Lacan peut dire « la psychose, c'est la normalité », c'est parce qu'il entend que la psychose (j'oserai avancer cette formule) c'est la structure. D'ailleurs quoi de plus sûr si on se règle sur ce que Lacan formule comme la communication intersubjective qui fait l'émetteur recevoir son message du récepteur, que d'admettre effectivement la structure d'automatisme mental comme normale, et plutôt s'interroger sur ce qui vient oblitérer l'émission du récepteur ? Cela demande certainement qu'on situe ce qu'on appelle d'habitude Schreber sur le lambeau sphérique, qui est d'ailleurs, comme vous le lisez dans *l'Etourdit*, réductible au point, et fixable par tout, à condition d'être hors ligne. Mais disons que les deux éléments profondément hétérogènes dans leur régime de fonctionnement que sont les voix et la volupté schrébériennes me paraissent pouvoir se situer sur cette asphère.

Alors il faut admettre, si l'on veut bien pardonner ce que peut avoir d'un peu hésitant ma démarche, que la forclusion du nom-du-père comme signifiant, est corrélative chez Schreber – c'est ce qu'il nous démontre, me semble-t-il – de l'accès à la jouissance en tant qu'interdite. Si on veut, dans le délire au moins, Schreber veut témoigner qu'il peut jouir de la chose.

Certes, on aurait par contre à dériver de cette asphère aussi bien le tore névrotique (c'est ce que Lacan fait dans *l'Etourdit*) que la figure propre à situer la fin de l'analyse en tant qu'elle consiste à laisser en plan l'objet *a*. Ce « laisser en plan l'objet *a* », c'est bien sûr ce contre quoi Schreber se raidit, puisqu'il est lui, dans son texte, dans cette position.

*

Je voudrais, pour terminer, revenir sur ce

terme de non-structure, ou ces formules qu'il n'y a pas de structure de la psychose, pour essayer de saisir ce qui peut les motiver, et je me suis arrêté à ceci qu'il y a peut-être lieu là de distinguer structure et discours. Ce n'est pas parce que la psychose est hors discours qu'elle est astructure. La psychose est certainement hors discours, dans les termes de Lacan, en tant qu'elle n'exclut pas le rapport sexuel comme impossible, et qu'elle n'exclut pas d'ailleurs son absence comme réelle. La forclusion du nom-du-père s'articule à l'inclusion du rapport sexuel en tant que c'est ce que le langage apporte d'impossible dans les termes de Lacan.

Peut-être est-ce que Freud a appelé auto-érotisme, du mot inventé par Havelock Ellis et Paul Nack et dont, par souci des convenances, Bleuler a fait cette « bleulette », cette bleuette de l'autisme. On voudrait faire de l'autisme le comble de l'imagerie sphérique peut-être, alors qu'il me semble que l'autisme est à situer aussi bien de l'asphère.

Peut-être pourrions-nous éviter la controverse si nous acceptions de cliver structure et discours, et si nous pouvons considérer comme un des résultats de ces journées de travail qu'il n'y a pas structure que de discours, puisqu'il y a structure de langage.

NOTES

1. LACAN (Jacques) : « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in : *Ecrits*, Paris, Seuil, Collection « champ freudien », 1966, pp. 531-583, Schéma R, p. 553 ; schéma I, p. 571.
2. SCHREBER (Daniel Paul) : *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken nebst Nachträgen und einem Anhang über die Frage : « Unter welchen Voraussetzungen darf eine für geisteskrank erachtete Person gegen ihren erklärten Willen in einer Heilanstalt festgehalten werden ? »*, Leipzig : Oswald Mutze, 1903.
3. FREUD (Sigmund) : *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia paranoides)*, « Jahrbuch der Psychoanalyse : Jahrbuch für Psychoanalytische und Psychopathologische Forschungen », III. Band, 1911, Leipzig et Vienne, pp. 9-68.
4. NIEDERLAND (William G.) : « Three notes on the Schreber case », *Psychoanalytic Quaterly*, 1951, 20 : 579-591.
   – « Clinical observations on the « Little Man » phenomenon », *Psychoanalytic study of the child*, 1956, 11 : 381-395.
   – « The *miracled-up* world of Schreber's childhood », *Psychoanalytic study of the child*, 1959, 14 : 383-413.
   – « Schreber : father and son », *Psychoanalytic Quaterly*, 1959, 28 : 151-169.
   – « Schreber's father », *Journal of American Psychoanalytic Association*, 1960, 8 : 492-499.
   – « Schreber and Flechsig : a further contribution to the *kernel of truth* in Schreber's delusional system. » *Journal of American Psychoanalytic Association*, 1968, 16 : 740-748.
5. KLEIN (Mélanie) : « L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968, pp. 263-278. [1930].
6. LACAN (Jacques) : « l'Etourdit », in *Scilicet*, 4, Paris, Seuil, 1973, pp. 5-52.

DISCUSSION

SOLANGE FALADÉ : – Je remercie Jacques-Alain Miller. Je pense que certains d'entre vous ont des questions à lui poser. Je leur passe immédiatement la parole.

CHARLES-JOSEPH NASSER : – Il y a une dernière phrase par laquelle tu as terminé, à propos de l'autisme et des bluettes. Je crois que tu as dit que l'autisme est à situer aussi d'une asphère. La question qui se pose à moi est de savoir si la différenciation clinique existe encore, même sur le plan analytique, entre d'une part une psychose de type schizophrénique et d'autre part une psychose de type paranoïaque, si cette distinction pour toi doit sauter, et s'il n'y aurait donc qu'une seule structure, fût-elle normale (tu viens de nous parler de la structure normale de la

psychose) et comment rendre compte, au niveau de la clinique, de ces différents aspects, d'un côté de l'autisme, de l'autre côté de la paranoïa.

JACQUES-ALAIN MILLER : – C'est une question qui se pose. Il y a une phrase de Lacan que je trouve très éclairante (il n'y en a pas beaucoup de lui sur la schizophrénie) qui est assez récente, qui doit être dans un texte comme *l'Etourdit*, qui situe le schizophrène comme celui à qui fait problème de se retrouver avec ses organes sans le secours d'aucun discours établi ; ça doit d'ailleurs nous inspirer – en tout cas moi c'est ce que ça m'inspire – beaucoup d'admiration pour ceux et celles qui s'occupent à essayer de rétablir un discours. Mais à cet égard, on peut voir tout ce qui effectivement ne fait pas défaut, dans les discours établis, à Schreber, qui se retrouve si admirablement par exemple dans ses démêlés juridiques, à qui ne fait pas défaut une bonne partie de la culture de son temps.

A cet égard, il y a certainement à différencier. Il me semble qu'il y a un point de vue où il est légitime de parler des psychoses et qu'il y a une pertinence – c'est presque une position de principe, je devrais dire transphénoménale parce que c'est commode, – par quoi, si l'on veut maintenir le singulier de la psychose, et on le fait, alors c'est, me semble-t-il, de l'asphère de Lacan dont on doit prendre son départ. J'ai témoigné de mes propres variations là-dessus, et on peut tout à fait, me semble-t-il, essayer de transformer cette surface. Il me semble qu'il faudrait se garder d'essayer de concevoir le corps, par exemple, sur le modèle d'une telle surface. Au contraire, si Lacan propose une surface comme cette asphère, (et même les autres) il entend que c'est en quelque sorte l'espace du dit, où les coupures sont des dits ; et même si lui-même glisse à l'occasion ou plutôt s'amuse à dire « le corps, c'est un tore », etc., ça doit être soigneusement distingué de ce qui fait l'essentiel de sa démarche, à savoir de prendre ces surfaces comme ménageant des coupures qu'il identifie, en tout cas dans l'écrit qui pour nous peut faire foi là-dessus, *l'Etourdit*, à des dits.

JEAN-JACQUES GOROG : – Si la psychose est la structure, est-ce que « structure psychotique » n'est pas pléonasmique ?

JEAN-ALAIN MILLER : – Il n'y a pas que des emplois absolus du terme structure. A partir du moment où on peut distinguer divers types de structure, on est bien obligé de dire « structure psychotique » ; je pensais que c'était dans la Vulgate lacanienne ! Par contre, essayer de dire « la psychose, c'est la structure », ce n'est pas quelque chose qui est explicitement formulé par Lacan. C'est seulement, comme je l'ai dit, ce à quoi, après de multiples efforts pour transformer cette surface, j'ai été conduit, c'est-à-dire qu'il me parait plus simple de considérer cette surface comme la surface même où se produisent les dits de la psychose et par coupure d'obtenir le fameux tore de la névrose qu'évoque Lacan aussi bien que les figures qu'il propose destinées à faire saisir la fin de l'analyse.

SOLANDE FALADÉ : – Les exigences de l'horaire nous imposent d'arrêter là cette discussion. Je le regrette.

JEAN-PIERRE BAUER

TOPIQUE FREUDIENNE DE LA PSYCHOSE

Si on examine les textes freudiens sur les psychoses du point de vue topique, c'est-à-dire à partir des efforts de Freud pour situer les processus des psychoses dans l'organisation topique de l'appareil psychique, on ne voit pas seulement se préciser une conception topique de la psychose, on voit aussi l'appareil psychique dévoiler ses polarités fondamentales, comme si ce dévoilement nécessitait l'étude des psychoses.

Les psychoses ont donc eu une importance décisive dans l'élaboration de l'appareil psychique freudien. Et peut-être les psychoses sont-elles toujours à situer à l'horizon de la psychanalyse, comme son « au-delà ».

Nous sommes donc déjà en quelque sorte dans la topique, dans la mesure où nous ne sortons pas des métaphores spatiales, ce qui nous amène à nous demander si les psychoses ne démontrent pas d'une manière privilégiée le caractère incontournable de cette métaphorisation spatiale toujours à l'œuvre dans le discours. D'où la question de ce que la psychose dévoile du rapport du psychique à l'espace.

A partir de cette ligne directrice de la topique, nous pouvons faire une première constatation : Freud n'a cessé d'évoquer la psychose comme moyen privilégié de la connaissance de l'inconscient et même comme « extériorisation » de l'inconscient, ou comme passage de l'inconscient au conscient.

Dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, il dit : « Tant de choses se pressent dans la conscience du paranoïaque qui, chez l'homme normal et chez le névrotique, n'existent que dans l'inconscient où leur présence est révélée par la psychanalyse[1]. » Dans l'analyse du président Schreber, il dit également : « Les paranoïaques dévoilent ce que les névrosés gardent secret[2]. » Enfin, dans l'« Inconscient », : « Seule l'analyse d'une des affections que nous nommons psychonévroses narcissiques promet de nous apporter des conceptions qui nous feront approcher de plus près l'énigmatique inconscient et nous le rendront pour ainsi dire saisissable[3]. » « Du point de vue des rapports entre les deux systèmes psychiques, tous les observateurs ont été frappés de ce que, dans la schizophrénie, bien des choses sont manifestées sous forme consciente, alors que dans les névroses de transfert, seule l'analyse nous permet de prouver leur existence dans l'inconscient[4]. »

Malgré le pessimisme thérapeutique de Freud en ce qui concerne les psychoses, notons le rapprochement qu'il effectue entre la clinique des psychoses et ce que dévoile la psychanalyse, comme si à la limite, la psychose était d'origine au point d'arrivée de la cure.

La nécessité de l'examen des psychoses pour la connaissance de l'inconscient découle donc logiquement de ces constatations : « La schizophrénie que nous n'abordons ici d'ailleurs que dans la mesure où cela nous semble indispensable à la connaissance générale de l'inconscient[5]. »

Et comme l'inconscient est considéré par Freud comme « le psychique lui-même et son essentielle réalité »[6], c'est à partir des formes cliniques les plus pathologiques, que Freud estime pouvoir approcher la connaissance du psychique ; d'où ses fréquentes comparaisons entre les psychonévroses et ce qu'il appelle leurs « prototypes normaux » : rêve, état amoureux, deuil...

Cependant cette sorte d'extériorisation de l'inconscient dans les psychoses, ne veut pas dire que l'inconscient soit saisi en lui-même ; Freud précise en effet : « Sa nature intime nous est aussi inconnue que la réalité du monde extérieur, et la conscience nous renseigne sur lui d'une manière aussi incomplète que nos organes des sens sur le monde extérieur[7]. » Il convient donc de dire quelques mots sur les rapports de la connaissance et de la topique, dans l'appareil psychique freudien, puisque différents modes de connaissance correspondent aux différentes parties de l'appareil. Pour ce faire revenons rapidement sur la notion de topique.

Il est permis de dire que les travaux de Freud dans deux disciplines médicales, avant la découverte de la psychanalyse, mettent déjà sur la voie de la signification générale de la topique freudienne, ou de la conception de Freud du lieu

psychique. Il s'agit d'une part de l'anatomie du cerveau, et d'autre part de la réaction à l'anatomie localisatrice de son époque, qu'est l'essai de 1891 : *Zur Auffassung der Aphasien*. En effet, on sait que l'anatomie subira une subversion totale, puisqu'elle survivra en quelque sorte dans la seconde topique sous la forme du *Körperich* (moi corporel), comparé par Freud au mannequin cérébral des anatomistes[8]. Ainsi l'homonculus ne figurera plus la cartographie corticale des perceptions et des mouvements, mais l'image du corps structurée par les identifications. Il ne sera plus la représentation interne des terminaisons sensorielles périphériques, mais la représentation externe, en surface, des pulsions comme effet des excitations internes. Quant au travail sur les aphasies, il aboutit à la conception fonctionnelle d'un appareil à langage *(Sprachapparat)* qui s'oppose aux théories localisatrices. Dans cette conception, les symptômes « topiques » des aphasies, sont considérés comme des artefacts dus à des lésions situées près des « bornes » sensori-motrices du champ du langage. Le symptôme topique est donc artefact sensori-moteur périphérique d'une fonction qui n'a pas de localisation anatomique. Il importe de rappeler enfin que dans cet appareil à langage, le point faible est à situer dans la connexion entre la *Wortvorstellung* (représentation de mot) qui dépend essentiellement de l'image acoustique et l'*Objektvorstellung* (représentation d'objet) qui dépend d'une manière prévalente de l'image visuelle de l'objet. Ce point faible trouve son expression clinique dans l'aphasie asymbolique. Nous retrouverons une telle coupure entre représentations dans la première topique de la schizophrénie, mais il s'agira cette fois-ci de la coupure entre *Wortvorstellung* et *Sachsvorstellung* (représentation de chose).

A partir de ces deux exemples, la topique se présente non seulement comme l'organisation de l'appareil psychique, mais aussi comme la connaissance que l'appareil peut avoir de lui-même en fonction de ses lieux de représentation : Freud dit dans *l'Esquisse* qu'il convient qu'une théorie psychologique puisse expliquer l'ignorance de la conscience sur toute une série de phénomènes qui la conditionnent[9]. Ces remarques étayent la conception optique de la topique comme organisation d'un appareil sur le modèle des appareils d'optique (microscope, télescope), où les lieux de l'appareil sont des foyers de formation d'une image, c'est-à-dire des lieux de représentation de quelque chose qui demeure en soi inconnaissable. Pour chaque sorte de psychonévrose, il y aura ainsi des « lieux » de représentation de l'inconscient : dans les névroses de transfert les fantasmes, dans les perversions, la réalité, et dans les paraphrénies, le conscient.

Par ailleurs, nous savons que le point de vue topique est l'un des trois points de vue fondamentaux qui fondent la *Métapsychologie* : les points de vue topique, dynamique et économique. Le point de vue topique implique une organisation de systèmes de représentations, ayant des fonctions différentes, le point de vue dynamique rend compte des conflits qui séparent et opposent les systèmes, ce qui suppose des « frontières », des limites, des « censures » séparant des espaces hétérogènes.

Enfin, le point de vue économique rend compte des échanges et des décharges de quantités entre les systèmes, c'est-à-dire du parcours de l'excitation, ce qui oriente l'appareil et fait des lieux psychiques des lieux de maîtrise des quantités (principe de constance) ou ce qui fait de l'appareil, « l'anatomie », en quelque sorte, de cet organe irréel qu'est la *libido*.

Enfin on pourrait ajouter à cette topique « synchronique », si je puis dire, une topique « diachronique », celle du point de vue génétique, ou de l'organisation de la « régression temporelle » : mais cette topique est également synchronique, puisque plus que des stades, il s'agit là aussi de différents modes de représentation. Notons déjà que la psychose, malgré toute la « régressivité » qui lui a été attribuée classiquement, dément toute régression temporelle, toute possibilité de ce « refuge » mythique dans le passé.

Entrons maintenant dans le vif du sujet, c'est-à-dire dans ce que nous pouvons appeler la ou les topiques freudiennes des psychoses ou plutôt de la psychose, puisqu'on peut dire que la plupart des mécanismes évoqués par Freud convergent vers un processus unique, qui permet même d'y inclure la mélancolie, ce qui justifie la « question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ». Ce processus que Lacan a précisé dans la notion de forclusion, n'est pas seulement entrevu dans la *Verwerfung* des « Psychonévroses de défense », mais est également impliqué dans l'investissement des mots comme objets, et dans la confrontation du sujet dans les différentes formes de psychose avec un extérieur irréductible, qu'on est fondé de rapprocher du réel lacanien.

I

1. Avant ce qu'il est convenu d'appeler les deux topiques, un premier modèle de l'appareil psychique est inclus dans l'organisation du discours de la cure autour du noyau pathogène dans les *Etudes sur l'hystérie*[10]. Cet appareil qui est constitué d'un réseau verbal rend compte du conflit défensif de l'hystérie dans le cadre des psychonévroses de défense. Dans ce conflit entre le moi comme ensemble de représentations pré-établies et les représentations inconciliables, on assiste à une série de clivages : entre le moi et les représentations inconciliables, entre la représentation et l'affect (la quantité). Dans cette première théorie, la psychose hallucinatoire réalise le mode extrême de la défense, puisque les représentations non acceptées par le Moi sont considérées comme non arrivées, grâce au processus du rejet *(Verwerfung)*. Ce qui aboutit à un troisième clivage : entre le moi et la réalité : « Le moi rejette la représentation insupportable, mais se détache d'un fragment de la réalité[11].

Ce premier appareil psychique peut être considéré comme un système de représentations qui se réfère à un élément non représentable, qui est de l'ordre de la quantité. Or, la quantité représente le plaisir dans le principe de constance. Il s'agit donc d'un système de représentations organisé autour d'un noyau qui échappe à la représentation, et signifie traumatiquement le plaisir.

Par ailleurs, la *Verwerfung* fait paradoxalement entrer la « réalité » dans l'appareil. La topique ne peut donc qu'inclure également la réalité. Dès lors, il ne s'agit plus seulement de la relation de l'appareil avec un monde extérieur pensé comme environnement, mais aussi et surtout de la cohésion de l'appareil à partir des éléments fondamentaux qui le constituent.

Cependant, dans le *Manuscrit H* (2 janvier 1895), Freud évoque la projection comme processus de défense de la paranoïa. Or la projection n'y apparaît pas seulement comme l'attribution à un autre des pensées du sujet, elle est aussi le retour de l'extérieur de ce qui, d'origine, appartient au « dehors », et en particulier à l'autre : « Nous sommes accoutumés à voir nos états intérieurs se révéler à autrui (par l'expression de nos émois), c'est ce qui donne lieu à l'idée normale d'être observé et à la projection normale[12]. »

2. C'est essentiellement dans la *Traumdeutung* qu'est réellement figuré l'appareil psychique de la première topique : « Le fait que pour parvenir à la conscience, des excitations doivent subir une marche déterminée, à travers une série d'instances que nous révèlent les changements imposés par la censure, nous a conduit à une comparaison spatiale[13]. »

Cet appareil oppose le conscient et l'inconscient, nettement séparés par la barrière du préconscient ; mais comme cet appareil a été « imposé par la censure » il est structuré par différentes barrières de *Deutung* (de signifiance).

Il s'agit donc d'une topique de la représentation, en tant que toute représentation suppose le refoulement et se réfère au refoulement originaire (« ombilic du rêve »). Au risque de dévier quelque peu, on peut remarquer que toute représentation ainsi située topiquement suppose son au-delà et son en-deçà. L'en-deçà, comme effet de l'après-coup ; et l'au-delà, en tant que l'après-coup est déjà lui-même dans l'« au-delà du principe de plaisir ». D'où la question des rapports de la psychose avec l'en-deçà du refoulement originaire, et avec l'au-delà du principe de plaisir, c'est-à-dire l'automatisme de répétition.

C'est aussi dans la *Traumdeutung* que Freud insiste sur les rapprochements qui s'imposent entre le rêve, l'inconscient et la folie. A propos de l'un de ses rêves, il fait remarquer par exemple, que « le rêve a joué le même rôle que la folie hallucinatoire[14] ».

Ce rapprochement s'étaye sur l'orientation de l'appareil qui comporte un pôle hallucinatoire, lorsque durant le sommeil, l'excitation emprunte la *voie régrédiente*. Ce pôle hallucinatoire rejoint l'idée déjà exprimée dans les *Etudes sur l'Hystérie* d'un matériel refoulé, maintenu dans l'intemporalité de la première fois et dans l'actualité de la perception sensorielle. Ce qui est le moins représentable tend donc à être le plus perçu. Mais c'est la confusion hallucinatoire (*amentia* de Meynert) qui englobe le plus nettement pour Freud les mécanismes du rêve, de l'inconscient et de la folie.

Si nous retenons que c'est finalement le système préconscient/conscient qui garantit le principe de plaisir par l'intermédiaire du principe de réalité, c'est à partir de l'après-coup du préconscient que tout le processus peut être inféré. D'où les deux types de mouvement des représentations dans l'appareil :

1) le mouvement régrédient, qui est paradoxalement à la fois le mouvement du rêve et le

mouvement de l'après coup. Mais le paradoxe n'est qu'apparent si l'on considère le rêve comme mouvement de signifiance ;

2) le mouvement progrédient, qui est le mouvement de référence (on pourrait déjà dire de symbolisation) de la perception à une trace inconsciente.

L'appareil psychique qui dévoile le rêve est donc un appareil centré sur la réalisation hallucinatoire, mais qui apparaîtra comme méconnaissant sa dépendance de l'objet *(Formulierungen)* qui fonctionne déjà comme échec du principe de plaisir, puisque, fait remarquer Freud : « L'hallucination se révélait incapable de faire cesser le besoin, donc de procurer le plaisir lié à la satisfaction. » Qu'en est-il alors du « principe de plaisir »[15] dans la psychose ?

3. C'est dans l'article de 1915, « l'Inconscient », qui devait constituer un chapitre d'une *Métapsychologie*, que Freud décrit la distribution des représentations et des investissements dans la première topique.

Rappelant la fréquence des altérations du langage dans les débuts de la schizophrénie, il souligne l'importance du discours hypocondriaque, « le langage d'organe » de ces malades, « où la relation à l'organe s'est arrogé la fonction de représenter le contenu tout entier »[16]. Ce langage d'organe, fait remarquer Freud, d'une part, est la représentation figurée par le corps d'une expression verbale, et, d'autre part, réalise l'identification à l'Autre par l'intermédiaire du corps. Dans ces cas, le corps est en quelque sorte agi par le discours de l'Autre, et le sujet s'identifie aux métaphores corporelles prises à la lettre ; on peut dire aussi qu'il incorpore littéralement ces métaphores, qui dès lors ne sont plus des métaphores, mais transposition de la parole dans le réel du corps.

Cependant Freud relève une autre caractéristique fondamentale du discours de ces schizophrènes. Il dit :

« Dans la schizophrénie, les mots sont soumis au même processus qui, à partir des pensées latentes du rêve, produit les images du rêve et que nous avons appelé le processus psychique primaire. Les mots sont condensés et transfèrent, sans reste, les uns aux autres, leurs investissements, par déplacement ; le processus peut aller si loin qu'un seul mot, apte à cela du fait de multiples relations, assure la fonction de toute une chaîne de pensées[17]. » Il ajoute en note : « A l'occasion, le travail du rêve traite les mots comme les choses et crée alors des discours ou des néologismes « schizophréniques » très ressemblants[18]. »

Dans le contexte de l'article, le processus primaire a donc pour effet de traiter les mots comme des choses, ou de faire des choses avec les mots, et plus précisément de faire des choses corporelles avec les mots.

Reprenant un autre exemple de Tausk, l'exemple d'un patient qui se désintéressait de tout, sauf de la peau de son visage, qu'il interprète comme « complexe de castration joué tout entier au niveau de la peau[19] », il fait remarquer par comparaison que dans l'hystérie, « des éléments formels des choses retiennent le sujet à représenter le sexe par n'importe quoi[20]. » Cela revient à dire que c'est l'image du corps propre qui retient l'hystérique sur la voie ouverte, en quelque sorte par le langage, de ces représentations délirantes du corps.

Il conclut : « Ce qui spécifie l'élaboration de la formation de substitut *(Ersatzbildung)* et du symptôme dans la schizophrénie, c'est la prédominance de la relation de mot *(Wortbeziehung)* sur la relation de chose *(Sachbeziehung)*. C'est l'identité de l'expression verbale *(un trou est un trou)* et non la similitude des choses désignées qui a commandé la substitution[21]. »

Comme il s'agit du « complexe de castration », cela revient à dire que le corps se substitue dans le réel à la castration symbolique impliquée dans la parole, et que le sujet ne retient en quelque sorte que cela de la parole.

C'est à partir de ces relations entre mot et chose dans la schizophrénie, que Freud décompose alors la représentation d'objet *(Objektvorstellung)* en représentation de chose *(Sachsvorstellung)* et représentation de mot *(Worvorstellung)* qu'il situe ainsi : « Le système inconscient contient les investissements de chose des objets, *(Sachbesetzungen)*, les premiers et véritables investissements d'objets *(die ersten und eigentlichen Objektbesetzungen)*. Le système préconscient apparaît quand cette représentation de chose est surinvestie *(uberbesetzt)* du fait qu'elle est reliée *(Verknüpfung)* aux représentations de mot qui leur correspondent[22]. »

A partir de cette topique, schizophrénies et névrose de transfert se distinguent ainsi : « Dans les névroses de transfert, seul l'investissement préconscient est retiré, ce qui maintient l'objet dans l'inconscient. Dans les schizophrénies, il y a

deux phases : une première phase où tout investissement est retiré (« état anobjectal de narcissisme ») ; une seconde phase (de réparation) de surinvestissement des représentations de mot, qui consiste dans la « récupération des objets en passant par les mots, ce qui les amène à devoir se contenter des mots à la place des choses[23]. »

Freud ajoute encore que l'activité psychique peut suivre deux parcours : un parcours de la pulsion inconsciente au conscient ; un parcours qui vient de l'extérieur et traverse la conscience et le préconscient pour aboutir à « l'investissement inconscient du moi et des objets ». Or, nous savons que le processus secondaire suppose le surinvestissement verbal du préconscient, et par ailleurs le processus secondaire est corrélatif du principe de réalité. Dans ce second parcours, il s'agit donc du parcours de la symbolisation. En deçà de la symbolisation *(pré-cs)*, il y a le Réel représenté par les quantités extérieures, et au-delà, il y a l'inconscient et le représentant de la pulsion (la *Sachvorstellung*). Dans les névroses, les deux parcours sont possibles, puisque l'intérieur (fantasme) s'est élaboré à partir de la symbolisation. Dans les psychoses, un seul parcours est possible et il ne peut partir que du préconscient (les mots), mis à la place du « réel sans possibilité de se référer à un intérieur ».

De plus, dans la psychose, selon cette topique, le processus primaire qui, normalement s'applique à l'inconscient, donc aux représentations de choses, s'applique aux représentations de mots. En montrant le processus primaire à l'œuvre dans les représentations de mot, la psychose montre donc que la polarité de tout discours (le processus secondaire) est de produire ou de signifier un objet. Mais dans la psychose, cet objet est le langage lui-même. La réalité « dernière » de l'inconscient « devenu conscient » dans la psychose, c'est donc le langage lui-même, sa matérialité signifiante, et ses effets qui débordent la grammaire.

Mais il est un autre aspect de cette « réalité » de l'inconscient qui se dévoile alors. Si un seul mot peut représenter toutes sortes de choses, on peut dire aussi que toutes sortes de choses d'habitude diversement « parlées » ne parlent que d'une chose dans l'inconscient. Il s'agit, les exemples de Freud le montrent abondamment, de la castration. On peut donc dire que la représentation de choses vient à la place d'un trou dans le corps.

Le « Complément métapsychologique à la théorie du rêve » (1915) vient encore préciser cette topique en comparant la topique du sommeil et celle de la démence précoce. Dans le rêve il y a libre circulation entre l'inconscient et le préconscient ; dans la démence précoce, Freud parle cette fois-ci de « coupure » entre le préconscient et l'inconscient. Mais il ressort aussi de cet article, que malgré la parenté souvent évoquée de la psychose et du narcissisme, la psychose constitue « une importante infraction au narcissisme », dans la mesure où l'investissement inconscient échappe alors au moi.

Le « Complément métapsychologique » se termine sur une topique du refoulement qui paraît à première vue paradoxale ; les différents troubles psychiques y sont envisagés selon le retrait de l'investissement du moi. Dans le rêve, le retrait touche tous les systèmes, dans les névroses de transfert, c'est l'investissement préconscient qui est retiré, dans la schizophrénie, il s'agit de l'investissement inconscient, enfin dans l'*amentia*, de l'investissement conscient. Si nous considérons cependant que le retrait de l'investissement concerne les représentants de la pulsion, il s'agit du mode de représentation de la pulsion dans les différents systèmes ; le désinvestissement inconscient de la pulsion signifie donc l'absence de toute représentation de la pulsion, donc de toute organisation pulsionnelle.

4. On peut considérer la seconde topique comme la topique des identifications ou comme la topique du narcissisme et des productions du narcissisme. Pourront donc être précisées les relations dans la psychose entre le moi narcissique, l'objet et la réalité.

Nous savons que Freud n'a cessé de caractériser le processus des psychoses comme un retour à une fixation narcissique ou auto-érotique (« Schreber », « La disposition à la névrose obsessionnelle »), ou par un retour à un état anobjectal de narcissisme (« l'Inconscient »). Nous avons vu cependant que ces états n'entraînaient aucune satisfaction du moi, ce qui les oppose à l'état du sommeil, où la libido narcissique et son objet hallucinatoire semblent se conjoindre dans le désir de dormir (« Complément métapsychologique »). Cette absence de satisfaction et même cet effet destructeur du narcissisme seront illustrés dans la mélancolie, qui deviendra le type des « névroses narcissiques ». Mais en dehors de la mélancolie, les effets pathogènes et même la douleur, en quelque sorte inhérente à l'investissement narcissique, sont constamment rappelés à travers l'hypocondrie (« Schreber », « l'Incons-

cient », « Complément métapsychologique »).

Dans « Pour introduire le narcissisme », s'ébauchent déjà les conflits inhérents aux identifications qui caractériseront la seconde topique ; de plus Freud y développe la question de l'application de la théorie de la libido aux paraphrénies, à partir d'un désaccord croissant avec Jung sur ce sujet. Cette question mérite d'être soulignée en tant qu'elle introduit aux effets de « désexualisation » des identifications narcissiques de la seconde topique. S'il maintient contre Jung la thèse du retrait libidinal par rapport au simple retrait de l'intérêt psychique, c'est que tout montre que c'est l'organisation érogène du corps qui est en jeu dans tous les aspects narcissiques des psychonévroses. C'est ainsi que trois structures permettent d'ancrer le principe économique : l'objet, le fantasme et le moi. La conséquence de ce maintien de la théorie de la libido, c'est que la psychose apparaît comme l'impossible organisation érogène du corps, qui pourtant ne peut s'organiser que comme érogène. Quant au narcissisme il apparaît comme l'élaboration psychique de la libido sur le modèle du délire des grandeurs. Le narcissisme comme « élaboration psychique » implique donc comme envers cet organe irréel qu'est la libido. C'est cet organe que Lacan a défini comme « la lamelle », organe extra-plat, qui circule partout et, pour le moins, a des effets d'étrangeté[24].

Il est cohérent avec la théorie de la libido que Freud définisse le « complexe de castration » comme la perturbation la plus importante du narcissisme de l'enfant[25]. Narcissisme et complexe de castration s'associeront donc dans l'idéalisation pour produire les figures de l'idéal du moi, du moi idéal, de la conscience morale et de la censure du rêve, sous l'influence de la vie culturelle.

Mais comment se précise le processus des psychoses à partir de ces productions du narcissisme ? Freud le définit comme une régression de l'idéalisation aboutissant au délire de surveillance ou d'observation (commentaire des actes et des pensées) ou aux thèmes de persécution par l'action hostile des « semblables dans la communauté culturelle *(Mitmenschen)* ». Cette régression peut donc être rapprochée d'une imaginarisation du symbolique.

Cependant, c'est dans la mélancolie que la psychose se précise comme névrose narcissique, avant d'être considérée comme une entité distincte des paraphrénies. En même temps s'ébauche véritablement la seconde topique, à travers le processus d'identification du moi à l'objet. Ce processus est l'effet du choix d'objet narcissique et comporte : 1) la forte fixation à l'objet d'amour ; 2) la faible résistance de l'investissement d'objet. Cette dualité se retrouve à deux niveaux. Au niveau du conflit entre le moi et l'instance critique, et au niveau du narcissisme originaire qui sous-tend l'ambivalence vis-à-vis de l'objet : narcissisme oral et cannibalique (incorporation et dévoration). La mélancolie illustre donc l'incorporation de l'objet en tant que perdu. Ce qui explique l'effet d'appauvrissement du moi, de « blessure ouverte », d'« hémorragie ».

En précisant la topique de la mélancolie selon le schéma de la première topique, Freud fait ressortir ce qu'il considère comme la conséquence de la coupure entre préconscient et inconscient, à savoir le maintien de l'ambivalence constitutionnelle du refoulement vis-à-vis de la représentation de choses[26].

Dans *le Moi et le ça*, cette ambivalence s'éclaire par la seconde théorie des pulsions, et par les instances de la seconde topique. Le sur-moi qui a succédé à l'instance critique est défini comme « culture pure de la pulsion de mort ». La psychose est alors l'effet de la désintrication des pulsions. Cependant, si c'est l'identification au père préhistorique qui est à l'origine de cette désintrication pulsionnelle, il s'agit encore d'un problème de symbolisation. Et une fois de plus la psychose s'origine dans l'aporie de l'*Einverleibung* du père (incorporation, mais aussi corporéisation) prise à la lettre, à partir de ce point faible du psychisme, si je puis dire, qu'est l'hétérogénéité entre la parole et le corps.

Mais en développant la seconde topique, Freud revient sur les relations des psychoses et des névroses avec la réalité qui constitue quasiment une instance de l'appareil psychique. Déjà dans les *Formulierungen*, il disait que les psychoses hallucinatoires « nous donnent la tâche de faire des recherches sur le développement de la relation du névrosé et de l'homme en général avec la réalité et d'inclure ainsi la signification psychologique du monde extérieur réel dans l'assemblage de notre doctrine[27] ».

On peut du reste opposer les deux procès qui structurent les deux principes. Le principe de plaisir dans sa relation à la psychose hallucinatoire est *Verleugnung* (démenti) de la réalité. Or, c'est la *Versagung* de la réalité qui détermine le passage du principe de plaisir au principe de réalité. Or que veut dire exactement *Versagung* ?

Littéralement la *Versagung* signifie que quelque chose se sépare de la parole, que quelque chose « d'autre » est signifié par la parole, qui la fonde comme manquante. C'est ce qui amène à chercher « au delà » de la parole, dans la « réalité », ce qui est signifié par le *Ver*. Par ailleurs dans le processus logique du passage du principe de plaisir au principe de réalité, les excitations internes de déplaisir sont traitées comme si elles étaient extérieures. La *Versagung* contient donc la *Verleugnung* et la réalité est une sorte de démenti de ce qui reste pure *Fantasieren*. La *Versagung* redouble la *Verleugnung*, ce que dit Lacan quand il fait remarquer qu'il faut se réveiller pour continuer à rêver[28].

Nous retrouvons cette problématique de la réalité dans les articles de 1924. Dans « Névroses et psychoses » Freud fonde ainsi la différence entre névrose et psychose : la névrose serait le résultat d'un conflit entre le moi et le ça, la psychose, elle, l'issue analogue d'un trouble équivalent dans les relations entre le moi et le monde extérieur. Mais dans les névroses de transfert, la relation entre le ça et le moi est représentée par le symptôme, alors que dans la schizophrénie, il y a perte de toute relation avec le monde extérieur, jusqu'au délire, qui est caractérisé comme « pièce collée » là où initialement il y avait faille dans la relation du moi et du monde extérieur.

Freud rappelle enfin que toute psychonévrose est l'effet de la *Versagung* d'un désir infantile, phylogénétique, éternellement indompté, et qui vient toujours du dehors. On pourrait dire que ce désir est l'effet de structure de cette *Versagung* qui appartient au « dehors ».

Freud conclut que l'effet pathogène dépend de l'attitude du moi vis-à-vis du ça ou du monde extérieur. De sorte que c'est la mélancolie qui réunit les deux types d'effet pathogène car si elle manifeste le conflit entre le moi et le surmoi, et si le surmoi prévient les exigences du ça et du monde extérieur, la mélancolie est finalement le conflit du moi avec le ça et le monde extérieur ou avec l'instance qui est « le modèle de ce que veut le moi : la réconciliation de ses multiples allégeances »[29] qui est donc bien son idéal d'unité. La mélancolie est ainsi manquement à l'idéalisation, donc manquement à la loi imaginarisée. A travers sa culpabilité elle rappelle l'impossible conjonction de l'identification imaginaire et de la loi symbolique.

Dans « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », Freud distingue ainsi topiquement névrose et psychose : « Ces différences, et peut-être encore beaucoup d'autres, sont la conséquence de la différence topique dans la situation initiale du conflit pathogène, suivant que le moi a cédé à sa dépendance par rapport au monde réel ou à son allégeance à l'égard du ça[30]. »

En effet, dans la psychose : « le nouveau monde fantasmatique veut se mettre à la place de la réalité extérieure » alors que dans la névrose, le monde fantasmatique « aime s'étayer, comme le jeu de l'enfant, sur un fragment de la réalité – un autre que celui contre laquelle elle doit se défendre – lui prête une importance particulière et un sens secret que, d'un terme pas toujours approprié, nous appelons « symbolique ». Donc conclut Freud, « la question de la névrose n'est pas seulement celle de la perte de la réalité, mais aussi celle d'un substitut de la réalité[31] ». Dans la psychose, il y a ainsi substitution de deux mondes hétérogènes, et semble-t-il, substitution totale (le changement du monde « de Schreber ») ; dans la névrose un fragment de la réalité est investi pour symboliser la *Fantasieren*, il y a donc investissement symbolique de la réalité à partir du fantasme.

5. On a dit que dans ses derniers textes métapsychologiques, Freud avait concilié les deux topiques. En fait, les deux topiques ont toujours été impliquées l'une dans l'autre. Ainsi l'analyse du président Schreber débouche sur la question de l'identification de Schreber comme être sexué. De même, les cas de Tausk montrent des identifications dans le réel du corps à partir des représentations verbales. Ce qui se précise dans la seconde topique, c'est l'étroite corrélation de l'organisation narcissique et de l'investissement de l'objet. Il est logique que la seconde théorie des pulsions soit contemporaine de la seconde topique, puisque les identifications narcissiques ont montré dans les paraphrénies leurs envers de destruction et de mort.

Il est juste de dire cependant, que dans *l'Abrégé* on trouve articulées les deux topiques dans la notion de clivage du moi. Cette notion est l'aboutissement d'une série de travaux de Freud (« L'Homme aux Loups », « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes », « Inhibition, symptôme, angoisse », « Le fétichisme »...) qui soulignent l'importance de la *Verleugnung* dans la défense et dans la fonction du complexe de castration dans le principe de réalité. Rappelant que la réalité demeurera à jamais inconnaissable, Freud en vient dans

l'Abrégé à faire ressortir le clivage du moi, comme structure fondamentale de toute psychonévrose : « Nous disons donc que dans toute psychose existe un clivage dans le moi, et si nous tenons tant à ce postulat, c'est qu'il se trouve confirmé dans d'autres états plus proches des névroses et finalement dans ces dernières aussi[32]. »

Ce clivage psychique consiste dans la coexistence de l'attitude qui tient compte de la réalité, et d'une autre qui détache le moi de la réalité à partir des pulsions. Comme exemple typique de ce clivage, Freud cite le fétichisme : comme refus d'admettre que la femme soit dépourvue de pénis. Nous retrouvons ici l'aboutissement des discussions polémiques avec Jung sur la libido opposée au simple intérêt psychique, puisque l'enjeu de la relation à la réalité, c'est l'érogénéisation du corps, de sorte qu'à partir de l'organisation de la pulsion comme structuration phallique du corps propre, toute la médiation libidinale à la réalité se signifie dans le phallus dont Lacan a montré la fonction symbolique « extra-linguistique » d'enjeu de la signification.

Cela nous ramène à l'article de 1922 sur *la Tête de Méduse*[33] qui est interprétée comme une représentation de l'horreur de la castration, effet de la vision du sexe effrayant de la mère. Cette horreur a un effet de pétrification, que Freud interprète comme signifiant la raideur du pénis, rassurement cherché par le sujet. Freud précise par ailleurs que la tête de Méduse fait émerger l'effroi, du plaisir de la vue du sexe féminin. La tête de Méduse représente donc bien ce qui ne peut manquer de se dévoiler, au-delà du principe de réalité, dans la constitution même de ce principe, dans le rapport du sujet au monde extérieur *(Aussenwelt)*. Quelque chose, en effet, surgit tout à coup de l'extérieur qui souligne la violence de la lumière qui découpe l'extériorité. De sorte que le regard ne peut que se détourner.

Ce qui surgit de l'extérieur, c'est le réel du sexe, qui se signifie par un vide et s'imaginarise comme castration. Cependant, Freud rappelle aussi qu'Athéna porte ce symbole sur son vêtement et en devient la femme inaccessible. Ce symbole est donc également un voilement de ce qui demeure irréductiblement inaccessible, qui est représenté par la féminité.

Ce qui surgit de l'extérieur, dans cet excès de lumière de l'imaginaire qui le fige sur le corps de la mère, c'est le sexe comme absence, comme « au delà » à partir de quoi s'élaborent soit le rassurement fétichiste, soit la pétrification psychotique, soit le détournement névrotique, où c'est finalement le regard qui se détourne du lieu d'où il regarde d'origine, c'est-à-dire du « dehors ».

II

1. La notion de topique ne peut manquer de poser la question de la spatialisation incontournable de la parole, c'est-à-dire de l'imaginaire qui irréductiblement « figure » le sens. La parole ne cesse de s'appuyer sur l'imaginaire du corps propre et de ses mouvements dans l'espace, pour produire le sens, de sorte qu'on a pu dire que le corps était présent métaphoriquement dans la parole. On retrouve donc constamment des effets d'imaginarisation du symbolique. Or Freud a défini ses topiques comme des modalités, des représentations de quelque chose qui demeure inconnaissable : le psychique comme inconscient. Pourtant dans une note manuscrite de *l'Abrégé*, il écrit : « La spatialité est peut-être la projection du caractère étendu de l'appareil psychique », ouvrant toutes sortes de questions sur la « facticité » de l'espace réel et sur le réel spatial de l'appareil psychique.

La notion de topique souligne donc également le type de spatialité impliqué dans les différents modèles de l'appareil psychique freudien. Il s'agit d'un appareil tout en surface et à deux dimensions. Ces représentations topologiques de Lacan trouvent ainsi leur justification dans la démarche même de Freud. En effet, dans cet appareil, toutes sortes de manifestations ont la consistance de l'image (les notions de scène, d'écran, de projection, de réalisation hallucinatoire) qui semble antérieure à la réalité ; de même tout ce qui est de l'ordre de la représentation verbale, montre un déploiement en réseaux, en parcours, en connexions, en inscriptions. Il n'y a donc rien à chercher en profondeur, mais au-delà ou en deça. Si Freud a parlé de *Tiefenpsychologie* (psychologie des profondeurs), cela ne veut pas dire qu'il pensait à des profondeurs habitées et accessibles par une sorte de descente aux enfers.

Cela désigne plutôt un envers. Ce sont les jungiens qui ont eu tendance à reprendre ce terme, en même temps qu'ils mettaient leur entreprise de détournement de la psychanalyse au service d'une nouvelle idéalisation.

Mais revenons aux deux topiques freudiennes. La première est plus formelle, elle dénude plus l'hétérogénéité de la « chose » et de la parole, de même que la dispersion et le morcellement du corps par la parole ; elle montre encore comment les éléments et les registres de l'appareil se joignent et se disjoignent. A travers ses espaces hétérogènes, elle fait ressortir la problématique d'un sujet qui ne se soutient que d'un certain rapport à l'unité, tout en étant constitué d'hétérogénéités irréductibles.

Quant à la seconde topique, la topique des identifications, elle montre les apories de l'identification, à travers les difficultés identificatoires des psychoses. Si donc la « réalité psychique », comme ensemble des représentations œdipiennes, constitue, comme l'a fait remarquer Lacan, le quatrième rond de ficelle de la topologie freudienne, en tant qu'aboutissement dernier de ses efforts de formalisation et de dépassement des écrans imaginaires, la psychose serait en deçà de l'Oedipe, donc plus proche de cette structure faite de trois anneaux, qui est celle du nœud borroméen. Freud dit dans « Schreber » : « Les psychoses paranoïques divisent tandis que l'hystérie condense. Les psychoses résolvent à nouveau en leurs éléments les condensations et les identifications réalisées dans l'imagination inconsciente[34]. »

Enfin, si l'étude des psychoses a permis de préciser l'organisation de l'appareil psychique, chemin faisant, différentes topiques ont été évoquées par Freud qui introduisent la question de l'ordre et de la connexion des processus psychiques : la topique de la représentation qui implique une topique du refoulement (du signe au signifiant) ; la topique de la projection (topique des relations de l'appareil avec l'extérieur) ; la topique de l'identification (topique de l'incorporation) ; la topique de l'en-deçà et de l'au-delà du principe de plaisir (du refoulement originaire à l'automatisme de répétition).

2. Mais revenons sur la différence entre le rêve et la psychose, dans la première topique. Peut-être pourrons-nous à partir de là avancer dans la distinction des différentes psychoses examinées par Freud à partir de la psychiatrie classique : la confusion hallucinatoire, les paraphrénies, les névroses narcissiques.

Si le rêve est le gardien du sommeil, c'est peut-être que l'état narcissique qu'est le sommeil a besoin du rêve pour éviter le cauchemar comme jouissance de l'Autre. Qu'est-ce à dire si ce n'est que le « narcissisme primaire anobjectal » auquel la psychose est censée retourner, n'est pas tenable, et qu'il mène à cette « stase de la libido », qui, par ses effets hypocondriaques, « déchire » le moi.

Freud, dans les *« Formulierungen »* suggérait du reste la complémentarité entre la libido narcissique et la satisfaction hallucinatoire en tant qu'aboutissement du principe de plaisir, alors que la psychose est sur le versant de l'impossibilité du principe de plaisir[35].

Nous pouvons alors classer ainsi les différentes formes de psychose envisagées par Freud :

a) l'*amentia* ou confusion hallucinatoire, s'élabore sur le modèle du rêve, n'impliquant donc aucune forclusion. Elle manifeste seulement une sorte d'excès « quantitatif » de l'imaginaire. De ce point de vue, le terme d'onirisme semble justifié ;

b) la paraphrénie comprend deux formes cliniques fondamentales : la paranoïa et la schizophrénie. La paranoïa s'élabore selon Freud sur le modèle de la névrose obsessionnelle (« Schreber »). La paranoïa réalise les formes délirantes de l'imaginarisation narcissique du symbolique, qui aboutit à l'investissement des systèmes, tel que l'investissement de la « langue fondamentale ». De plus la totalisation du symbolique dans le système élabore l'imaginaire, en totalité du signifié dans le savoir absolu (« connaissance paranoïaque »).

La schizophrénie organisée selon Freud sur le modèle de l'hystérie est située génétiquement vers le stade de l'auto-érotisme (« Schreber »). Par rapport à la paranoïa, il y aurait donc deux distinctions à considérer : d'une part c'est dans la schizophrénie que le corps est le plus originellement découpé par les mots, avec le moins d'effets imaginaires ; d'autre part, la schizophrénie se situe dans le « partiel », mais un partiel « réalisé », qui ne se voile d'aucune unité réalisable. D'où l'imaginaire du corps morcelé.

Dans les deux cas, il y a forclusion, puisque les mots comme « réel » déchirent le corps, ou se substituent à l'objet. L'Autre de la mère est corps total ou morceau de corps ;

c) Les névroses narcissiques comprennent la mélancolie et la manie. Là aussi il y a forclusion, mais le symbolique demeure organisé comme loi, trouant traumatiquement le corps ou condamnant le sujet à mort. La *Bejahung* symbolique est ici

incorporation réelle de l'effet castrateur de la parole. La manie serait un démenti forcené de ces effets « hémorragiques » du langage (« fuite des idées »).

On doit souligner la précocité des analyses de Freud. En effet, dès le *Manuscrit H*, il classe ainsi les psychonévroses en fonction de l'économie de la défense[36].

Dans la confusion hallucinatoire, l'hallucination est agréable au moi et à la défense ; il y a défense permanente et gain brillant. On est proche du processus du rêve. On pourrait donc considérer cette entité clinique comme constituant paradoxalement la forme extrême de la névrose sur son versant imaginaire.

Dans la paranoïa, l'hallucination est hostile au moi et favorable à la défense. Il y a défense permanente sans gain. Il s'agit donc d'un imaginaire qui « réalise » l'échec du principe de plaisir.

Dans les psychoses hystériques, l'hallucination est hostile au moi et à la défense. Il y a échec de la défense. C'est l'entité qui correspond à la schizophrénie, par l'effondrement de l'imaginaire.

Dans la mélancolie (Manuscrit G)[37]« Freud évoque métaphoriquement un « trou dans le psychique » que l'on peut rapprocher de l'incorporation de l'effet morcelant de la parole.

En conclusion, *l'amentia* rapprochée du rêve serait le triomphe du principe de plaisir, ou constituerait plutôt le mythe de la possibilité du principe du plaisir, à situer au niveau du pôle hallucinatoire de l'appareil. Dans les paraphrénies, l'objet vient du « dehors », du réel des mots ; dans la mélancolie, l'objet introduit le « dehors » au « dedans » et par là, déchire le dedans.

3. Enfin, si nous reprenons cette métaphore topique de Freud de l'inconscient venu à la place du conscient, de l'inconscient « extériorisé dans la psychose », on pourrait dire que ce que la psychose montre, c'est que le sujet est toujours « au-dehors » et qu'il n'a pas d'intérieur. Le névrosé est dans l'illusion de l'intériorité, dans sa relation à cette « réserve »[38], autre métaphore spatiale et géographique de Freud qui est ce qu'il appelle la *Phantasieren*. C'est donc le moi qui trace le cercle factice de l'intériorité, avec la bénédiction du nom-du-père « incorporé ». Le psychotique, même quand il puise dans ce « monde fantasmatique » pour créer une nouvelle réalité, comme le dit Freud, ne peut que faire revenir ce monde du dehors. Sans doute parce que ce monde appartient d'origine au dehors. Même l'inconscient, nous l'avons vu n'est pas pour Freud un quelconque « intérieur » pour le sujet, puisqu'il reste comme « réalité psychique », aussi inconnaissable en lui-même que la « réalité matérielle ». Le sujet n'a donc accès qu'à son extérieur. De plus Freud n'a cessé de situer la conscience et le moi à la périphérie de l'appareil et ce sont pourtant ces instances qui tentent de cerner un intérieur. Enfin, dans les analyses de Freud, des relations du moi et du monde extérieur dans la psychose, ces questions ne cessent d'être posées plus ou moins explicitement : comment rendre vivable ce dehors, si Dieu « ne connaît rien des vivants » ? Comment de ce dehors faire un intérieur, s'il n'y a rien au delà ?

Quand le psychotique cherche son « intérieur », il ne rencontre que son double, qu'on peut aussi bien considérer comme sa doublure, dans tous les sens du terme, et en particulier dans le sens vestimentaire puisqu'il s'agit de son retournement, qu'on appelle également « évagination ». Ce qui nous ramène au cas de Tausk, qui jouait la castration au niveau de toute la peau. Egalement au sens cinématographique où la doublure désigne l'autre qui parle à la place du sujet et dans une langue étrangère. Ici nous retrouvons non pas l'Homme aux Loups, mais Wolfson, avec *le Schizo et les langues*[39]. Dans tous les cas, il s'agit de l'*Unheimlich* absolu, puisque le sujet ne s'habite pas lui-même, il est hors de lui », étranger à lui-même. On pourrait ainsi parler d'une a-topie de la psychose, ce qui a du reste amené à créer ces « réserves » qui n'ont rien à voir avec la *Phantasieren* que sont les hôpitaux psychiatriques.

Mais qu'est-ce que ce dehors ? Ce dehors, c'est toujours en dernière analyse le dehors de l'Autre, ou l'Autre comme dehors. Qu'il s'agisse de l'éloignement du Dieu de Schreber dans le *liegen lassen* (« laisser à terre » ou « laisser choir »), qu'il s'agisse de la proximité hémorragique de l'objet dans la mélancolie, où l'extérieur est comme introduit à l'intérieur, qu'il s'agisse de l'ubiquité des voix dans la paranoïa. Or, comme c'est de ce lieu de l'Autre que le sujet a à se constituer, il ne peut qu'être envahi par ce « dehors » de l'Autre, dont il n'arrive jamais à faire un « dedans », qui reste un corps étranger ou qui fait de lui un corps étranger à lui-même, un corps élaboré du « dehors », qui appartient au « dehors ».

Le psychotique est celui qui a perdu ou n'a jamais eu ce qui permet de constituer un « dedans » : le fantasme, l'inconscient, le narcissisme, la métaphore comme « dedans » de la parole.

Et c'est pourquoi la parole est elle-même pure extériorité, qu'il s'agisse de la pure séquence signifiante dépourvue de signification, qu'il s'agisse de cette signification absolue qu'est le délire dit « systématisé ». C'est ce que dit Schreber dans ce retournement de la parole sur elle-même que constituent, comme l'a fait remarquer Lacan, ces codes de messages et ces messages de code[40] qui naissent de là où la parole de Schreber s'interrompt, car la parole du psychotique c'est aussi la parole ininterrompue. Si dans la psychose, le sujet « prend les mots comme des choses », comme le dit Freud, le psychotique est finalement face au corps des mots, ou plus précisément au corps de la lettre. Or comme la lettre coupe et troue le corps, le psychotique ne fait que redoubler l'extériorité coupée et trouée de la lettre. Puisque Freud a comparé l'hystérie et la schizophrénie dans ce rapport entre *Wortvorstellung* et *Sachvorstellung*, on peut dire que si l'hystérique voile, dans le corps de la mère, l'appartenance au « dehors » de son intériorité, le schizophrène au contraire dévoile son appartenance au « dehors » de l'Autre.

Cette relation de la psychose au dehors, est parfaitement illustrée par le fameux appareil à influencer décrit par Tausk[41] qui représente selon lui, ce terme final de l'évolution du symptôme dans les cas de schizophrénie qu'il évoque. Cet appareil, dit Tausk, est la projection au sens physique du terme dans le monde extérieur, du corps, des organes génitaux et du psychisme lui-même. Comme il s'agit d'une forme stabilisée, on peut dire que le sujet s'est extériorisé sous la forme d'un espace organisé, qui est corps et sexe, et qui appartient à l'Autre (« à une volonté étrangère », dit Tausk). Nous pouvons y voir l'effet de cette imaginarisation du Symbolique qui caractérise la paranoïa, où les réseaux et les machineries du langage sont pris à la lettre et comme corps. Et Tausk note pour finir que « les machines, créées par l'esprit ingénieux de l'homme, à l'image même du corps humain, sont une projection inconsciente de sa propre structure corporelle ». Ce qui nous permet de conclure sur les formes « sociales » de la paranoïa, puisque ces espaces organisés, ces systèmes réifiés qui légitiment le sens et qui sont caractéristiques de la science et des idéologies, justifient l'importance accordée à la paranoïa qui, dans ses formes stabilisées, réalise la forme achevée de la méconnaissance de ce qu'il y a de plus fou.

NOTES

1. G.W., IV, 284-295.
2. « Le président Schreber », in *Cinq psychanalyses*, P.U.F., p. 264.
3. « L'inconscient », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, « Idées », p. 110.
4. *Loc. cit.*, p. 111.
5. *Loc. cit.*, p. 120.
6. *L'Interprétation des rêves*, P.U.F., p. 332.
7. *Loc. cit.*, p. 332.
8. « Le moi et le ça », in *Essais de psychanalyse*, « Petite bibliothèque Payot », p. 194.
9. *Naissance de la psychanalyse*, P.U.F., p. 327.
10. *Etudes sur l'hystérie*, P.U.F., p. 232.
11. « Les psychonevroses de défense », in *Névrose, psychose et perversions*, P.U.F., p. 13.
12. *Naissance de la psychanalyse*, P.U.F., p. 98.
13. *L'interprétation des rêves*, P.U.F., p. 333.
14. *Loc. cit.*, p. 128.
15. *Formulations sur les deux principes de l'activité psychique* : traduction de Claude Conté (Paris, E.F.P. Documents Recherches et Travaux, n° 4).
16. « L'Inconscient », in *Métapsychologie*, Gallimard, « Idées », p. 112.
17. *Loc. cit.*, p. 115.
18. *Loc. cit.*, p. 115.
19. *Loc. cit.*, p. 115.
20. *Loc. cit.*, p. 116.
21. *Loc. cit.*, p. 117.
22. *Loc. cit.*, p. 118.
23. *Loc. cit.*, p. 122.
24. Jacques Lacan : *Séminaire XI*, Paris, Seuil, 1973, p. 179.
25. « Pour introduire le narcissisme » in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., p. 97.
26. « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, « Idées », p. 171.
27. « Formulations sur les deux principes de l'activité psychique », *op. cit.*
28. Jacques Lacan : *L'envers de la psychanalyse*, Séminaire inédit, 1969-70.
29. « Névrose et psychose », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, P.U.F., p. 285.
30. « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, P.U.F., p. 302.
31. *Loc. cit.*, p. 303.
32. *Abrégé de psychanalyse*, Paris, P.U.F., p. 80.
33. Traduction de J.D. Nasio et G. Taillandier, in *Ornicar ?*, 5.
34. *Cinq psychanalyses*, p. 297.
35. Voir à ce sujet le dernier livre de M. Safouan : *L'échec du principe du plaisir*, Paris, Seuil, 1979.
36. *Naissance de la psychanalyse*, p. 91.
37. *Manuscrit G, op. cit.*, p. 91.
38. « Formulations sur les deux principes de l'activité psychique », *op. cit.*
39. Louis Wolfson, *Le schizo et les langues*, Paris, Gallimard, 1970.
40. Jacques Lacan : « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.
41. Viktor Tausk : « De la genèse de l'appareil à influencer au cours de la schizophrénie », in *La psychanalyse*, vol. 4, P.U.F., p. 227.

ÉRIC LAURENT

LA QUESTION DE LA PSYCHOSE CHEZ LES ÉLÈVES DE FREUD

Les élèves de Freud sont ceux qui vinrent lui poser un certain nombre de questions qui les embarrassaient et dont ils le supposaient capable de les alléger. Parmi ceux-ci, un certain nombre vinrent encombrés par la psychose. Pas tous d'ailleurs : il est notable qu'un Jones par exemple soit si discret sur ce point dans les différentes éditions de ses *Papers on psycho-analysis*. On peut cependant dire que le silence de Jones s'emporte sur un fond d'interpellations bruyantes et pressantes. En ce sens, le message freudien sur les psychoses revient sous forme inversée : il est indissociable de la conversation avec ses élèves.

Ce sont très précisément des psychiatres, pris dans les débats du temps qui allaient donner les frontières modernes de la clinique psychiatrique, qui s'adressèrent à lui, les premiers hors de Vienne. Ils avaient lu *l'Interprétation des rêves*, bien sûr, mais aussi l'exploitation par Freud de sa conception des psychoses hallucinatoires dans ses articles sur les « neuro-psychoses de défense » parus en 1894 et 1896. C'est en effet dès 1894 que Freud tire les conséquences du « mécanisme psychologique » de l'hystérie dans le champ des psychoses hallucinatoires. Dans les « Psychonévroses de défense », il nous parle d'une jeune fille qui entretient de bons rapports avec ses hallucinations, au cours d'un accès de confusion hallucinatoire, phénomène clinique promu à Vienne par les soins de Meynert comme *amentia*. En 1896, dans les « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense », il nous présente une jeune femme qui lui était adressée à cause des mauvais rapports qu'elle entretenait avec des hallucinations qui la tarabustaient pas mal. C'est à cette occasion qu'il nous fait part de la façon dont il attrapait « un cas de paranoïa chronique », quinze ans avant ses « Remarques sur un cas d'autobiographie d'un paranoïaque ». Deux textes donc, après lesquels Freud ne publiera plus rien sur le sujet jusqu'en 1911 ; ce sont ceux-là qui lui amenèrent ses élèves. Entre temps, Freud continue sa conversation avec Fliess, au cours de laquelle il allait acquérir un savoir de première main sur la psychose. D'abord parce qu'il continue à en parler dans sa correspondance privée, ensuite et surtout parce qu'il allait reconnaître en Fliess un paranoïaque. Nous savons à quel point ceci a compté pour Freud depuis la publication de la *Correspondance* avec Jung. En effet, l'inventeur de la psychanalyse ne pourra dire la position de Fliess à d'autres que lorsqu'il pourra répéter ce qui fut « l'analyse originelle », répétition dont O. Mannoni juge qu'elle devint possible après 1907.

*

C'est précisément à ce moment que sauteront sur le dos de Freud une bande de joyeux psychiatres de son temps, parmi les plus actifs, qui attendent de lui qu'il les tire d'un certain nombre d'embarras. Il avait fallu dix ans pour que son analyse d'un « cas de paranoïa chronique » serve à quelqu'un, mais là elle allait servir.

Qui étaient ces deux Karl (Abraham et Jung) et cet Eugène (Bleuler) qui venaient le voir de Zurich ? Pour nous en faire une idée, situons donc ce monde psychiatrique allemand. Il est dominé par la figure de Kraepelin qui vient d'introduire à un congrès en 1898 (deux ans donc après le « cas de paranoïa chronique » de Freud), la « démence précoce », dans un mouvement d'indignation, nous dit-on, dont nous avons du mal à nous représenter la portée. Retrouvons-en l'écho dans la Préface que rédige l'aliéniste Dupré à la traduction française de la deuxième édition de *l'Introduction à la psychiatrie clinique*, édition parue en 1905 à Munich et dont la traduction française paraît en 1907. Dupré témoigne encore de son admiration :

« ... la démence précoce que Kraepelin a introduite, avec réserves d'ailleurs, en psychiatrie et qui depuis a fait une si rapide et si brillante fortune. Cette vaste synthèse, sous le vocable de démence précoce, des psychoses hébéphréniques catatoniques et de la plupart des délires hallucinatoires chroniques, représente un groupement systématique provisoire d'états psychopathiques, différents par leur expression clinique, mais qui auraient pour caractère commun : des troubles

analogues du sentiment et de l'activité volontaire, la nature fondamentalement démentielle de ces troubles mentaux et une évolution rémittente mais généralement précoce et rapide vers un affaiblissement psychique plus ou moins marqué. »

Dupré continue, marquant son étonnement devant cette façon de prendre les délires hallucinatoires chroniques :

« L'association, au nom de l'analogie des troubles affectifs et volontaires et de l'évolution démentielle des formes dites « paranoïdes » aux formes hébéphréniques et catatoniques de la démence précoce, a soulevé des objections qui me paraissent fondées... le terme de paranoïde me semble malheureux car le délire sensoriel de ces « déments paranoïdes » n'a aucune analogie avec celui de la paranoïa entendue au sens que lui réserve précisément l'auteur de psychose constitutionnelle, de nature interprétative et non hallucinatoire. »

Au temps de la *Traumdeutung*, nous voyons que l'enjeu de la clinique psychiatrique pouvait se formuler ainsi : comment venir à bout des délires hallucinatoires chroniques, entre « symptômes catatoniques » et persécution ? C'est bien sur ce même problème que travaille l'équipe suisse réunie autour de Bleuler, au sein d'un des asiles publics les plus dynamiques du temps et où l'on essaie toutes sortes de tripatouillages psychothérapiques nouveaux.

Bleuler entretient très tôt une correspondance avec Freud. Dès 1904, selon des documents dont Alexander a fait état. C'est l'année où Otto Gross s'intéresse aux mécanismes de l'inconscient freudien décrits dans *l'Interprétation des rêves*. Il s'intéresse spécialement à la logique de la discontinuité des chaînes associatives. Il tente de situer les symptômes catatoniques comme irruption des processus primaires dans le rêve :

« Les symptômes catatoniques sont des altérations de la volonté elle-même par un agent ressenti comme extérieur à la continuité du moi et donc interprété comme une puissance extérieure... un morceau d'une chaîne inconsciente fait inopinément irruption dans la continuité de la chaîne dominant jusque-là. »

Dès cette date, Gross note que le caractère paranoïde du symptôme catatonique s'explique simplement par son caractère d'extériorité à la continuité du moi. Cette explication suffira jusqu'au texte freudien sur Schreber. On peut donc saluer là l'inspiration de Gross. Pionnier de l'interprétation psychanalytique des psychoses, il allait l'être à plus d'un titre. Il assiste en effet au premier congrès de psychanalyse à Salzbourg en 1908, et il est interné peu de temps après pour un épisode délirant favorisé par une toxicomanie. Hospitalisé dans le service Jung, il sera le premier psychotique psychanalysé. Jung ne le quitte plus et le psychanalyse jour et nuit. C'est d'abord l'enthousiasme, l'un et l'autre rivalisent d'interprétations. Jung peut écrire à Freud : « Où je n'avançais plus, c'est lui qui m'a analysé. » Puis les difficultés surgissent :

« Je suis peu à peu arrivé à la triste constatation que les complexes infantiles étaient bien tous représentables et saisissables, qu'ils étaient bien aussi reconnus et passagèrement réalisés par le patient mais qu'ils sont dominants, c'est-à-dire durablement fixés... tous ces moments de l'intuition la plus profonde ne laissent pas de trace... »

Jung s'avoue battu et Gross s'enfuit du Bürgholzi. « Il vit maintenant dans le délire que je l'ai guéri », note encore Jung. On peut tout de même penser que cette rencontre ne lui a pas été néfaste, si l'on prend en compte la célébrité qu'il allait acquérir dans l'intelligentsia berlinoise en partageant la vie des sœurs Von Richtoffen[1].

Gross est donc un curieux pionnier qui est vite rejoint en 1906 par Bleuler qui publie un article intitulé « Les mécanismes freudiens dans les psychoses » et qui pousse son assistant, Jung à faire sa thèse sur le mécanisme psychologique de Freud. Elle aura finalement pour titre « La psychologie de la démence précoce » et c'est pour l'essentiel un commentaire du « Cas de paranoïa chronique » de 1896, interrogé au travers de toute la littérature psychiatrique de l'époque. Jung fait précéder sa publication, en 1907, d'un vibrant hommage à Freud, autorité non académique. Cette thèse met en évidence mieux que tout autre texte contemporain ce que pouvait être un abord « freudien » de la psychose après *la Traumdeutung* et avant le Schreber. Jung rajoute au cas de 1896 les acquis freudiens de *la Science des rêves* présentés dans un vêtement associationniste comme mécanique des « complexes ». Il interprète ainsi la série des symptômes catatoniques de façon très réussie et très convaincante. Par exemple, la discordance est éclairée par le déplacement des affects dans l'hystérie, la stéréotypie par la répétition et le retour du refoulé, les travestissements du délire par le déplacement et la condensation dans le rêve. Cependant, à

unifier ainsi le rêve, le « délire hystérique» et le champ des psychoses hallucinatoires, la question restait ouverte de savoir ce qui causait une rupture si profonde entre les deux affections. Arguant de la difficulté à saisir une causalité psychique sexuelle qui serait spécifique, il maintient qu'il doit s'agir d'une causalité propre au Moi, et au corps propre, rabattue sur une causalité organique : comme le propose Bleuler.

Il s'agit bien en effet de savoir si la distinction freudienne existant en 1907 entre libido et refoulement par le Moi peut se maintenir inchangée à l'épreuve de la psychose. C'est sur ce point que s'amorce la correspondance Jung/Freud. Pour Jung, la psychose est finalement repli sur le fantasme, auto-érotisme pense-t-il avec Bleuler, en se servant d'un terme freudien introduit en 1905 dans les *Trois essais*. Freud insiste auprès de lui pour qu'il puisse envisager que le fantasme *est* l'investissement de l'objet. La psychose devait être saisie comme quelque chose d'autre. « Je ne crois pas que la libido se retire de l'objet réel pour se jeter sur la représentation fantasmatique remplaçante... je crois au contraire que la libido quitte la représentation d'objet. » Freud ne se contente donc pas de la position que Lasègue résumait dans la formule : *le délire (alcoolique) est un rêve*. Le rapport entre rêve et délire ne peut être envisagé sans situer la répartition de la libido, autrement dit, sans situer la place du rêveur. C'est à la place du créateur que le psychotique se situe. Ce que Freud formule ainsi en 1908 à la Société de Vienne : « Le paranoïaque doit se comporter en créateur, il doit refaire un monde, car il a rencontré la chose en soi. » C'est l'accent mis sur cette place du sujet qui sera l'enjeu final de la correspondance entre les deux hommes. Freud pointera l'envahissement mythologique dans le délire paranoïde comme la trace de l'absence du sujet structuré par le « complexe d'Oedipe. » Jung insistera sur le délire comme rêve de l'histoire du monde.

C'est peu de temps avant son *Schreber* que Freud publie ses « Formulations sur les deux principes de l'activité psychique » où il reprend ce que sa *Traumdeutung* laissait subsister d'une satisfaction « hallucinatoire » originaire. Il souligne que c'est le défaut majeur qui y est inscrit dès l'origine qui seul permet d'engendrer un monde :

« C'est seulement le défaut persistant de la satisfaction attendue, la déception, qui a entraîné l'abandon de cette tentative de satisfaction sur le mode hallucinatoire. A sa place l'appareil psychique dut se résoudre à représenter l'état réel du monde extérieur et rechercher la modification réelle de celui-ci. Par là, un nouveau principe de l'activité psychique était introduit : ce qui était représenté ce n'était plus ce qui était agréable, mais ce qui était réel, même si cela devait être désagréable. »

Freud installe donc à l'origine ce qu'il faut bien appeler une mégalomanie originaire. On peut cependant en guérir dans la mesure où la fiction du système thermodynamique en équilibre, auto-entretenu, de la mère et du nourrisson comprend un principe nécessaire de déséquilibre qui ne peut jamais être effacé.

De cette guérison, Jung ne voulait pas. Il allait rompre avec Freud et même avec la question de la psychose. C'est finalement Bleuler qui allait en 1911, avec la publication dans le Traité d'Aschaffenburg de son « Groupe des schizophrénies », imposer ce terme de schizophrénie et aussi celui d'autisme, auto-érotisme freudien châtré de son Eros pour raison de convenances suisses. Il est frappant de voir que Jung, au moment de défendre sa conception de la psychose, prend appui sur les déclarations de quelqu'un qui n'est, semble-t-il, pas du tout psychotique, mais qui est le médium attitré de Th. Flournoy. C'est sur les divagations hypnagogiques de cette Miss Miller que Jung appuie toute la seconde partie de ses *Wandlungen der libido*, retrouvant par là la veine de sa thèse de médecine sur les déclarations médiumniques d'une sienne cousine.

*

L'élaboration freudienne du réel comme fonction de la libido laissait en suspens une nouvelle définition du Moi. C'est cette nouvelle élaboration qui va amener Freud à rendre compte non seulement des phénomènes de fin du monde, de catatonie ou de mégalomanie, mais aussi de la persécution. Au départ, il pense avec les psychiatres de son temps, nous l'avons vu avec Gross, que c'est la projection, le fait que le sujet s'aliène une représentation qui suffit à ce qu'elle se représente à lui sous un mode persécutif. En 1908, Freud peut expliquer que « la projection est une sorte de refoulement dans lequel la représentation devient consciente en tant que perception et l'affect qui lui est adjoint est séparé et retiré dans le Moi avec *inversion* en déplaisir ». C'est cette inversion, dépendante de la projection qui suffit à rendre compte du caractère persécutif des phénomènes.

Après la nouvelle formulation sur les rap-

ports du déplaisir et de la constitution du réel, Freud va élaborer la théorie de la persécution comme dépendant non plus seulement du déplaisir, mais du renversement de l'amour en haine. Il le fera en deux étapes. D'abord dans Schreber en faisant dériver la persécution de l'amour jusqu'à épuisement des négations de *Ich liebe ihn* puis ensuite, dans le « Narcissisme », en liant le moi au semblable. Il partira d'abord, dans *Schreber*, de l'amour s'adressant au plus aimé des semblables, à l'être le plus digne d'amour, le père, puis dans le « Narcissisme » montrera tout le poids qu'a l'amour pour constituer le Moi.

*

Si c'est avec Bleuler/Jung que la théorie du réel s'élabore, c'est avec Ferenczi que s'élaborera surtout la théorie de l'homosexualité paranoïaque. Dès 1911, Ferenczi publie sur la question : « Un ces de paranoïa déclenchée par une excitation de la zone anale » et « Le rôle de l'homosexualité dans la pathogénie de la paranoïa ». L'enthousiasme de Ferenczi pour ce champ nouveau qui s'ouvre est cependant tempéré par ceci qu'il est le premier à s'apercevoir, dans un article de 1914 intitulé « Quelques observations cliniques de malades paranoïaques et paraphréniques », qu'il est vain de vouloir expliquer au malade qu'il est fou parce qu'il est homosexuel. Il faut lire ce récit vibrant de la première désillusion : il s'agit de quelqu'un que Ferenczi n'avait pas comme patient mais qu'il connaissait depuis quatorze ans. Ce type était persuadé qu'à son travail il était persécuté par ses collègues et ça durait comme ça depuis longtemps. Une fois tout de même, il finit par s'en prendre à un supérieur un peu violemment, ce qui fait qu'il est viré. Alors Ferenczi note :

« Il commence à manifester un intérêt croissant pour la littérature analytique. Entre autres, il lut mon article sur le rapport entre paranoïa et homosexualité et me demande en plaisantant si je le considérais lui-même comme paranoïaque et homosexuel. D'abord cette idée lui parut comique... Un jour il vint me voir dans un état d'enthousiasme et d'excitation intense et, à ma grande surprise, m'exposa avec beaucoup d'émotions qu'il était disposé à adopter mon point de vue après coup. En effet, jusqu'à présent il avait souffert d'une manie de la persécution, mais maintenant il comprenait par une sorte d'illumination que dans le fond, il était à proprement parler un homosexuel... Je fus donc extrêmement satisfait de la tournure prise par les événements, non seulement pour le malade, mais aussi à cause de la confirmation qu'elle apportait à mon secret espoir de voir aboutir un jour les efforts en vue de guérir la paranoïa... Le lendemain, le malade revint me voir, il était toujours très excité, mais moins euphorique. Il se plaignait d'être très angoissé, d'être torturé par des fantasmes homosexuels de plus en plus insupportables »... (quelques jours se passent, le patient fait du scandale chez un oncle et chez quelqu'un de très riche; on doit l'interner)... *« Lorsque je le revis il niait l'existence de sa psychose et ne croyait plus à la relation causale entre ses impressions psychiques et l'homosexualité... (ce cas) nous inciterait plutôt à adopter la position pessimiste de Freud concernant la possibilité de guérir la paranoïa par la psychanalyse. »*

En note il ajoute d'ailleurs : « En désaccord avec Bjerre qui prétend avoir guéri un paranoïaque, nous estimons avec Freud que le cas de Bjerre n'était pas une véritable paranoïa. » Comme Ferenczi était un des analystes les plus préoccupés par la thérapeutique et l'usage de la psychanalyse, il se détourna assez vite de cette question des psychoses. Il devait cependant tenir compte des derniers développements de Freud dans son article sur « Le développement du sens de la réalité et ses stades », qui est de 1914 et qui modifie son article « Transfert et introjection », de 1909.

La variante introduite par Ferenczi dans le système freudien des « Deux principes du fonctionnement de l'appareil psychique » consiste à accentuer ce à quoi Freud se garde de donner trop de consistance : le système thermodynamique auto-érotique parfaitement au point. Il va encore plus loin que l'allaitement :

« Il y a un état du développement humain qui réalise cet idéal d'un être soumis au seul plaisir, et non seulement dans l'imagination et approximativement, mais dans la réalité et effectivement... Je pense à la période de vie passée dans le corps de la mère. A ce stade, l'être humain vit en parasite dans le corps maternel... le premier désir de l'enfant ne peut donc être que de se retrouver dans cette situation... le plus curieux, c'est que cette hallucination de l'enfant – à condition que l'on s'occupe normalement de lui – se réalise effectivement. »

A partir d'une telle réalisation de l'hypothèse auto-érotique, on voit les efforts de Ferenczi pour

générer ce qu'il appelle des stades du sens de la réalité, échouer. Il n'y a bien sûr aucune raison pour y renoncer, ce qui fait qu'il peut parler de la « mégalomanie quasi-incurable de l'être humain. »

Cette fiction d'un narcissisme heureux le hantera toujours ; notons cependant qu'elle le rendra sensible aux manifestations de ce corps hélas ! morcelé dans la clinique des névroses et des psychoses. Ce que Lacan nous a appris à reconnaître comme non spécifique dans la régression topique au stade du miroir est épinglé par Ferenczi comme rappels du temps mythique.

« *Dans les symptômes de la paraphrénie* (dementia praecox) *et de l'hystérie, nous pouvons supposer des régressions auto-érotiques et narcissiques, tandis que nous trouverons probablement les points de fixation de la névrose obsessionnelle et de la paranoïa à un certain niveau du développement de la réalité érotique (nécessité de trouver un objet).* »

Cette opposition entre les troubles du narcissisme d'un côté et le rapprochement de la paranoïa et l'obsession par la représentation est tout à fait dans le style freudien et nous signale ce charme qui pourra par moment disparaître dans la systématique des stades qui s'imposera à la suite d'Abraham.

*

Pour Abraham même, la construction de sa genèse de la libido est une réponse apportée, entre autres, aux énigmes de la psychose. En ce qui concerne la paraphrénie, après ses deux conférences de 1907 et 1908, où il prenait vigoureusement parti pour une étiologie sexuelle de la psychose, il avait abandonné le terrain à Jung. Après la publication par Freud de son *Schreber* en 1911, il considère la chose comme réglée. Il s'attaque alors à l'autre grand bloc Kraepelinien des psychoses, le groupe des psychoses maniaco-dépressives où les choses étaient en friche. Avec une belle ténacité, de 1911 à 1924, il tenta de préciser la fameuse fixation anale sur laquelle il insistait malgré les recommandations de Freud lui rappelant sans cesse le point de vue topique et le sort du sujet.

Dans son rapport de 1924, Abraham regroupe les hypothèses de treize ans de recherches sur l'origine et la cause de la mélancolie. Résumons-les ainsi. D'abord, pour différencier la mélancolie des troubles de l'humeur dans la névrose obsessionnelle, c'est le critère de fixation qui est le bon. Puisque la psychanalyse a, depuis l'Homme aux rats, mis l'accent sur l'érotisme anal dans l'obsession, il suffit de noter la fixation orale du mélancolique. Ensuite, pour séparer la mélancolie de la paraphrénie (au sens freudien), il faut procéder de deux façons. D'une part, contrairement à l'homosexualité délirante du paraphrène, nous devons constater une sorte d'attachement délirant du mélancolique à sa mère, attachement réactif, causé par un abandon. D'autre part, puisque le narcissisme du paraphrène est la régression de sa libido homosexuelle, il faut supposer que celle-ci n'ait même pas pu se constituer dans le cas du mélancolique. Ainsi se postule un double abandon, blessure narcissique fondamentale qui rend impossible tout amour. La cause ne peut en être qu'un laisser en plan complet (*völligen verlassenseins*), une désillusion simultanée (*zusammentrefende liebesentäuschungen*) le long des deux voies du complexe d'Oedipe. C'est cet abandon qui anime la mélancolie d'une soif de vengeance que seule la phase maniaque dévoile. Ainsi se fonde le « je les hais », « *ich muss sie hassen* » dont en 1911 Abraham faisait écho au « *ich liebe ihn* » paraphrénique. Ces hypothèses que je résume là, vous pourrez en suivre la genèse dans l'exposé d'Ebtinger intitulé *le dialogue Freud-Abraham*.

A ce point de son rapport Abraham va montrer comment le faisceau cohérent de ces hypothèses se trouve entièrement confirmé tant du côté de la psychanalyse des enfants que du point de vue de la clinique adulte. Du côté de la psychanalyse des enfants, il peut écrire à Freud en octobre 1923 : « Dans mon article sur la mélancolie... dont le manuscrit est chez Rank, j'ai fait l'hypothèse d'un trouble de l'humeur (*Ur-verstimmung*) originaire dans l'enfance qui servirait de modèle à la mélancolie ultérieure... Mme Mélanie Klein vient de mener à bien avec adresse et succès thérapeutique la psychanalyse d'un enfant de trois ans, il offrait l'image fidèle de la mélancolie originelle (*Ur-melancolie*) dont j'ai fait l'hypothèse et ce, en étroite connexion avec l'érotisme oral. »

Je renverrai ici à l'exposé fait au congrès sur *la Transmission de la psychanalyse*, dont ce passage est extrait, pour plus de précisions sur son abord de la psychose maniaco-dépressive :

« Quant au goût d'Abraham pour les folies périodiques, il est singulièrement lié à son destin. Son acharnement commence après qu'en février 1911 il eût trouvé « de manière très frappante, des périodes masculines et des périodes féminines dans un cas de psychose légèrement cyclique ». Il en parle à une collègue qui est une amie de Fliess, et celui-ci lui demande de passer le voir. Fliess est

donc là au début, et il est là aussi à la fin. Abraham, qui était soigné en 1925 par Fliess, lui dédicace véritablement sa mort. Il peut écrire à Freud : « J'aimerais vous raconter comment ma maladie m'a confirmé d'une manière particulièrement frappante toutes les idées de Fliess sur la périodicité. » Tout se passe comme si Abraham rêvait par l'étude des folies cycliques de puiser aux mêmes sources que Freud pour l'étude de la paranoïa, le délire de Fliess, et d'en tirer un tout autre enseignement. A s'intéresser aux périodes, se conservait la croyance en la bi-sexualité, autre façon pour Abraham de se situer comme mère complète dans son dialogue avec l'infernale mère vengeresse ».

*

La grande période freudienne des psychoses (1907-1914) est celle où Freud a rendu compte du délire hallucinatoire chronique et de son fondement persécutif dans l'homosexualité délirante. A partir de là, c'est cette homosexualité comme cause de la persécution qui sera interrogée. En 1919, Tausk publie un article intitulé : « De la genèse de l'appareil à influencer dans la schizophrénie ». On voit tout de suite par ce terme de schizophrénie qui figure dans le titre que nous sommes dans une autre période. Cet article célèbre est, il faut bien le dire, un article très férenczien dans son maniement de l'introjection et de la projection. En ce sens, c'est sûrement une très bonne idée, comme l'ont fait Diane Chauvelot et Philippe Julien dans deux brochures d'*Analytica* de traiter ensemble des problèmes que soulèvent Tausk et Ferenczi par leur position dans le mouvement analytique.

Dans ce cadre férenczien, ce qui me paraît être l'originalité de Tausk, c'est qu'il insiste sur un point précis : il note qu'il peut très bien y avoir des délires hallucinatoires chroniques sans persécution, et en conclut qu'on ne peut pas ramener la cause de la création de cet appareil à un besoin de causalité expliquant un vécu d'étrangeté. « Certains en sont affectés, sans pour cela en chercher la cause dans une puissance hostile ou étrangère ». Donc il y a de la machine sans persécution. Cette constatation nous fait penser aux questions que Clérambault posait à la communauté des psychiatres de son temps. Il notait, à la racine du phénomène de la psychose, non pas le délire ou le sentiment de persécution, mais l'automatisme. Rappelons que les grands articles du dogme sont des années vingt, contemporains donc de l'article de Tausk.

Ce que ce dernier met alors en avant c'est qu'il faut rendre compte de ces phénomènes, non pas par la rivalité amoureuse mais par l'identification. Dans le cas d'Emma et de son tourneur d'yeux (*verstellen*) présenté à la société de Vienne, Freud confirme dans la discussion qu'il s'agit bien là d'identification. C'est ce qui représente, dit Tausk, l'intermédiaire entre le sentiment d'aliénation et le délire d'influence. Il reprendra dans son article ce que Freud avait pointé du rôle de l'hypocondrie dans la paranoïa comme signe de la phallicisation du corps en notant que la machine est un organe génital car « indépendante des intentions du Moi et donc soumis à une volonté étrangère... » Ceci se produit « lorsque le corps tout entier est phallus ». Par cette intéressante variante sur le mode d'incarner le phallus dans la psychose, Tausk conclut son exposé. Je ne peux que vous renvoyer à l'article de Diane Chauvelot pour situer la machine infernale de son suicide dans la série des machines qui le passionnaient dans son identification si vive à Freud.

L'identification et le choix d'objet allaient en effet être très soigneusement distingués par Freud à partir du *Moi et le ça* (1921) et de *Massenpsychologie* dont vous connaissez le célèbre chapitre sur l'identification que l'on peut lire dans la traduction qui en a été faite dans les *Lettres de l'Ecole Freudienne*, 17 par E. Porge et S. Hommel. Encore faudra-t-il distinguer dans cet automatisme décrit par Tausk, ce qui relève proprement de l'imaginaire et de la réalisation du symbolique. Mais je voudrais ne pas trop m'attarder, là, et en arriver au grand espoir qui allait secouer le mouvement analytique à la fin des années 20, autrement dit : les femmes.

*

En reprenant l'Homme aux loups que lui adresse Freud, d'octobre 1926 à février 1927 Ruth Mack Brunswick constate qu'elle a bien réussi à guérir un épisode proprement paranoïaque chez cet homme, lié à une inversion de son amour pour Freud. L'expliquant de façon très classique, elle constate qu'elle ne comprend absolument pas pourquoi tout ça s'est arrangé, ce qui est une remarque rare dans la bouche d'un psychanalyste et qui en situe la trempe. (Il faut lire les anecdotes que rapporte Roazen à propos du couple Mack Brunswick, ça donne tout à fait l'idée du personnage qu'elle pouvait être). Elle nous expose cependant très précisément le maniement du transfert, tel qu'elle l'a effectué dans cette cure, en soulignant très bien d'ailleurs son extrême bruta-

lité. Elle a considéré qu'il fallait faire tomber la prétention de son patient à être aimé de Freud, toutes affaires cessantes. Elle le fit en tentant de lui montrer à quel point toutes les bontés que Freud avait eues à son égard restaient dans le cadre d'une stricte relation professionnelle, qu'en fait Freud ne l'estimait pas plus qu'un autre de ses patients, qu'il n'était pas du tout, comme il le croyait, celui qui était resté le plus longtemps en analyse chez lui, etc. C'est un comble, mais elle le fit désarmer, ce que le rêve-pivot montre très bien.

L'explication qu'aperçoit Ruth Mack Brunswick, c'est qu'elle a sans doute évité les ennuis du transfert homosexuel délirant parce qu'elle était femme et donc châtrée. Par ailleurs, elle estime avoir pu bénéficier de son identification à la mère. Enfin, elle note que cet épisode ne s'est résorbé que parce qu'il était lié à l'analyse avec Freud, autrement dit parce que le transfert était avec Freud et pas avec elle. Nous sommes donc un peu laissés en plan avec une explication de type chaudron : le transfert a marché parce que j'étais une femme, parce que j'aurais pu être sa mère, et parce qu'il n'y avait pas de transfert du tout. Mais enfin l'espoir restait ouvert de faire traiter les paranoïaques par les femmes, ce qui ragaillardissait l'optimisme thérapeutique terni par Freud. Il faut noter d'ailleurs qu'en fait de paranoïaques, Ruth Mac Brunswick n'acceptait pas seulement les hommes, mais aussi les femmes. La même année, en 1928, elle publie dans *l'Internationale Zeitschrift*, un cas de traitement de délire de jalousie, qu'elle mène par des méthodes tout à fait comparables, et qui laissent rêveur[1]. Il s'agissait là d'une femme.

Que Freud aid adressé l'Homme aux loups à Ruth Mack Brunswick montre à la fois son estime pour elle, bien sûr, mais aussi que son optimisme thérapeutique n'était pas si éteint que ça. L'optimisme du mouvement analytique reprit donc sa vie autour des femmes – c'étaient les années des discussions autour de la sexualité féminine – et des espoirs tantôt mis sur la castration déjà réalisée, tantôt sur l'appel à l'identification maternelle. Un déplacement allait alors se produire dans l'abord du traitement des psychoses. Ce sera par le détour de l'enfant qu'elles seront abordées. Le premier cas de cure d'enfant psychotique est publié par Mélanie Klein en 1930 et ouvre un nouveau chapitre du mouvement analytique. Une page est tournée lorsqu'est émis ce cri qui fait écho à la formule d'Aragon : « L'avenir de la psychanalyse est la psychanalyse des enfants. »

*

Pour la période que nous avons envisagée, que pouvons-nous dégager ? D'abord que chacun des élèves de Freud s'adosse à un idéal de psychose réussie. Tout se passe comme si chacun répétait une formule comparable à l'aphorisme de Freud : « J'ai réussi là où le paranoïaque échoue ». Pour Jung, ce serait plutôt une paraphrénie réussie, Ferenczi une mégalomanie incurable, Abraham une mélancolie qui le détourne de toute perception du *Malaise dans la civilisation*, Tausk un automatisme mental pas assez pur, Ruth Mack Brunswick enfin qui s'acharne à racheter la psychose de l'Homme aux loups, la première psychose freudienne de l'histoire.

Chacun de ces points de butée, de ces points de rencontre avec le mur est un point d'importance dans la structure. Jung nous apprend ce que n'est pas l'imaginaire, Ferenczi tout le danger qu'il y a à réaliser l'hypothèse d'un narcissisme heureux, dont la réalité du corps morcelé nous protège. Abraham nous enseigne que dans la psychose, ce n'est pas tant que le *laisser en plan* soit double : c'est bien plutôt que la forclusion du Nom-du-Père dénude le laisser en plan de la mère comme sans raison, sans fond. Tausk nous interroge sur les liens nécessaires de l'identification et de l'automatisme mental. Enfin, Ruth Mack Brunswick nous permet de saisir que le rapport de l'analyste à la question de la psychose recèle non tant le rapport du sujet au délire que son rapport à la cause analytique. La « théorie » analytique, mauvais objet, *kakon*, dont chacun aimerait laisser le soin à d'autres : pourquoi pas au délirant ? C'est sans doute là la fonction de ce soi-disant noyau psychotique, universellement réparti, nouveau bon sens ; de laisser en souffrance le rapport de chacun à ce qui n'est rien d'autre que la cause de son désir.

1. Cet article a été traduit par Marie-José Amrhein-Locquet.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

ALEXANDER (F.) et SELESNICK (S.) : *Freud-Bleuler Correspondance*, Archives of general psychiatry, XII, 1, janvier 1965.

ASCHAFFENBURG (G.) : *Handbuch der Psychiatrie*, Leipzig und Vienna, 1911.

BLEULER (E.) : « Freudische Mechanismen in der Symptomatologie im Psychosen ». *Psychiatrisch-Neurologische Wochenschrift*, VII (1106-7).

BRUNSWICK (Ruth Mack) : *Die Analyse eines Eifersuchtwahnes (The analysis of a case of paranoia (delusion of jealousy)* ; dans *l'Internationale Zeitschrifte für ärztliche Psychoanalyse*, 1928, 14:458-507, et dans Freeman (Lucy) : *Troubled women*, Cleveland, 1959, World, Pub. Cod.

CLERAMBAULT (G. de) : *Oeuvre psychiatrique réuni et publié sous les auspices du Comité des élèves et des amis de Clérambault par Jean Frétet* ; avec une préface de Paul Guiraud, Paris, Presses Universitaires de France, 1942, 2 volumes.

DUPRE : *Préface à l'Introduction à la Psychiatrie clinique de Kraepelin*, Paris, 1907.

GREEN (Martin) : *Les sœurs von Richthoffen*, traduction française de Stéphanie Gilet, Paris, Seuil, 1978.

GROSS (Otto) : « Zur Differential diagnostik negativistischer Phänomene », *Psychiatrisch neurologische Wochenschrift*, VI, 1904-1905, 37,38 : pp. 545-53 ; 357-56.

JUNG (C.J.) : *The psychology of dementia praecox*, translated by R.F.C. Hull, Princeton University Press, 1974.

CHRISTIANE BARDET-GIRAUDON

ÉLÉMENTS ÉROTOMANIAQUES ET ÉLÉMENTS PARANOÏAQUES DANS UNE PSYCHOSE PARANOÏDE

C'est vrai que ce titre est affreusement technique et ça tombe d'autant plus mal que ce que je vous apporte là est en réalité une observation clinique, et donc une observation concrète.

Ce travail n'est pas le travail du cartel auquel j'ai participé cette année avec Roublef et d'autres, et que nous n'avons pas eu le temps de finir. C'est un travail que nous avons fait dans l'intérieur de mon service, et plus spécialement avec Chalamet et Bayle qui ont bien voulu m'aider pour traiter ce malade que nous suivons depuis plusieurs années.

C'est donc une observation clinique parce que, si le besoin théorique est important, il est certain qu'actuellement, on ne fait plus assez d'observations cliniques, et en particulier, on manque de monographies. L'intérêt qu'on a porté hier par exemple au travail de Rosine Lefort prouve combien nous avons besoin de choses précises et de choses qui en plus aient cette dimension du temps.

Evidemment, Freud nous a laissé des observations tout à fait typiques ; il nous a laissé des chefs de file : Dora pour l'hystérique, Schreber pour le paranoïaque. Mais ces observations, si elles sont inépuisables, sont anciennes et dans cette ancienneté, elles perdent une certaine qualité d'actuel. Il y a aussi une certaine perte du sens de la prise en charge, prise en charge qui est très lourde pour ce genre de malade et très importante.

*

Je vais essayer de redonner à cette observation une certaine durée dans le temps. Il y a cinq ans je ne me doutais pas quand on m'a amené un jeune homme brillant, ayant fait des études supérieures, un peu excité, un peu déprimé, et qui avait exprimé, semble-t-il, son amour avec quelque maladresse à une jeune fille qu'il avait rencontré au parc Montsouris, que nous allions voir se constituer, évoluer et se dégrader une psychose paranoïde dont vous verrez dans quel état elle a mis ce malade cette semaine.

En effet, les premiers éléments de cette psychose paranoïde ont été des éléments érotomaniaques, des épisodes érotomaniaques successifs. Les premiers troubles ont duré à peu près trois semaines et ont constitué le premier épisode ; le deuxième épisode a duré à peu près trois mois, et le troisième épisode qui n'est pas terminé dure depuis à peu près trois ans. Vous voyez qu'il y a là toute une évolution.

Le premier épisode était très « meaulnien ». Ce garçon rencontre sur le trottoir et puis au parc Montsouris une jeune fille dont il ne sait ni l'âge, ni le nom, ni là où elle habite. Il la suit plus ou moins vaguement et il va de maison en maison demander où elle habite. Vous voyez le succès qu'il peut avoir auprès des concierges ! Il s'irrite qu'on ne lui réponde pas et il bagarre un peu avec un des concierges. Sa famille, (dont nous dirons très peu de choses sinon les éléments oedipiens tout à l'heure, de façon à maintenir ce problème de discrétion qui rend justement toutes ces observations cliniques si difficiles à faire en public et à l'Ecole), dit : « Il s'est un peu énervé, il était fatigué, il est surmené par ses examens, etc. » C'est un peu drôle, mais après tout on peut bien avoir le coup de foudre et tomber amoureux d'une jeune fille dans la rue.

Donc ce garçon sort de l'hôpital et on le met au travail. Il trouve un travail dans une auto-école. Quelques mois passent, et voilà qu'il tombe éperdument amoureux cette fois-ci de quelqu'un de très précis : la femme du patron de l'auto-école. C'était d'abord une jeune fille, la femme de personne ; maintenant, c'est la femme d'un homme bien identifié. Il lui envoie des bouquets magnifiques et fort dispendieux, tant et si bien que le mari dit à sa femme : « Ecoute, tout de même, ce n'est pas uniquement pour tes beaux yeux que mon employé t'envoie des bouquets si extraordinaires. » Il y a une confrontation générale et Gilles (nous avons convenu de l'appeler Gilles) dit : « Moi, je l'aime ; elle ne veut pas vous le dire parce qu'elle ne veut pas vous faire de peine ; elle m'aime aussi vous savez ; c'est elle qui m'adore ; et si je l'aime, c'est parce qu'en réalité elle m'a fait des avances, non pas du tout physiques mais morales très précises. » Alors la femme dit : « Pas du tout. » Le mari prend tout de

même la défense de sa femme et ça se termine par une bagarre et une nouvelle hospitalisation.

J'avoue que là, les éléments érotomaniaques devenaient tout à fait importants et qu'il était bien difficile de penser à un simple surmenage, à ce qu'il est convenu d'appeler un simple état dépressif.

Les choses s'arrangent en trois mois. Ce garçon ressort de l'hôpital et puis se passent plusieurs mois pendant lesquels nous n'avons guère de détails.

Au bout de ces mois, c'est le père qui se manifeste le premier ; vous verrez tout à l'heure que ce n'est pas sans importance. Il dit que son fils importune une prostituée dont il a fait connaissance mais que maintenant il va chez elle, qu'il faut faire « cesser ça. » J'ai dit au père que je ne voyais pas tellement comment nous pourrions faire « cesser ça. » La prostituée, cette fois, c'est la femme de tout le monde. Il y a une espèce de gradation et de généralisation qui se produit dans l'évolution de ce délire.

Et là les choses vont si mal que la prostituée, malgré son peu de goût pour la police, fait appel à Police-Secours et ce malade est placé en « placement d'office » dans mon service où il est depuis, car son état évolue si peu et si mal que plusieurs expertises ont été faites et que sa sortie a toujours été refusée. Il est certain que l'importance des scandales, l'acuité des conflits avec la famille et une tentative d'étranglement sur ladite prostituée, tout cela donne au comportement du malade une dangerosité qu'au début on pouvait difficilement soupçonner.

Dans ce délire, où les éléments érotomaniaques sont au premier plan, et dans la clinique, quels sont les éléments paranoïaques que nous avons vu apparaître successivement ?

Ces éléments paranoïaques sont de plusieurs ordres. D'abord ils consistent en un délire de persécution de type manichéen. Ce délire a succédé au délire de type érotomaniaque du début : le malade a été pris entre deux forces : un dieu bon et un diable mauvais ; tantôt il s'identifiait à l'un, tantôt il s'identifiait à l'autre et à un moment donné – quoiqu'il dise maintenant que ce n'est pas vrai – il se prenait tout à fait pour Jésus-Christ.

Cela a été une période assez dramatique où il était très anxieux parce qu'il était à la fois tout-puissant mais dans une atmosphère de fin du monde ; il cherchait également une femme mais la sexualité lui était interdite. Il y a eu comme ça toute une période rigide où il était très imbu de ses convictions mais en même temps très peu délirant. Vous allez voir qu'il va passer à un délire beaucoup plus flou mais beaucoup plus riche et surtout dont l'expression peu à peu devient plus importante.

Vous savez qu'en clinique française, en principe, le délire paranoïaque ne comporte pas d'hallucinations. Là, nous voyons apparaître progressivement des hallucinations : il entend des voix, et ces voix proviennent des diables qui habitent son anus. Ces voix remontent, par le canal de la colonne vertébrale, dans sa tête et ces diables, qui ne sont pas très méchants, lui parlent tantôt le jour, tantôt la nuit, d'une façon tout à fait gênante parce qu'ils lui donnent des ordres et des ordres absurdes.

Il décrit ces hallucinations auditives comme cela :

« Mes voix, il y en a plusieurs, plutôt des voix d'hommes que je ne connais pas. Je ne crois pas que ce sont des hommes vrais, ce sont des forces ou des démons, des esprits. Ils m'appellent Gilles. »

Quant aux hallucinations visuelles, elles ne sont que de deux types : c'est Dieu, c'est le diable :

« Je voyais tantôt le diable, tantôt Dieu, un monsieur vieux, avec une barbe, comme on le voit normalement dans les bandes dessinées ; le diable comme on le voit normalement, rouge avec des cornes. C'est ce qui me fait croire que mes voix sont fausses : on voit les choses de façon trop stéréotypée. Chacun me parlait pour rire, pour se moquer de moi. Dieu aussi, bien sûr. Il me trouvait idiot, un peu bête. Je crois que Dieu existe, le diable aussi. Je suis croyant. Mais ils ne m'ont jamais dit à quelle religion ils appartenaient, ils sont complètement faux. »

Et c'est là, dans ce doute, qu'apparaît un premier problème du délire paranoïde.

Ses voix lui commandent des actes absurdes, par exemple ramper pour demander la clé de la salle de bains et puis prendre des bains froids, des bains pour réjouir ses diables. Et je lui ai demandé tout à fait récemment pourquoi il prenait ces bains tout habillé – parce qu'il prend ces bains froids tout habillé, de jour et de nuit, et il est certain que ça inquiète beaucoup ; on le lui permet, mais ça rend les infirmiers tout à fait inquiets. Il m'a dit que c'était ses diables qui le lui commandaient, parce que ces bains les réjouissaient, mais qu'il se baignait tout habillé parce qu'il craignait l'eau froide et qu'il avait plus chaud quand il était tout habillé. Toutefois il regrettait beaucoup de se baigner habillé parce que c'était ça qui scandalisait les gens et qu'au fond, s'il se baignait dans de l'eau

froide tout nu, on ne lui dirait rien.

Il y a donc une espèce d'intelligence et de critique qui reste tout le long du délire et qui rend la condition des gens malades particulièrement funeste dans la mesure où ils sentent toute l'absurdité de ces ordres et, en même temps, ils ne peuvent pas y échapper.

Ils sentent toute l'absurdité de ces ordres et ils en sentent aussi la dérision. Dans le discours de ce malade, il y a continuellement l'impression que tous les ordres auxquels il se plie sont des ordres qui ne lui rapportent rien et en particulier qui le déconsidèrent même, vis-à-vis de ses voix. Il dit : « Ça ne les amuse pas, mes voix, que je me baigne, pourtant elles me le commandent. » Vous voyez cette espèce de dérision qui amène évidemment cette diminution de la valeur du moi dont Miller parlait tout à l'heure et qui est très évidente dans l'observation de Schreber.

Les éléments d'homosexualité, qui sont typiquement paranoïaques, ne vous échappent pas puisque ces voix viennent de diables qui vivent dans son anus. Le problème, c'est que cette recherche de la femme, cette érotomanie du début, on peut voir quels sont ses avatars et ils sont curieux. Après ces phénomènes érotomaniaques, on voit cette pénétration dans l'anus, ces diables et une espèce de recherche homosexuelle d'un autre malade, mais qui reste une recherche tout à fait platonique ; en même temps on voit apparaître, très récemment, une recherche d'identification à la femme. Il a inventé un jeu curieux où il dit : « Qu'est-ce qu'il faudrait pour être heureux ici ? Il faudrait une moumoute et des bigoudis. » Et si à cette espèce de devinette on gagne, il vous donne 1 franc, et si on perd vous devez lui donner 1 franc. C'est une espèce de clignotement du réel. Ce qui fait que lui-même en réalité glisse vers une identification féminine dont vous allez voir toute l'ambiguïté. Il rapporte les propos que lui tiennent ces voix d'hommes :

« Ils m'ont promis de me donner une femme, ils m'ont promis que je pourrai me marier, ils sont très secrets à ce sujet, ils ne causent de rien, ils s'amusent, ils se moquent de moi ; de temps en temps ils me donnent un petit ordre, peut-être un grand, « il faut que tu fasses ça » ; ils parlent quand ils veulent, aussi bien la nuit que le jour, n'importe quand ; ils m'ont promis une mère prostituée, pas maman, non, une femme qui accepterait de me guider pour que je devienne un mac. Là, on peut coucher avec sa mère, c'est la vérité. Tout ce que je dis là-dessus, c'est vrai. »

Nous allons voir apparaître la conviction délirante, il a besoin de se renforcer dans cette idée :

« C'est des choses assez provocantes pour que je m'en souvienne, et que je puisse en parler. Mes voix disent : – Il te faut une prostituée comme mère pour qu'elle te présente différentes femmes que tu dois rencontrer. »

On voit dans le discours une chute complète des signifiants, chute qui est particulièrement typique du délire paranoïde, comme vous allez voir par ce morceau de discours :

« Le mari d'une prostituée, ce n'est pas quelqu'un qui s'est marié avec elle ; le mari, on l'appelle le mari, c'est tout ; c'est lui qui par attouchement la fait juste un tout petit peu jouir ; cela n'a rien à voir avec la vie normale. Je pourrais, si l'argument prend, être le mari d'une ou deux prostituées, en étant marié. Le mari d'une prostituée, ça s'appelle comme ça, le mari, ça s'appelle le fils, ça s'appelle l'amant de cœur, ça s'appelle une flopée de noms. Sa prostituée, on peut l'appeler maman, sa chérie ou sa femme. C'est un mélange informe. Je me suis renseigné. Le mari de la prostituée, c'est lui qui ira l'accompagner le premier jour à l'endroit où elle fera le tapin. Il l'accompagne, il la présente. Elle fait après ce qu'elle veut. Une prostituée, elle jouit, et même beaucoup, dans les rapports avec ses clients ; c'est ce qui fait leur prix. Parce qu'en admettant qu'elle ne jouisse pas, c'est très difficile d'avoir un rapport avec quelqu'un qui ne jouit pas. »

Donc vous voyez que l'évolution du délire lui-même est une évolution très dissociative, avec cette espèce de chute des signifiants et en particulier ce problème de la sexualité et cette disparition de toute structure oedipienne.

Au niveau du corps aussi, ce délire devient de plus en plus paranoïde, c'est-à-dire qu'on a un trouble important du vécu corporel. Les deux hémicorps droit et gauche ne sont plus sentis comme symétriques. Il sent son pied de temps en temps qui remonte au niveau du genou. J'ai insisté sur les bains froids, mais il faudrait insister aussi sur l'exhibitionnisme.

Avant son hospitalisation, il avait exhibé son sexe à la fenêtre à plusieurs reprises ; maintenant c'est une exhibition qu'il fait de son cul parce que son cul parle ; en particulier il l'a exhibé au médecin, et le médecin lui a dit : « Ce n'est pas ce langage là que je veux entendre. » Il l'a exhibé à un infirmier qui lui a dit : « Je n'entends rien, moi » ; il a écouté, il a dit : « Moi non plus. » Ce

qui prouve que l'hallucination est vécue comme quelque chose d'endogène. Bien sûr, quand il dit qu'il entend ses voix, et qu'il les entend par sa colonne vertébrale, il ne les entend pas vraiment. C'est un problème assez important quand on parle de perception dans l'hallucination. Là, on flotte un peu mais enfin ce n'est pas notre sujet aujourd'hui.

Pour essayer de faire quelque chose avec ses troubles corporels, nous l'avons confié à une rééducatrice de la motricité, Mlle Fisher, qui en a écrit un compte-rendu très intéressant mais sur lequel je suis obligée de passer, parce que je voudrais en venir à quelques repères oedipiens dans sa famille.

Je suis quand même obligée de remarquer, en finissant cette question sur le corps, que l'aggravation de son délire, en particulier sur le plan sexuel et sur cette espèce d'introjection des diables dans l'anus, a succédé à quinze jours de vacances qui avaient eu lieu sur une plage ; nous avions envoyé les malades en vacances, et il y a eu évidemment toute la liberté corporelle, toute la nudité, toutes les plaisanteries aussi qui sont habituelles dans un séjour à la mer. Et il est certain qu'il a pu parler de son habitation par des diables, et de ce que faisaient ces diables après ce séjour plus détendu, plus libératoire.

*

Là, je vais vous rappeler d'une façon très sommaire quelques points concernant sa famille et les problèmes oedipiens qu'elle pose.

Son père est quelqu'un qui a toujours eu des difficultés avec la loi, c'est-à-dire des difficultés à reconnaître la loi. Par exemple il n'a jamais voulu avoir de grade quand il était à la guerre ; ensuite il a toujours eu des ennuis professionnels graves parce qu'il a toujours essayé de jouer avec la loi et de la tourner.

Actuellement, il est dans une situation familiale en marge de la loi : il n'est pas divorcé d'avec la mère de Gilles, il n'a pas épousé la femme avec laquelle il vit actuellement et il est dans une position un peu curieuse ; toujours un peu fraudeur, peut-on dire.

La mère de Gilles dit que la seconde femme du père (cette union n'étant pas symbolisée) est une femme qu'il aurait prise dans une maison de tolérance. On peut penser que c'est un peu une calomnie, mais cela justifie la place de la « putain » dans le délire de Gilles. En tous cas voilà ce que dit le père à propos des troubles de son fils :

« Il faut que Gilles baise une femme ; ce qui lui manque, c'est une femme. J'en connais une très bien, docteur. Je pourrais vous l'amener ici, vous verriez. D'ailleurs c'est une amie, mais je n'ai pas couché avec. Vous ne croyez pas que ce serait bien pour Gilles ? On a fait de moi un grand coureur, ce n'est pas vrai. »

Ce qui est vrai en tous cas, c'est le mépris du père pour le fils, mépris qui date tout à fait de la première enfance. Gilles est né quand son père était à la guerre ; quand son père est rentré de la guerre, il avait deux ans et demi et ce père a eu ce geste tout à fait curieux, qu'il reconnaît lui-même d'ailleurs comme étrange : il s'est jeté sur son fils et il l'a cruellement mordu à la cuisse. Il a dit que c'était « dans la passion », un acte brutal et passionné parce qu'il l'aimait trop. Je n'ai pas besoin de vous dire que cet enfant a hurlé, et qu'ensuite l'éducation a été très marquée du côté du père. Le père l'a toujours traité avec mépris, dérision, comme le traitent ses voix. Et quand ils ont travaillé ensemble, il était l'homme de paille de son père : son père utilisait Gilles pour lui faire faire les besognes les plus frauduleuses, celles qu'il ne voulait pas accomplir lui-même.

Donc on est là devant une paternité perverse, c'est-à-dire une paternité où la rivalité et la séduction ont été séparées : il est très agressif avec Gilles et par rapport au petit frère de Gilles, au contraire, il utilise surtout le système de la séduction.

Il met aussi ses deux fils en rivalité, il dit : « Tu es malade, je vais te déshériter. » Alors Gilles me dit : « Je regarde le cou de mon frère, et je me dis : il est tout petit, ce cou. Après tout je pourrais bien l'étrangler ! »

Il est certain que tout cela, c'est du fantasme, mais il est certain aussi que cela ne favorise pas les rapports familiaux. D'ailleurs le père de Gilles finit par avoir une certaine culpabilité, pour autant qu'il n'en parle pas, puisqu'il commence à surveiller le petit frère, parce qu'il a des troubles de l'écriture comme avait Gilles. Autrement dit, chez ce père, il y a cette impossibilité de voir grandir un fils, un rival possible.

Du côté de la mère, il y a des problèmes qui remontent à la première enfance de Gilles et c'est pourquoi j'ai insisté sur les troubles corporels. En effet, pour des raisons familiales compliquées, la mère de Gilles n'a pas pu s'occuper de lui dans sa première enfance et il a été confié à sa grand-mère maternelle chez laquelle il a pris la place d'un enfant mort, avec tout ce que cela peut comporter

de destructuration. Gilles n'a jamais vécu avec ses parents : quand ses parents auraient pu vivre ensemble, ils étaient déjà séparés sinon divorcés, c'est-à-dire que le père de Gilles entretenait sa femme et ses deux premiers enfants, mais vivait au foyer de l'autre femme à qui il avait fait également deux enfants. Donc Gilles n'a jamais vécu dans un foyer oedipien, un foyer constitué.

Vis-à-vis de sa mère, il est dans une situation très particulière : on a l'impression qu'il a complètement manqué le tabou de l'inceste. Sa mère se défend (c'est difficile pour une mère) de reconnaître les désirs de Gilles, de les exprimer ; elle dit que non, que c'est sa maladie, qu'en réalité il ne lui a jamais fait de propositions. Mais ce n'est pas tout à fait exact et il semble qu'il y ait eu là des problèmes et qu'à un moment donné il ait même failli étrangler sa mère. Cette notion d'étranglement, dont nous connaissons les connotations sexuelles, réapparait continuellement dans son discours et parfois dans son comportement, qu'il s'agisse de la prostituée, de sa mère, de son petit frère, et maintenant plus récemment de sa petite sœur.

Nous ne dirons rien de sa première sœur qui est une femme tout à fait remarquable qui a des troubles somatiques graves et qui dit :

« Je m'en suis tirée parce que j'ai eu une grave maladie physique sinon je serais devenue folle probablement. Bien avant d'être soigné, Gilles était bizarre ; il était renfermé, taciturne ; il téléphonait à son oncle pour savoir s'il pouvait coucher avec sa mère ; on trouvait ça drôle, sans plus. »

Autrement dit vous voyez que la perte des signifiants, la perte du symbolisme est quelque chose qui a été très antérieur au délire paranoïde dont nous voyons actuellement le plein développement.

*

Je passe sur les détails et je voudrais finir sur quelque chose d'un peu particulier par rapport à l'institution.

Quand j'ai commencé cette observation je me suis demandée si, au fond, l'institution psychiatrique ne comportait pas elle aussi des éléments paranoïaques et des éléments érotomaniaques.

Les éléments paranoïaques, on pourrait dire que c'est l'administration ; cette administration toute puissante, omnisciente et qui nous persécute tous par ses ordres, ses interdits, ses recommandations et qui couvre tout le fonctionnement de l'hôpital et même les rapports de l'hôpital avec l'extérieur. C'est l'aspect paranoïaque de l'institution.

Et puis par ailleurs, cette institution comporte des éléments érotomaniaques non négligeables. Il est certain que nous tous, les soignants, nous sommes habités par une espèce de désir de réparation et par l'idée que c'est l'autre qui nous demande, que c'est l'autre qui nous aime, que ce n'est pas nous qui aimons l'autre. Tout cela, ce sont des éléments tout à fait délirants et je crois que si nous ne voulons pas aggraver le délire institutionnel, il est bon que, les uns et les autres, nous prenions tout à fait une distance par rapport à ces éléments pathologiques.

CHRISTIAN VEREECKEN

D'UNE PERFIDIE PEU APERÇUE D'AUGUSTE C. DUPIN

On a fait remarquer il y a quelques années que la citation de Crébillon (père), qui clôt la « lettre volée », apparaît dans le texte inaugural des Ecrits *en trois occurences et sous deux formes :*

> ...un dessein / destin / si funeste.
> S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.

C'est la première de ces occurences qui correspond à la lettre de Crébillon, et ni Poe ni Baudelaire n'ont introduit de modification, volontaire ou non, du texte. Nous ne souhaitons pas donner à cette petite bévue plus d'importance qu'elle n'en a : elle ne paraît pas de nature à infléchir gravement l'interprétation du texte ; mais ce n'est pas pour rien sans doute qu'elle ait pu se produire en ce lieu où la fiction de l'auteur américain vient à se conclure sur un suspens riche en énigmes. C'est à déployer ces énigmes que nous nous emploierons.

Malice d'Edgar Poe.

Nous débuterons par cette remarque : c'est qu'arrêtés par l'ambiguïté oraculaire du message destiné au ministre, nous ne nous demandons pas pourquoi Dupin songe à faire état lui-même, à l'adresse du narrateur général, de sa source. Pourquoi ne laisse-t-il pas ce soin à l'auteur se manifestant dans une note marginale, comme il le fait pour la citation finale du « Double assassinat dans la rue Morgue » ? N'est-ce pas une invitation expresse à aller retrouver ce distique tronqué en son lieu ? Ce que Lacan n'a pas manqué de faire, comme l'atteste le texte du *Séminaire II*.

C'est notre étonnement qu'apparemment personne ne se soit avisé de ce que le pivot de l'intrigue tortueuse de Crébillon père se trouve être occupé par une lettre, et que la dite missive, avant de parvenir à son adresse, se trouve être elle aussi détournée. Si nous ajoutons qu'il existe par ailleurs des analogies entre les positions d'Atrée, Thyeste et Aerope dans la trame de la tragédie et celles du roi, du ministre et de la reine dans le conte, il nous faudra donc conclure que la production de Crébillon constitue ce qu'il est convenu d'appeler la source de Poe ; source d'ailleurs si parfaitement réduite à son articulation signifiante qu'elle reste méconnaissable : l'auteur pouvait donc nous la dévoiler tranquillement sans que nous risquions d'y voir clair. N'y a-t-il pas là comme un redoublement du geste de Dupin, qui nous leurre d'autant mieux d'abattre ses cartes ?

Remarquons encore à propos de cette hypothèse qu'il a feint dans ce curieux texte intitulé « philosophie de la composition », de nous dévoiler le secret de la fabrication de son plus illustre poème, commencé, dit-il, par la dernière ligne. Tel serait aussi le cas de « La lettre volée » si nous en croyons un article, anonyme mais presque certainement de sa main, où il adopte à propos de ses œuvres la position du critique.

Nous n'allons pas nous arrêter là : c'est que les vers de Crébillon ont eux-mêmes, leur modèle dans une tragédie de Sénèque. Il n'est pas sûr que Poe ait ignoré le fait, puisqu'une citation de Sénèque figure en exergue à la «Lettre volée »..., mais cette fois il s'agirait d'une forgerie, car l'aphorisme en question serait introuvable dans le corpus du philosophe. Sa formulation d'ailleurs ne manque pas de malice : *Nil sapientiae odiosus acumine nimio*. Rien n'est plus odieux à la sagesse que la subtilité... en moins ; quand elle lui manque. Pour achever de nous ravir *Acumen* signifie encore : trait d'esprit.

Le mythe tragique d'Atrée et Thyeste.

Arrêtons-là ces divagations littéraires. Notre exploration fournit trois états d'un même texte. Produisons-en la série.

> *Dignum est Thyeste fascinus et dignum Atreo quod*
> *[uterque faciat*
> (SENÈQUE)

> *Quelqu'en soit le forfait, un dessein si funeste*
> *S'il n'est digne d'Atrée est digne de Thyeste.*
> (CREBILLON)

Et l'on se souvient que le premier hémistiche a été omis par Poe. On remarquera que la traduction de Crébillon est en fait une interprétation, cohérente

d'ailleurs avec celle qu'il fait du mythe : pour en venir enfin au sujet de ces Journées, indiquons que là où Sénèque interprète le geste d'Atrée comme soutenu par une jouissance perverse, Crébillon nous présente un personnage qui n'est pas sans nous évoquer la paranoïa. On peut en avoir une idée déjà au niveau de ce court fragment. Un forfait digne de Thyeste est digne d'Atrée, dit l'Atrée de Sénèque, car tous deux y participent. On sait ce que c'est que ce forfait : faire dévorer à un père, à son insu, la chair de ses enfants... Ce qui fait jouir Atrée dans la mise en œuvre de ce fantasme, plutôt banal dans son horreur, puisqu'il fait l'objet d'un mythe authentique, celui de Philomèle et Procné, c'est que le frère détesté se trouve être l'agent inconscient de son malheur, se trouvant entraîné dans une complicité imaginaire avec son persécuteur.

Les traits évoquant la perversion ne manquent pas dans le très curieux texte de Sénèque : qui transparaissent notamment devant les ahurissantes déclarations d'Atrée qui dévoilent petit à petit à Thyeste, en proie à l'angoisse, quelle était la viande de l'abominable banquet.

Le théâtre de Sénèque n'a pas très bonne réputation, et l'excellent Diderot lui pardonnait plus volontiers sa compromission avec Néron que d'avoir écrit des drames aussi sauvages : personne n'avait encore songé à mettre Kant du côté de Sade.

Chez Crébillon les choses se présentent bien différemment. Pour nous en tenir au fragment cité on remarquera que le forfait se retrouve enfermé dans une clause restrictive qui appelle la dénégation. L'accent qui était mis sur l'acte se trouve maintenant déplacé sur le dessein qu'il suppose, et c'est ce dessein qui se trouve égalé au crime de Thyeste, prenant ainsi les allures des prémisses d'un juste châtiment.

Le crime de Thyeste, un peu éclipsé par celui de son frère, rappelons ce qu'il était : d'avoir circonvenu Aéropé, l'épouse d'Atrée, afin de s'emparer d'un bélier à la toison d'or, objet sacré conférant à son détenteur le pouvoir royal sur Argos. Vol de l'honneur d'une femme à des fins de pouvoir : on voit que l'acte de Thyeste évoque le geste du ministre dans la « Lettre volée »... mais chez Crébillon c'est Atrée qui se trouve être le receleur de la missive.

Le dramaturge français s'est employé en effet à unir par des liens plus serrés que dans le récit antique les actes des deux frères ennemis. Il imagine qu'Atrée se voit ravir sa belle « aux autels même ». De dépit il prend alors une autre épouse, mais le dépit n'éteint pas l'amour et il s'en va reconquérir, armes à la main, l'objet de ses premiers feux ; l'objet se révèle rebelle. C'est alors qu'à Aéropé naît un fils, dont Thyeste, bien sûr est le père. Elle le lui fait savoir par lettre :

D'Atrée en ce moment j'éprouve le courroux
Cher Thyeste ; et je meurs sans regretter la vie
Puisque je ne l'aimais que pour vivre avec vous
Je ne murmure point qu'elle me soit ravie
Plisthène fut le fruit de nos tristes amours :
S'il passe jusqu'à vous prenez soin de ses jours
Qu'il fasse quelquefois ressouvenir son père
Du malheureux amour qu'avait pour lui sa mère.

On voit que le ressort de l'invention de Crébillon est d'avoir transformé le geste des frères ennemis en une tragédie de la paternité. Que le nom du père soit fondé du discours de la mère, il n'était pas sans le savoir, c'est même là tout le message de la lettre. Il faut dire, pour la petite histoire, qu'il a conçu son œuvre au moment où son épouse était enceinte d'un fils qui gagnera comme chantre badin du phallus, quelque renom dans la république des lettres. Les réactions qu'il imagine de la part d'Atrée confronté à ce message sont bien singulières. On peut déjà s'étonner de ce qu'il ait réagi à l'annonce de la naissance, par le pur et simple assassinat de la mère. Mais la possession indue de la lettre suggère une conduite bien plus étonnante encore : il fomente alors le tortueux projet de vengeance suivant :

1) il substitue à son propre fils, qui vient de lui naître de son épouse légitime, l'enfant d'Aéropé (et supprime tous les témoins de la substitution) ;

2) il élève l'enfant dans la haine de Thyeste, jusqu'à le pousser à poignarder celui-ci ;

3) il révèle au frère expirant qu'il meurt victime d'un parricide (la lettre en faisant foi).

N'y a-t-il pas dans cette évocation de crimes en série résultant de la substitution d'un enfant, quelque chose qui évoque pour nous le registre de l'hallucination ? Peut-on interpréter autrement cette substitution dans le réel que par l'opération d'une métaphore délirante signant chez Atrée l'échec de la métaphore paternelle ?

Dans le déroulement de l'intrigue, Atrée se voit contraint à des modifications tactiques : il révèle la lettre plus tôt qu'il ne l'avait prévu, à des fins de réconciliation feinte, et remplace alors le projet du meurtre du père par le fils, par l'imagination de l'ingestion par le père du sang de son enfant mis à mort. C'est tout à cette nouvelle figure de sa vengeance qu'il prononce les paroles citées par Poe. Elles sont suivies par cet étonnant souhait :

De son fils tout sanglant, de son malheureux fils
Je veux que dans son sein il entende les cris.

Oui, décidément la procréation par un père dans sa dimension symbolique semble bien forclose pour Atrée. Il peut bien déclarer quand Thyeste se suicide, jouir enfin du fruit de ses forfaits, nous nous demandons ce qui maintenant pourra le protéger du délire.

Le piège d'Eraste.

En contraste avec la sombre machine de Crébillon nous allons dire un mot d'une comédie de Corneille, sa première nommément, *Mélite*, intéressante en ce qu'elle met précisément en scène le délire d'un des protagonistes, dans une situation analogue. Aimable fiction baroque qui nous présente le change heureux d'un amant : Eraste croit aimer Mélite bien qu'il soupire en vain pour elle depuis deux ans sans rien en obtenir ; il fait tant et si bien, dépeignant sa flamme à son ami Tircis, qu'il fait naître en elle et lui une passion partagée. En proie dès lors aux affres de la jalousie il imagine un curieux expédient pour séparer les amants : la forgerie de lettres d'amour supposées dont le message s'adresse de Mélite à Philandre. Le dit Philandre est le soupirant de la propre sœur de Tircis, Cloris, qui va ainsi se retrouver libre, et l'on devine pour qui.

Mais avant de s'en aviser, Eraste subira, jusqu'aux ravages, les effets de son invention : atteint par la nouvelle de la mort de Mélite (nouvelle fausse pour les besoins du happy-end) il se trouve précipité dans un accès de délire où c'est sa propre mort qu'il joue sur la scène des enfers et son acte qu'il soumet au jugement du fatal Minos. Aveu qui amènera d'ailleurs la réconciliation des amants qu'il avait voulu séparer.

Ce qui sépare cette intrigue de la tragédie de Crébillon c'est que l'acte nous y est présenté sous le registre de la méprise, registre essentiellement névrotique. La substitution imaginée par Eraste, sans savoir que par elle il visait en fait une autre femme, d'opérer dans le réel plus avant qu'il ne l'avait prévu, vient un instant bouleverser ses repères imaginaires : elle n'est pas délirante dans son ressort.

Le partage de Salomon.

Est-elle perverse ? Nous posons la question puisque l'anecdote du jugement de Salomon, récemment mise à contribution par Denis Vasse, nous paraît se situer dans les effets qu'elle met en œuvre à mi-chemin des deux intrigues tragiques que nous venons de produire.

La subtilité qui caractérise cette histoire et la départage heureusement de ses versions orientale et arabe (rapportée dans le *Livre des ruses*) tient dans sa double articulation : de ce que substitution intervienne en un temps second, après un meurtre qui nous est présenté comme effet d'un acte manqué. Remarquable est le savoir dont fait état la première femme à l'égard de cet acte. (Le bébé étouffé pendant le sommeil de l'une et l'autre, qui exclut tout recours aux formes ordinaires du témoignage). Sans doute faut-il en conclure que les deux femmes, outre le logis et la maternité partagent encore le même fantasme, la seule chose qui les différencie est que chez une seulement il s'est traduit en acte. C'est à les départager sur cet axe que Salomon est conduit : comment décider en effet, du seul énoncé de la première femme, s'il s'agit d'une déduction utilisée à la défense de son bon droit, ou d'une accusation préventive par projection ? C'est là que son astuce lui fait jouer de l'ambiguïté inhérente au partage, de le produire (et a-t-il besoin pour cela de brandir une épée dans le réel ?) dans le sens du découpage là où il annule le lot de l'opération. C'est ainsi qu'il obtient le cri du cœur de la seconde femme ! « Qu'il périsse, pourvu que toutes deux nous restions privées. »

Y a-t-il là autre chose que jalousie dans l'ordre névrotique ? Nous ne le pensons pas. Cette jalousie signerait même le fait que la seconde femme n'ignore rien des joies de la maternité, dont elle s'est trouvée privée par les effets de son acte inconscient... dont la motivation sans doute était qu'elle n'était prête à partager son rejeton avec quiconque.

Retour à Dupin.

En conclusion soulevons la question de savoir si le message de Dupin, maintenant que nous en connaissons le contexte, se trouve plus éclairé dans son ressort.

Lacan nous a bien indiqué que la jouissance qu'il évoque à l'idée de la chute du ministre n'est pas là assurée. Ajoutons ceci : cette jouissance se fonde de ce que Dupin a signé sa lettre substitutive, et non du tout de ce qu'il l'ait lestée de cette citation, par méprise peut-être, qui peut faire office d'interprétation, si le ministre « relit son jeu avant que d'abattre ses cartes »...

Mais dans ce cas le ministre a vraiment le choix : laisser les choses où elles en sont ou même, pourquoi pas, faire parvenir au roi le message de Dupin, lesté de quelques éclaircissements puisés dans la tragédie de Crébillon, qu'il aura peut-être repérée, puisqu'il est poète...

Ajoutons encore que s'il cède à la précipitation et amène malgré lui tout sa chute, Dupin se trouvera alors protégé de la folie qui saisit tels héros de ses contes à l'issue d'une vengeance atroce et apparemment immotivée, par le fait qu'il avait donné au ministre la possibilité de s'en tirer autrement.

STOIAN STOIANOFF

PRATIQUE DU DÉCOUVERCLE ET ASCÈSE DE LA MODALITÉ

> Ich befinde mich einen Moment lang in der interessanten Lage nicht zu wissen, ob das, was ich mitteilen will als längst bekannt und sebstverständlich oder als völlig neu und befremdend gewertet werden soll.
>
> SIGMUND FREUD.
> *(Die Ichspaltung im Abwehrvorgang)*

« Depuis quelques temps je me trouve dans la position intéressante de ne pas savoir si ce dont je veux vous faire part doit être considéré comme connu depuis longtemps et comme allant de soi ou comme entièrement nouveau et étrange » : c'est par ces mots singulièrement indicatifs d'une division subjective, la sienne, que Freud inaugure son article sur l'*Ichspaltung im Abwehrvorgang*, mots qui, à s'introduire dans mon énonciation, disent assez l'impression de déjà-vu mêlée d'étrangeté qu'est la mienne alors que j'essaie de vous parler d'une pratique analytique qui m'est familière sans l'être tout à fait : la pratique lacanienne. Pour ceux qui n'en auraient pas la moindre idée je dirais que c'est cette pratique dont Lacan essaie depuis des années de formuler la théorie, ou plutôt de dessiner la topologie, pratique généralement connue de division, voire de scandale, objet de déchet ou d'ab-jection dont, malgré les tabous dont on l'enveloppe, je tenterai de parler au moyen de ce qui précisément constitue le trait d'union qui la lie aux autres pratiques à savoir le transfert. Il suffira de retourner au numéro 17 de la revue *Langages* (1970) pour retrouver dans l'article de Tzvetan Todorov sur « Freud et l'énonciation » l'argumentation nécessaire qui fait consister le transfert dans cette question de l'énonciation, de ce lieu du dit au dire dont Lacan fignole le mathème. Ce qui n'est pas dit, malheureusement, dans cet article, et d'autant moins que son auteur n'en a pas forcément une idée précise, c'est la manière dont une pratique peut se répéter sur les modes de l'énonciation pour modifier le transfert, lié, comme on le sait, à la question du sujet supposé savoir.

La cure analytique a en commun avec la logique, la visée de réduire le sujet supposé savoir (*S.S.S.*). De le désimaginariser soit par son éviction, sa mise en orbite sur une trajectoire à très large rayon, soit par son enkystement quitte à devoir se débrouiller par la suite avec la sorte de trou noir que son absence nous laisse.

Ce *S.S.S.* où le saisir, dans quelle topologie peut-on le repérer, comment peut-on s'en dépêtrer ? C'est encore une fois dans l'enseignement de Lacan que nous chercherons des réponses en essayant de préciser la façon dont la question rebondit pour autant que la réponse qu'elle appelle ne semble pas univoque.

Une première approche nous avait été fournie par Freud lorsqu'il abordait le problème posé par le refoulement, dont on sait que sa levée est équivalente à son instauration. En pratique, Freud s'était très rapidement rendu compte que la levée du refoulement, celui dont le souvenir-écran fournit la trace, ne suffit pas à éviter la répétition du processus tant que la cause même du mécanisme du refoulement n'est pas mis en évidence. Ceci a souvent été appréhendé comme la quête d'un *primum movens* du refoulement et a conduit au mythe du refoulement originaire qui a engagé l'analyse dans une sorte de récursivité, dont, à défaut de pouvoir lui assigner un point de départ, on est condamné de suivre la pente. Cercle indéfiniment parcouru à moins qu'une faille ne vienne à s'y produire. Faille, coupure, *splitting*, *Spaltung*, refente, trou forclusif : tels sont les termes qui ont émaillé la quête de l'originaire dont nous allons tenter de démêler les interconnections.

*

Nous essayerons donc de partir du souvenir-écran, du souvenir-couvercle, dont Freud a pu

expérimenter la difficulté et c'est donc la levée de ce qui barre l'horizon de la remémoration dans la cure qui fera l'objet d'une pratique à laquelle je donne ce nom de dé-couvercle ou encore de délivre.

Ce que le couvercle du fantasme énoncé ou agi a pour mission de cacher c'est précisément cette « chose freudienne » dont Lacan s'est fait le champion. Ce qui vient en effet représenter l'instance refoulante, dans son enseignement, sera d'abord un dispositif, qui n'a rien à envier à ceux, optiques, proposés jadis par Freud, que résume le *schéma L*. C'est ce schéma dont on se souvient qu'il interpose entre le sujet et l'Autre le voile tendu entre les formations imaginaires du moi-idéal et de l'Idéal du moi, voile de la méconnaissance destiné à masquer la coupure sur laquelle il prend appui. Rien d'étonnant si par la suite cette même coupure s'explicite dans son *Séminaire* sur les psychoses où elle prend une forme vectorialisée qui, dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », se trouve désignée par le poinçon, repérable en deux endroits de son *graphe*, une fois en position de code : pour noter la pulsion : $\$ \lozenge D$, une autre fois en position de message : pour noter le fantasme : $\$ \lozenge a$.

Mais Lacan ne s'en est pas tenu à cela et dans son Séminaire : *la Logique du fantasme*, il amorce une nouvelle articulation qui portera ses fruits l'année suivante dans *l'Acte psychanalytique* (1967-68). Ici le poinçon connote une double opération dont le champ est celui du transfert et dont les composantes sont l'aliénation et la séparation. Qu'il convient de ré-évaluer. En effet la subversion du sujet dans l'organique, en un sens, est son aliénation dans l'énoncé et c'est cette éventualité que permettait déjà d'envisager le graphe ; mais c'est également au sujet qu'incombe la charge de maintenir le décalage entre l'énonciation et l'énoncé et, en un autre sens, c'est encore lui qui fait les frais de cette séparation, de cette *Verschiebung* qui l'écartèle.

C'est ici que nous avons à situer le point tournant de l'enseignement de Lacan, s'il est vrai que c'est dans ce Séminaire sur *l'Acte analytique* qu'il introduit la question de la modalité sous une forme à laquelle il donnera son plein développement dans son *Encore*, autrement dit au cours du vingtième anniversaire de son *Séminaire*.

Il est bien entendu hors de question que nous puissions revenir ici-même sur les détails de cette élaboration qui a demandé à Lacan plusieurs années de labeur ; nous souhaitons seulement qu'on puisse garder présente à l'esprit la ligne de ce cheminement afin de s'y reporter si d'aventure ce qui suit s'en écartait sensiblement.

La *Deckung*, le recouvrement propre au refoulement est ce qui constitue la pliure du sujet dont diverses interprétations topologiques sont venues rendre compte. Il se peut que, chemin faisant, nous ayons omis de préciser que ce sujet est le sujet de l'inconscient et qu'il est, par conséquent – comme ce dernier – articulé comme un langage.

Entre l'Autre du corps et l'un de la jouissance métaphorisée par son être de langage, son *parlêtre*, le sujet modifie le verbe et c'est sa façon de modaliser qui trahit sa structure. C'est à la présence du verbe que l'on doit la distinction introduite par Freud entre sujet passivé et sujet s'activant, distinction dont Lacan se tient pour insatisfait à y préférer celle, modale, qu'introduit son écriture : $\$ \lozenge a$. A l'énonciation-couvercle du fantasme : « On bat un enfant », il opposera des modes d'articulation tels celui de la belle bouchère : « Je te demande de me refuser ce que je t'offre car ce n'est pas ça », ou encore cet autre, à retrouver dans son « Etourdit » : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ». Au sujet qui s'élide derrière son fantasme-constat, il préférera l'énonciation performative d'un sujet qui osera s'exposer en tant que tel après s'être acquitté envers le sujet supposé savoir d'un *moins-phi* qui est le prix de son décentrement. C'est à vouloir garder son phallus à l'abri d'un énoncé tel que : « le Tzarevitch est battu »[1] que l'Homme aux Loups s'imagine parer, à l'aide de ce couvercle, à l'instance de la castration, castration que Lacan ne cessera d'interroger dans sa référence à la Loi. Y-a-t-il un statut logique, et donc universel de la castration ou s'agit-il de la limite en deçà de laquelle se tient l'analysable, autrement dit ce qui est susceptible d'être articulé en un discours ?

Afin de mieux situer ce problème rappelons qu'il est des individus qui rejettent toute notion de loi spécialement dans le champ analytique, qu'il s'agisse de celle de l'interdiction ou de celle du nom-du-père. D'autres, et souvent les mêmes, réfutent le péché originel et la culpabilité qui en est la marque pour clamer leur innocence, contestant jusqu'au fait d'être nés d'un père. D'autres encore s'insurgent contre cette tarte à la crème qu'est devenue la crainte de la castration en tant que modèle explicatif monotone à toute forme de manifestation névrotique, et plus particulièrement lorsque se trouve contestée l'autorité (puisqu'aussi bien, contester le phallus du Père

c'est se priver à son tour de sa jouissance). Par conséquent, on peut se demander si toute dérision dont serait l'objet le phallus symbolique doit être tenue pour son pur et simple rejet, ou si au-delà de cette dénégation de façade il n'y aurait pas de place pour un *S.S.S.* tout sur la filiation mis en position de fermer les yeux sur la ruse du sujet.

Je viens de lier la question du phallus, du signifiant primordial à celle du sujet-supposé-savoir et nous pouvons nous interroger derechef sur ce qui peut résulter de leur commune forclusion. Est-ce que, par exemple, le monde du psychotique ne serait pas régi par l'adage qui veut que tout ce qui est permis, et donc possible, est obligatoire ? Or, en tant que tel cet adage est très proche du principe de plénitude cher à Lovejoy (à retrouver dans le livre de Jakko Hintikka : *Time and Necessity*) qui postule l'ex-sistance de tout ce qui se conçoit comme possible. Dans le cas du psychotique, il en résulterait que loin qu'il y ait désorganisation complète de la chaîne des événements devenue pure contingence ou déterminisme absolu il y aurait place pour un principe qui viendrait suppléer au vide laissé par le *S.S.S.*

En effet ce sujet-supposé-savoir forclos, c'est le psychotique qui vient l'incarner dans le Réel sous les espèces de cet homme-volte, ou homme-volt tout court, qu'évoque quelque part Lacan – qui est celui pour qui tout fait signe. Si, par exemple, les gens se mettent à se gratter la tête, c'est un signe qui me signifie, dès lors que je suis en cette position phallique qui systématiquement confère l'*ex-sistance* à tout ce qui n'est pas impossible. Les effets délirants qui en résultent, et notamment persécutifs, s'originent dans cette compulsion à interpréter propre à la Sphinge. Si rien en effet ne vient freiner le glissement de la signification, si aucun nom-du-père ne vient capitonner cette dernière de son réel encore que symbolique, nous avons affaire à ce machin, à ce *m* poinçon de *M* qui nous a été si joliment offert par Jacques-Alain Miller, ce matin, dont le fonctionnement « pulsé » voire « pulsionnel » n'implique aucunement, et suppose encore moins, l'*existance* d'un sujet. Ce pur sujet, s'il existait, serait pure division entre précisément un moi (*m*) idéal et un Idéal du moi (*M*) logés dans une proximité (*Intimität*) idéale parce que fictive.

La *Spaltung* impliquée par la présence du poinçon, bien qu'elle soit pointée dès 1855 par Carl du Prel dans son livre : *Die Philosophie der Mystik*, nous est présentée par Freud à l'aide d'un exemple, emprunté vraisemblablement à l'observation de l'Homme aux Loups, qui se prête avant tout à une inscription logique. Le conflit, nous dit Freud, gît « entre les prétentions du *Trieb* et l'objection de la réalité ». Or cette objection de la réalité se présente comme une opération de subalternation qui ferait passer le jugement de l'enfant : de l'universel du : *Tout individu x est tel qu'il satisfait à la fonction phallique*, au *pas-tout* et de là à la négation de cette proposition qui devient : *Quelques individus (et donc au-moins un) n'y satisfont pas* à cette fonction phallique. Or précisément à vouloir considérer comme subalterne les faits qui devraient ruiner sa croyance en l'unisexe, le sujet se condamne à devoir payer d'un *Einriss*, d'une déchirure subjective, le maintien de sa croyance dont la contre-partie sera le surgissement d'un fétiche.

Cette *Verleugnung*, ce déni du sujet portant sur l'universel qu'il commence par annoncer pour mieux le nier, l'éviter, le contourner, est un effet de sujet qui diffère essentiellement de la sorte d'universalité vide, inapplicable faute d'avoir un champ d'application cernable, dans laquelle se meut le psychotique.

Là où le psychotique ne rencontre d'autre ombilic, d'autre bord que celui impliqué par la structure du langage, le névrosé, lui, dispose de ce sophisme qui lui assure une possibilité supplémentaire constituée par l'opération de la subalternation (même si l'on ne voit pas toujours ces « quelques Français » susceptibles de mourir pour la France dès lors qu'on admettrait qu'« un Français doit mourir pour elle »). C'est au nom de ce mythe que le névrosé peut accéder à des formes d'énonciation qui le situeront dans des positions soit d'anticipation hystérique soit de procrastination obsessionnelle, autrement dit à des discours qui ne seront plus tout simplement « ourcourants », vides ou confinant à cette universalité du discours commun dont se soutient pour un Jerphanion le concept de banalité.

Bref, pour revenir sur un terrain moins mouvant, celui de la névrose, il semble que ce *S.S.S.*, en tant que cause du transfert, soit susceptible d'un abord logique et c'est pourquoi, précisément, Lacan n'a cessé d'interroger la dimension du Réel, le Réel de la structure, et singulièrement au moyen des nœuds. Ce que Lacan interroge c'est à savoir s'il existe une universalité du nœud dont on puisse s'armer sur le plan de la structure du langage pour y asseoir le couperet de la castration.

Toutefois, au point où en sont les choses à ma connaissance et en dépit de la promesse que pouvait constituer l'énoncé du théorème de Gödel, le fameux « Il n'y a pas d'acte sexuel inscriptible dans une structure », de Lacan, ne

parait pas être en mesure de satisfaire, sur le plan de la logique, les non-analystes au contrôle desquels il aurait pourtant souhaité pouvoir soumettre son élaboration théorique. Ce contrôle était en effet concevable à partir d'une éthique de la modalité que pouvait fonder l'universalité vide produite par l'impossible, illustrée par l'objet *a*. Or dégager l'objet *a* de son ombre, de ce sujet-supposé-savoir que la cure se propose de réduire, implique non seulement un abord strict sur le plan de la logique mais également une ascèse propre au groupe qui se chargerait de contrôler ladite réduction. Je parle ici du « quartel » dont les trois-membres-plus-un, lorsqu'ils sont mis à plat et tirés à quatre épingles selon le modèle du poinçon, mettent en jeu seize éléments de référence et forment donc une cour d'*a-seize*, cours convoquée au procès du sujet. Qu'on puisse accroître leur nombre jusqu'à *six-plus-un* nous promet une perspective *à-sept-ique* dont il conviendrait de justifier la limite.

Reste que l'*A-chose* freudienne : l'*a-vérité*, est affaire de modalité. C'est bien pourquoi, j'ai pu évoquer quelque part « les modes infinis des cartels », (j'aurais plutôt dû dire : transfinis), sur lesquels il nous faudra revenir. La modalisation introduit ce trait minimal de la dénégation, ce plus petit commun multiple que Freud pointe à la fin de son observation de l'Homme-aux-Loups et où il a plus tard reconnu l'instance de l'*a-vérité*. Ce minimum de modalisation qu'exige le sujet dans sa signification véridique suffit à peine à lever le couvercle de cette autre signification, elle grammaticale, dont le pot de fer menace à tout moment le pot de terre de la vérité qu'introduit la modalité négative. Pour que la vérité puisse dire : « Moi, la Vérité, je parle » il lui faut briser les portes de l'enfer, du couvercle du « pas-je » qui livre accès au « pui(t)s. »

*

Là où l'éthique met son nez dans l'affaire c'est au moment où se pose la question de savoir si toute modalité est bonne à dire. Car, que pourrait-il attendre d'une cure analytique un sujet qui, loin d'être forcément asymptômatique, bénéficierait d'une élocution aisée, déliée et exempte de ces inhibitions de la parole communes aux névrosés que sont les balbismes, *lapsi, fadings*, élisions et oublis, et qui en plus aurait acquis ce style, que confère la pratique de la modalité, qui est souvent, il faut bien l'avouer, la marque de fabrique d'une certaine extraction socio-culturelle : si ce qu'on doive attendre au mieux d'une cure c'est précisément ce style ? Et à supposer qu'un autre sujet : timide, inhibé ou oscillant entre la bêtise et la canaillerie, parvînt, grâce à la cure, à réduire sa culpabilité ou son *splitting* (en optant franchement pour la canaillerie, par exemple), peut-on pour autant tabler sur le fait qu'il passerait de l'impasse où le maintient le mi-dire à l'exercice de la parole pleine ? Est-ce que l'*à-seize* du cartel serait à même d'en décider ? Quelles sont les modalités, les inflexions, les articulations de cette parole pleine qui parviendraient ainsi à passer si le cartel lui-même n'était composé de sujet initiés à cette pratique du dé-découvercle qui fonde la praxis lacanienne ? Qu'en est-il de la tendance à la pérennisation et de l'unicité même du jury en forme de cartel qui jusqu'ici a pu s'essayer à cette sorte d'ascèse et n'est-ce pas, au contraire, tout cartel qui aurait cette même vocation, impliquée par son essence même, je préfère dire : sa modalité ?

NOTE

1. Nous nous sommes étonnés, au cours d'un exposé fait auprès du groupe travaillant sur la dénégation et la psychose et animé par Bernard This, de l'absence de référence dans l'observation de l'Homme aux Loups, au thème du « Tzarevitch au Loup gris », très commun à l'époque ainsi qu'en témoigne Afanassiev, que nous avons comparé au mythe de l'Oiseau d'or (ou de l'Oiseau d'Isaac) des frères Grimm, en vue d'étudier les relations du sujet au mythe.

JEAN-PIERRE LEHMANN

RELAXATION ET THÉORIE ANALYTIQUE PRÉAMBULE D'UNE RECHERCHE

L'objet de cette communication peut à juste titre paraître déplacé dans des Journées consacrées à la psychose, car il s'agit de relaxation telle qu'on la pratique aussi bien avec des patients névrotiques qu'avec des patients dits psychosomatiques, ou des patients psychotiques. Et le travail de notre cartel[1] *n'a pas spécialement commencé par l'abord de la psychose, tout en l'ayant intégré dans son projet de départ.*

Nous n'avions pas du tout non plus l'intention de produire quelque chose de notre travail aujourd'hui, car il nous semblait encore trop balbutiant. Mais c'est un appel – téléphonique – de Solange Faladé, il y a environ deux mois qui nous y a décidés. Elle me demandait si ce cartel pouvait prendre la parole lors de ces Journées. Sur le moment, je lui avais répondu : – Certainement pas. Et puis notre conversation s'est prolongée et elle m'a dit – j'espère qu'elle ne m'en voudra pas de cette indiscrétion – qu'autrefois elle avait tâté de la relaxation, mais l'avait abandonnée parce que ça marchait trop bien. J'ai parfaitement compris ce qu'elle voulait dire, et c'est cela précisément qui nous a décidés à prendre la parole aujourd'hui, pour essayer de montrer que la relaxation que pratiquent les membres de ce cartel, ne marche pas si bien que ça et que c'est ça précisément qui est intéressant.

Le projet de travail de ce cartel se présente en fait comme une tentative de réponse à un double défi auquel nous nous sommes trouvés confrontés. Double, en ce qu'il nous a paru lancé à l'intérieur de l'Ecole, et à l'extérieur.

A l'intérieur de l'Ecole, il s'agissait de répondre à une question explicite ou tacite : « Comment pouvez-vous, analystes, proposer à des patients une cure de relaxation et comment pouvez-vous rendre compte de cette pratique, rangée par la plupart dans le melting-pot des techniques de corps ? » (Il faut peut-être oser dire aujourd'hui que, parmi les membres de l'Ecole ou les gens qui la fréquentent, le nombre de ceux qui ont une telle pratique, n'est pas négligeable).

A l'extérieur de l'Ecole, c'est-à-dire parmi les relaxateurs de diverses appartenances, il s'agissait d'aller voir si l'outil théorique lacanien permettrait d'élaborer une théorie de cette pratique de la relaxation. Car si cette pratique existe, et sur un mode tel que ceux qui l'exercent ne jugent pas utile de l'abandonner, sa théorie ne nous semble pas jusqu'à présent, avoir été faite, ou du moins s'il y en a eut quelques ébauches, ces ébauches ne nous paraissent pas satisfaisantes.

Le projet de répondre à ce défi s'est cristallisé lors du Congrès sur la transmission de la psychanalyse, dans un rapprochement de deux moments de ce congrès qu'en guise d'introduction nous évoquerons brièvement. Pour commencer par la conclusion qu'en fait le docteur Lacan et particulièrement ces quelques mots :

> « J'ai essayé d'avoir quelque témoignage sur la façon dont on devient psychanalyste... *Comment se fait-il que par l'opération du signifiant il y ait des gens qui guérissent* ? Freud a souligné qu'il ne fallait pas que le psychanalyste soit possédé du désir de guérir ; mais certains guérissent de leur névrose voire de leur perversion. Comment est-ce possible ? Je n'en sais rien. C'est une question de truquage(...) Il sait le truc : la façon dont on guérit les névroses... »

En entendant ces paroles, nous sont revenues celles prononcées en septembre 1962 au cours du Séminaire sur l'angoisse :

> « Je me souviens avoir provoqué l'indignation... en disant que dans l'analyse la guérison venait par surcroît. On y a vu je ne sais quel dédain de celui dont nous avons la charge, de celui qui souffre. Je parlais d'un point de vue méthodologique. Il est bien certain que notre justification comme notre devoir est *d'améliorer la position du sujet*. Et je prétends que rien n'est plus vacillant dans le champ où nous sommes que le concept de guérison. »

Ces deux « dits » de Lacan concernant la guérison ne sont opposables qu'en apparence. Et ils se rapprochent fondamentalement en ce qui est dit, dans l'un, de la guérison par l'opération du signifiant et, dans l'autre, de notre devoir d'amé-

liorer la position du sujet : nous reviendrons dans notre conclusion sur ce point.

Pour le moment nous évoquerons l'autre moment du congrès de la transmission de la psychanalyse qui nous a provoqués à ce travail. Ce fut celui de la Table Ronde proposée par le cartel de D. Chauvelot, Ph. Julien et J. Petitot-Cocorda, et plus précisément à propos du débat entre Freud et Ferenczi.

Dans un article paru dans *Analytica*, 9, 1978, proposé à la discussion lors de cette Table Ronde, Ph. Julien écrit, p. 47 :

> « Nous avons vu qu'au contraire Ferenczi a maintenu sans fin sa demande à un Freud supposé savoir ce qu'il en était de son transfert négatif avant même qu'il s'actualise. Ce maintien a eu pour conséquence sa transmission concernant le savoir-faire et la technique, à défaut et comme alibi (ailleurs) d'une transmission symbolique, la seule qui fasse trou dans le réel. On peut en repérer quelques effets aujourd'hui dans les diverses techniques du corps (expression corporelle, relaxation, etc.) la thérapeutique par le jeu, et toute tentative de pansement des blessures narcissiques par l'amour et la compréhension. »

Ce texte nous paraît remarquable tant dans la pertinence de son analyse de la problématique ferenczienne que dans sa méconnaissance d'une certaine pratique de la relaxation. Mais il faut dire que peu de choses ont été faites jusqu'à présent pour aider à sortir de cette méconnaissance et c'est à cette tâche que notre cartel désire s'atteler.

Notre programme de travail balaye un large champ. Un de ses objectifs est de continuer la lecture et la critique commencées par Ph. Julien et D. Chauvelot de l'œuvre de Ferenczi (essentiellement la seconde partie de son œuvre qui commence en 1919 et surtout celle des six dernières années de sa vie, de 1928 à 1933). Mais aussi de repérer ce qui s'en est transmis chez Michael Balint (notamment les articles réunis sous le titre de « Problèmes techniques » dans son livre : *Primary love and Psychoanalytic Technique*, auxquels J. Lacan fait souvent allusion dans son *Séminaire* comme dans ses *Ecrits*). Et notre intention est de poursuivre cette même recherche critique dans l'œuvre de D.W. Winnicott.

A propos de Winnicott, nous pensons aussi bien à tout ce qu'il a élaboré depuis 1951 autour de l'objet transitionnel et les phénomènes transitionnels, qu'à son article de 1954 intitulé : « Les aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique », article dont il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'il est tout entier centré sur la psychose. Nous pensons également au « Rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant » de 1971. Il est vraisemblable que ce qui nous pousse à inclure Winnicott dans notre programme de travail, c'est quelque chose de semblable à ce qu'a écrit à son sujet Octave Mannoni que je citerai ici :

> « Dans l'analyse classique, Winnicott voyait un élément irremplaçable de la formation des analystes ; mais on a parfois l'impression qu'il aurait aimé la réduire à cela. Les psychothérapies, plus libres, l'intéressaient davantage et, dans ses écrits, elles occupent plus de place. Il pensait que les analystes classiques avaient « encore beaucoup à apprendre de ceux qui font des psychothérapies. » Les psychothérapies exigent des analystes plus expérimentés, justement à cause de la liberté plus grande. Il a écrit :
>
> *« We are analysts practising analysis. If not, then we are practising something else that we deem to be appropriate to the occasion. And why not ? »...*
>
> J'ai déjà mentionné l'inévitable point aveugle, indispensable à l'unité de la vision. (Celui de Freud l'a empêché de remonter plus haut que la paranoïa.) Chez Winnicott, ce point, c'est son identification à une *bonne mère*. Il reconnaissait qu'on ne travaille qu'avec quelque identification, mais, précisait-il, avec une identification qui permette de « garder la tête sur les épaules. » Cette identification et son intérêt électif pour les babies, pourrait bien la faire perdre, la tête, à des lecteurs trop masculins qui s'en trouveraient gênés. Il s'agit (à peu près) de la question dont Freud nous apprend qu'elle est la plus difficile de la psychanalyse. C'est Ferenczi qui l'avait posée – et qui ne l'avait pas résolue en ce qui le concernait... Winnicott n'a peut-être pas eu beaucoup d'efforts à faire pour résoudre cette difficulté. C'était, on peut le supposer, son penchant. Mais c'est de l'avoir ainsi résolue qu'il a obtenu les insights dont il nous a fait part[2]. »

Octave Mannoni relève bien là, la problématique déjà posée par Ferenczi qu'il nous paraît capital d'analyser dans ce travail, même dans les

ratés des réponses qui y sont données.

Pour en donner un aperçu préliminaire nous partirons du rapport présenté par Ferenczi au XIe congrès international de psychanalyse à Oxford en 1929, sous le titre « Progrès de la technique psychanalytique » et publié ensuite sous celui de « *Relaxationsprinzip und Neokatharsis.* » Le terme de *principe de relaxation* nous inciterait déjà à étudier ce texte, mais de plus il permet déjà de pointer, à propos de la « technique active » qui y est promue, ce que nous pouvons reconnaître de fécond chez Ferenczi en même temps que ce dont nous nous écartons.

On se rappelle que cette communication de 1929 correspond à un renversement presque complet par rapport aux modalités antérieures de « technique active » proposées et mises à l'épreuve par Ferenczi entre 1919 et 1927. Il cherche maintenant comment l'analyste par une « bienveillance inébranlable » peut permettre « une régression profonde favorisant l'expression d'un symbolisme corporel, là où toute mémoire psychique fait défaut » (A. Green). La visée est en effet « d'obtenir des résultats plus substantiels dans toute une série de cas où l'analyse a échoué devant des résistances apparemment insurmontables[3] ». Et abandonnant le principe de frustration ou de renoncement, il promeut maintenant les « principes de permissivité et de relaxation ». Au lieu de « créer une situation de frustration produisant un accroissement de la tension, il suggère à la patiente d'abandonner la position curieusement rigide qui affectait toute sa musculature et de s'accorder plus de liberté et de mobilité...[3] »

> « Or, dit-il, il était très surprenant dans un grand nombre de cas de voir comment survenait l'amélioration entraînée par l'application de la thérapie de relaxation... Après avoir réussi à créer une atmosphère de confiance un peu plus solide entre médecin et patient, ainsi que le sentiment d'une totale liberté, des symptômes hystériques corporels faisaient brusquement leur apparition, souvent pour la première fois dans une analyse longue de plusieurs années : paresthésies et crampes nettement localisées, mouvements d'expression violente évoquant de petites crises hystériques, variations brusques de l'état de conscience, légers vertiges et même perte de la conscience souvent suivie d'amnésie rétroactive... Il n'était pas difficile ensuite d'utiliser ces symptômes pour étayer encore plus les reconstructions effectuées jusque-là, en quelque sorte à titre de symboles mnésiques corporels, avec la différence cependant que cette fois le passé reconstruit était nettement plus imprégné qu'avant d'un sentiment de réalité concrète, bien plus proche dans sa nature, d'un véritable souvenir, alors que jusque-là le patient se bornait à parler de possibilité, tout au plus de vraisemblance, et soupirait en vain après les souvenirs...[3] » (p. 29).

Ce que nous retenons de ce texte évoqué ici uniquement dans l'intention d'illustrer une communication préliminaire de notre projet de travail, c'est ce qui tourne autour de certains termes utilisés là par Ferenczi dans des sens divers, qui vont peut-être, dans la dérive ultérieure, prêter à confusion pour ses épigones, analystes ou non.

Nous y entendons parler en effet de « relaxation » et de « permissivité » comme de termes équivalents ou du moins interchangeables, et nous y pointons en même temps que Ferenczi emploie celui de « relaxation » dans son sens le plus corporel, le sens qui va être repris plus tard quand seront promues les diverses thérapies de relaxation qu'on voit fleurir aujourd'hui. Nous y repérons également ce que peut, à juste titre, critiquer Ph. Julien quand il énumère dans les effets du défaut de transmission symbolique entre Freud et Ferenczi : « ...les diverses techniques de corps (dont la relaxation) la thérapeutique par le jeu, et toute tentative de pansement des blessures narcissiques par l'amour et la compréhension ».

Dans cette même communication de 1929, Ferenczi dit en effet :

> « En discutant avec Anna Freud de certaines de mes mesures techniques, celle-ci fit cette remarque très pertinente : – *Vous traitez les patients comme je traite les enfants dans mes analyses.* Je dus lui donner raison en me rappelant que dans ma dernière publication, un petit travail sur les enfants non désirés qui viennent plus tard en analyse, je préconisais une sorte de *pré-traitement* affectueux avant l'analyse proprement dite des résistances. Les mesures de relaxation que je viens de proposer effacent certainement encore plus la différence, trop marquée jusqu'à présent, entre analyse d'enfant et analyse d'adulte(...) Ce dont ces névrosés ont besoin, c'est d'être véritablement adoptés et qu'on les laisse pour la première fois de leur vie goûter le bonheur de vivre dans un chambre d'enfant normale[3] »

Nous ne voulons pas nous étendre plus, maintenant, sur la visée de Ferenczi ni sur ses

premiers résultats encourageants, ni sur son désappointement final. Balint, qui garda le contact avec certains des derniers patients de Ferenczi, en a bien retracé l'histoire ainsi que celle du désaccord avec Freud. (Voir : *Le défaut fondamental*, IVe partie). Ce qui ne l'empêcha pas cependant de noter avec beaucoup d'attention tout ce qui concerne l'état corporel de l'analysant durant la séance, analysant qui s'abandonne de tout son poids sur le divan, qui se permet une position plus détendue, se tourne sur le côté, se pelotonne, demande une couverture, s'en sert... (Voir : *Les voies de la régression*, Chap. IX).

Mais, dans tout cela, il s'agissait de modifier, d'améliorer la technique de l'analyse :

> « Ferenczi, écrit Balint, pensait qu'une réponse positive à l'attente, aux demandes ou aux besoins du patient, dont la vraie signification lui était devenue accessible, pourrait transformer la situation morne d'une analyse traînant en longueur, de telle sorte qu'un travail fécond puisse s'ensuivre et aboutir rapidement.» (*Le défaut fondamental*, p.205).

La relaxation dont nous parlons aujourd'hui est bien une technique active, mais elle ne prétend pas, pour autant, améliorer la technique de l'analyse. Elle ne se présente pas comme « une variante de la cure-type. »Cependant – et c'est là qu'elle a à voir avec le champ freudien – quelque chose ne peut, nous semble-t-il, en être théorisé qu'à partir de la théorie analytique.

Pour s'en expliquer, il faut sans doute, au préalable, dire quelques mots de cette pratique et notamment la repérer dans l'ensemble des méthodes de relaxation pratiquées aujourd'hui : training autogène de Schultz, hypnose active graduée de Stokvis, technique de Jacobson, reprise et améliorée par Klotz et Jarreau, technique de Gerda Alexander, et pour les enfants relaxation de Bergès, de Wintrebert... Nous gardons pour la fin de notre énumération, la rééducation psychotonique de Ajuriaguerra (et Lemaire) comme pouvant être – c'est à discuter – la plus proche de celle dont nous parlons, nous, dans ce cartel, relaxation, la nôtre, que, faute de mieux, nous nommons « relaxation à inductions variables. »

*

Ce type de relaxation est venu progressivement au jour à partir de 1957-1959, à l'Hôpital Rothschild à Paris, dans une équipe de travail animée par Michel Sapir. Elle a été décrite, depuis, dans un ouvrage collectif paru chez Dunod en 1975, dans la collection « Inconscient et culture », sous le titre : *La relaxation : son approche psychanalytique*.

Comme la plupart des autres modes de relaxation elle est issue de la méthode-mère de J.H. Schultz (nous aurons à revenir aujourd'hui, et dans la suite de notre travail sur cette lourde filiation car elle va nous renvoyer à cet entrecroisement, voir à ce retour – comme le retour du refoulé – de l'hypnose dans, avec ou contre l'analyse).

Une séance de relaxation, pour le dire très brièvement, est faite d'un temps où le patient est invité à prêter attention aux diverses perceptions de son corps pendant qu'allongé sur le divan il se laisse aller à la détente. Le thérapeute pendant ce même temps peut dire quelques mots que dans notre jargon nous nommons « inductions ». Il peut également venir toucher, de manière également variable, le patient. Dans un second temps celui-ci est invité à parler de ce qu'il a senti, perçu, dans ce premier temps et à associer sur cela. Les inductions reprennent en gros le contenu et non la forme de ce qui avait été mis en formule par Schultz : perception du corps, je dirai dans son *dasein* : pesanteur, consistance, chaleur propre..., et perception de ses rythmes : respiratoire et cardio-vasculaire. Mais ce qui constitue la spécificité de ce type de relaxation, et il nous faut le souligner fortement d'emblée à cause de son importance pour la théorie, ce sont les variations dans ces indications : variations dans leur abondance ou leur rareté, dans le ton, la mélodie, le rythme et dans l'emploi des mots eux-mêmes, parties du corps nommées ou non nommées, qualificatifs les accompagnant, etc.

Le projet de notre cartel est d'élaborer une théorie de ce type de cure de relaxation, de l'élaborer à partir de notre pratique, de notre pratique de la relaxation et de notre pratique de l'analyse, en confrontant cette pratique à la théorie analytique car nous ne sommes pas satisfaits de tout ce que nous avons pu lire ou entendre dire jusqu'à présent.

Nombre de choses ont déjà été écrites, en effet, à ce sujet, et qui valent la peine d'être prises en compte. Témoin, à propos de la technique de Schultz, tout le cinquième chapitre du livre de Geissmann et Durand de Bousingen, chapitre intitulé : « Implication et mode d'action psychologiques des méthodes de relaxation. » Ces auteurs y étudient ce qu'ils nomment : « les concepts caractéristiques suivants » :

1) la concentration passive ;
2) la suggestion ;
3) l'abandon des contrôles ;
4) la plongée introversive : la déconnection organismique ;
5) la rénovation cénesthésique : le narcissisme, l'image du corps ;
6) la relation médecin-malade : les problèmes du transfert, la parole ;

avec en conclusion : l'amortissement de la résonance émotionnelle des affects (traduction de la formule de Schultz : *Resonanzdämpfung der Affekte*). Les positions de ces auteurs sont plus nuancées, plus affinées, que celles de Schultz lui-même. Elles se démarquent un peu du côté « apprentissage » ou « orthopédie psychique » tout à fait avoué et revendiqué par Schultz qui a écrit :

> « En faisant abstraction du rôle que joue la déconnexion spécifique dans notre méthode, celle-ci se présente sous la forme d'une technique spécifique d'entraînement ; elle entretient de ce fait des relations étroites avec une psychothérapie de type rationnel, notion englobant dans ma terminologie toutes les psychothérapies qui recourent à des moyens pédagogiques ou *psychagogiques*[5] »

Geissman et Durand de Bousingen acceptent de prendre en compte la dimension transférentielle que Schultz essayait d'éluder par un tour de passe-passe. (Lire à ce propos la discussion avec Deutsch à Vienne, qu'il rapporte p. 180.)

Mais c'est Ajuriaguerra qui avec Michelle Cahen s'est le plus attaché à étudier ce qu'il appelle « état transférentiel », ainsi que « les mécanismes de défense à travers le transfert », comme à mettre en valeur les identifications[6] et à repérer ce qu'il dénomme « mouvement régressif » et « facteur structural de régression[7]. »

Tout ceci nous semble devoir être réétudié et notamment la confrontation déjà inscrite sur le mode défensif que nous avons dit, dans le chapitre VIII de J.H. Schultz, confrontation avec ce qu'il appelle la conception analytique, où Schultz fait paradoxalement appel à Freud, Fenichel, Ferenczi, Schilder, Deutsch, K. Abraham, tout en se défendant contre eux. (Cette confrontation demanderait sans doute d'y voir plus clair dans les relations de J.H. Schultz avec la psychanalyse en Allemagne avant 1936, comme de 1936 à 1945, où selon Kammerer il aurait été directeur de l'Institut allemand de recherches psychologiques et psychothérapiques, Institut dans lequel la Société Psychanalytique de Berlin a été intégrée par voie d'autorité).

Notre projet est donc de reprendre la question de *la technique active*, à travers les écrits de Freud et Ferenczi, Balint et Winnicot, dans l'intention de l'appliquer, non pas à l'analyse, mais à la relaxation. Et à y repérer aussi comment on peut dans ces conditions user du *concept de transfert*.

Reprendre également *la question de la régression* dans l'analyse et la relaxation, à travers ce qu'en ont écrit les divers auteurs et Lacan. (Au passage notons que Schultz préfère parler de déconnexion organismique, et que nous nous trouvons ici proche de ce qui a été dénommé *Umschaltung* : changement d'état de conscience, voire « état hypnoïde »).

Nous voudrions de plus aller voir un peu plus loin ce qu'il en est du corps : *le corps dans la relaxation et dans la théorie analytique*.

Technique de corps, dit-on, oui, pourquoi pas ? Mais en quel sens, car cette expression n'est certainement pas univoque. De quel corps s'agit-il ici ? Les auteurs que nous avons cités déjà en ont parlé : Schultz et ses épigones essentiellement sous l'espèce de la physiologie et de la neurophysiologie, Ajuriaguerra et son école sur un mode déjà bien différent, puisque dès les premières lignes du texte déjà cité il évoque la chair selon Merleau-Ponty, « la chair, celle du monde ou la mienne qui n'est pas contingence, chaos, mais texture qui revient en soi et convient à soi-même[8] ». Et qui écrit ensuite :

> « Notre but, avec J. Garcia Badaracco et Michelle Cahen, fut la mise au point d'une technique dans laquelle le corps était impliqué en tant que tel dans la régression produite par la détente. Quoique peu développée, nous trouvions la référence dans Freud d'un Moi, conçu comme Moi corporel et relevions des notions plus précises sur l'importance de la motricité et du facteur postural au cours de la psychanalyse dans les travaux de Ferenczi, Fenichel, Deutsch et E. Krapf. Mais c'est surtout chez Reich que l'on trouvait une défense acharnée de la théorie selon laquelle, dans le déroulement du conflit entre le besoin libidinal et la peur du châtiment, le Moi prend une forme définie, une certaine rigidité, un mode chronique et automatique de réaction qu'on appelle le caractère. Il y a d'après lui identité entre l'armature du caractère et l'hypertonie musculaire ; l'hypertension représente une inhibition de tous les modes d'excitation : du plaisir, de l'exaltation et de la

haine. »

Là aussi il y a matière à réflexion et à discernement : Lacan ne manque pas d'y faire allusion dans le discours dit de Rome (*Ecrits*, p. 316) et dans les « Variantes de la cure-type » (*Ecrits*, pp. 341-343).

Notre point de départ à nous serait plutôt d'essayer de repérer ce qu'il en est du corps dans cet autre corpus qu'est l'analytique, mais grâce à la lecture qu'en permet Lacan, comme par exemple le situer dans les trois registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. C'est pourquoi nous avons commencé notre travail de cartel par la topique de l'Imaginaire, avec comme *première hypothèse* que ce que nous mettons en branle dans notre pratique de la relaxation à inductions variables, c'est d'abord quelque chose qui se situe dans le registre de l'Imaginaire, de l'image spéculaire et du leurre. Comme si nous cherchions par là à mobiliser ce qui pourrait par la suite passer aussi, dans le registre du Symbolique. Mais en ce domaine rien n'est simple et nous savons qu'inhibition, symptôme et angoisse sont aussi, pour ainsi dire, parties prenantes du corps (*R.S.I., le Sinthome*).

Cela nous mène à une *seconde hypothèse* concernant notre praxis de la relaxation qui viserait à ériger, au moins momentanément, le corps comme symptôme. J'avais écrit cela dans le projet de travail de notre cartel en septembre 1978, et je viens de trouver que ce n'était pas si original que ça, car il y a pas mal d'années que quelqu'un l'avait déjà subodoré et dit à Schultz qui n'y avait rien voulu voir. C'est cependant lui-même qui nous le rapporte : « Au cours d'une discussion verbale, avec Deutsch à Vienne, celui-ci émit l'objection que le training autogène pouvait être interprété comme forme de *conversion* à base d'un transfert dans des conditions particulières... » Loin de prendre cela pour une objection nous faisons nôtre cette hypothèse que dans la relaxation nous cherchons *à ériger le corps comme symptôme*, et je dirais que cela ne nous gêne pas. Cela ne nous gêne pas à condition d'en repérer le but et les limites, car W. Reich désirait, lui, faire d'abord considérer au sujet, sa personnalité comme un symptôme (*Ecrits*, p. 341).

C'est peut-être ce qui peut faire deviner aux analystes s'interrogeant sur cette pratique de la relaxation, la différence de notre visée et de celle de Schultz que, pour faire bref, j'épinglerais, des qualificatifs : « couvrante » pour lui, « découvrante » pour nous – et faire comprendre d'autre part que nous ne cherchons pas là un complément de l'analyse comme Ferenczi l'entendait dans tout son travail sur la technique active. Mais nous le rejoindrons plutôt, *mutatis mutandis*, dans ce qu'il disait (cf. le texte déjà cité) à Anna Freud, à savoir qu'il préconisait « une sorte de pré-traitement », si ce n'est que le nôtre, à la différence de celui de Ferenczi n'est pas spécialement affectueux. Cependant l'idée de « pré-traitement » est à retenir aujourd'hui car elle nous permet de revenir à notre point de départ qui était la réunion de deux dits de Lacan sur « améliorer la position du sujet » et « l'opération du signifiant ». C'est bien là ce que nous cherchons à faire en érigeant d'abord le corps comme symptôme.

Et ceci nous amène, pour conclure, à *la troisième hypothèse* de notre recherche, dans cette confrontation entre praxis de la relaxation et théorie analytique ; hypothèse qui envisagerait, en un autre temps, conséquence logique et suite dans le temps du processus de la cure – hypothèse a priori paradoxale et qui ne tiendra peut-être pas à l'épreuve – qui envisagerait *le corps lui-même* comme amené *à fonctionner comme « objet a »* (cause du désir) dans ce moment de la cure où ce qui masquerait le manque (le fantasme, dans la relaxation, de complétude d'un corps plein de bien-être) viendrait à déchoir pour laisser place à une certaine reconnaissance de la castration. Et, dans cette perspective, on pourrait s'essayer à voir ce qu'il en serait *du corps comme « objet a »* dans le gramme du discours analytique :

$$\frac{a}{S_2} \rightarrow \frac{\$}{S_1}$$

où le corps occuperait la place de l'agent.

Pour conclure, je voudrais simplement rappeler que cette communication était à entendre dans le sens que les Britanniques donnent à une communication *préliminaire*. Et que notre cartel souhaite donner une suite à ce préliminaire lors d'autres Journées, et pourquoi pas, puisqu'il y sera question du symptôme, au prochain Congrès.

Il n'a été fait dans cet exposé nulle mention de la relaxation comme formation (c'est-à-dire dans son rapport et dans sa différence à ce qui se nomme ailleurs « didactique »), nulle mention non plus de notre expérience de la relaxation en groupe – soit pour la dite formation, soit dans notre pratique hospitalière pour des groupes de patients. Il n'a rien été dit de la question plus particulière de la relaxation chez des psychotiques. Mais ce sont là autant de questions qui peuvent être ouvertes dans la discussion avec les membres du cartel, et notamment pour ce qui est de la psychose, avec ce que va dire Jean-Pierre

Delisle qui plus que tout autre parmi nous s'est intéressé à cette question avec son équipe hospitalière et extra-hospitalière de Reims.

NOTES

1. Cartel composé de : Jean-Pierre Lehmann, Jean-Pierre Delisle, Monique Meyer, Michèle Lehmann, Yves Baumstimmler, Maud Sauvageot.
2. MANNONI (Octave), « La part du jeu », in *l'Arc*, 69, « Winnicott ».
3. D'après la traduction de cet article parue dans la *Nouvelle revue de psychanalyse*, 10, Automne 1974, pp. 26-33.
4. GEISSMANN (P.) et DURAND DE BOUSINGEN (R.), Les méthodes de relaxation, Dessart, 1968.
5. SCHULTZ (J.H.), Le training autogène, Paris, PUF, 1974, 6e édition, p. 164.
6. Voir sa Préface à l'ouvrage de J.G. Lemaire : *la Relaxation*, Payot.
7. Voir son article dans l'ouvrage collectif *la Relaxation : aspects théoriques et pratiques*, Société française de médecine psychosomatique, Exp. Scient. fse, 1964.
8. Préface au livre de J.G. Lemaire : *la Relaxation*, pp. 6 et 10.

LILIANE FAINSILBER

L'IDENTIFICATION AU SYMPTÔME DE L'ANALYSTE ET DU PARANOIAQUE

> Que faut-il penser de la fin d'une analyse chez un paranoïaque, si cette fin est l'identification au symptôme ?
>
> SOLANGE FALADÉ

> Il est bien certain que le paranoïaque, non seulement lui s'identifie au symptôme, mais l'analyste s'y identifie également...
>
> JACQUES LACAN
> *Ouverture de la section clinique.*
> *Ornicar ?*, 9.

J'ai un peu regretté que ne soit pas abordée au cours de ces Journées sur les psychoses, cette question de l'identification au symptôme comme un mode de guérison possible de la paranoïa, parce qu'elle me paraît déboucher sur un problème d'éthique analytique : que fait et que doit faire un analyste, lorsque chez lui et non pas en institution, donc avec tous les dangers que cela comporte, un paranoïaque vient lui demander une analyse ?

Est-ce que la perspective ouverte par cette identification au symptôme à la fin d'une analyse peut modifier la position de l'analyste ? Avec la double difficulté de rendre compte de ce qu'est cette identification au symptôme du paranoïaque et l'implication éthique qu'elle détermine, nous avons très aisément franchi le pas de la théorie à la pratique.

Mais, si, en outre, j'ai choisi de déchiffrer un peu cette identification au symptôme du paranoïaque c'était aussi pour essayer de savoir ce que pourrait bien être l'identification au symptôme du schizophrène. J'ai en effet, depuis plusieurs années un sujet schizophrène en analyse et cette identification au symptôme me permettrait sans doute une élaboration théorique plus cohérente et donc plus efficace de ce que j'ai tenté de déchiffrer avec lui de la valeur signifiante de ses hallucinations.

Il est bien certain que le délire partiel du paranoïaque nous offre pour un premier repérage, une prise plus consistante à l'étude que cet absentéisme verbal du schizophrène décrit par François Perrier. Il m'a été en effet très difficile de m'habituer à ce qu'en cours de séance, cet analysant parle pour ne rien *me* dire sans jouer sur aucune équivoque, puisque tout ce qu'il dit est à prendre strictement au mot, sans aucune intentionnalité.

Puis je me suis aperçue que ce qur quoi peut intervenir le travail d'interprétation du psychanalyste, c'est sur le témoignage qu'il nous donne de ce qui est significatif pour lui, ce surgissement de ce qui n'a pas été symbolisé et qui réapparaît donc dans le réel, sous la forme d'hallucinations visuelles terrifiantes, déclenchant une angoisse très intense qu'il m'a été quelquefois difficile de supporter avec lui.

*

Voici donc mon argument :

1) Qu'est-ce que l'identification au symptôme, et comment pourrait-on glisser de l'identification au symptôme de l'analyste à celle du paranoïaque ?

2) Avec cette double lecture du S(A), le nom-du-père et le sinthome, nous pourrions peut être avancer ceci à propos de la paranoïa : si rien de la forclusion du nom-du-père ne peut être restauré, c'est la traduction symbolique du délire sous la forme du sinthome qui pourra y suppléer en venant marquer ce lieu de l'Autre pour qu'il puisse ex-sister comme lieu de l'inconscient.

3) De toute façon, entre ces deux repérages conceptuels : forclusion du nom du père et identification au symptôme, avant de pouvoir envisager une possibilité de guérison de la

paranoïa, il resterait à rendre compte du maniement du transfert délirant. Lacan en a posé les premières conditions dans les *Ecrits*, et Ruth Mack Brunswick nous laisse un témoignage clinique intéressant de la difficulté de ce maniement à propos des symptômes d'hypocondrie, de mégalomanie et de persécution de l'Homme aux Loups au cours de son épisode psychotique.

I

QU'EST-CE QUE L'IDENTIFICATION AU SYMPTOME?

L'apport théorique de Lacan à la clinique analytique des psychoses, s'est effectué en trois temps :

1932 : avec le cas Aimée, ce qui était avancé c'était dans le contexte psychiatrique de l'époque, le déterminisme psychique de la paranoïa d'autopunition ;

1956 : avec les structures freudiennes des psychoses, ce qui était posé c'était la nécessité conceptuelle de la forclusion du nom-du-père comme condition préalable à un traitement possible de la psychose.

Freud avait bien repéré le mécanisme en deux temps du procès psychotique : rejet de la trace mnésique de l'objet en même temps que l'affect, puis formation symptomatique du délire par projection – mais il ne pouvait pas en donner le mécanisme métapsychologique comme de ce qui n'ayant pas été symbolisé réapparaissait dans le réel, faute bien entendu de la notion de structure avec ces trois catégories : Symbolique, Imaginaire, Réel.

1975, enfin : son nouvel apport théorique déduit de l'élaboration sur les nœuds borroméens, *c'est que la condition de guérison de la psychose est l'identification au symptôme.*

Même si Lacan a mis exactement dans le même sac l'identification au symptôme de l'analyste et celle du paranoïaque, je ne suis quand même pas très tranquille quant à cette définition de l'identification au symptôme comme un mode de guérison.

Bien sûr Freud écrivait dans « Schreber », que les manifestations les plus bruyantes de la maladie sont en fait une tentative de guérison et Lacan, à propos de son schéma I, décrit comme une solution logique, élégante, le terme du procès psychotique ; mais est-ce que pour autant avec la réparation du nœud borroméen par le sinthome dans son lien étroit à la sublimation (dont témoigne l'art de Joyce), on peut parler d'un mode de guérison de la psychose ? Y-a-t-il comme pour le névrosé, chute du symptôme ou simple repérage et acceptation de la fonction du délire ?

Tous ces points ne pourront être précisés que par une élaboration théorique plus poussée de cette identification au symptôme. Je vous en propose donc cette définition commune pour l'analyste et le paranoïaque, et que j'essaierai bien sûr d'étayer dans mon exposé :

L'identification au symptôme est un mode d'instauration de la fonction paternelle que le sujet essaie d'effectuer avec les moyens du bord, soit avec la solution névrotique, soit avec la solution psychotique du délire.

Pour cette définition, je n'ai fait que prendre appui sur les trois modes d'instauration de la fonction paternelle, tels que Lacan les décrit dans le séminaire des psychoses, à propos du conducteur de tramway.

En plus de cette définition, je veux aussi vous proposer une lecture du $S(\not{A})$ que je laisse pour l'instant en réserve, mais qui nous permettra peut-être de passer de l'identification au symptôme de l'analyste, à celle du paranoïaque : s'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il faut au moins un Autre du petit autre. Ceci peut encore se formuler ainsi :

Il n'y a qu'un seul vrai Dieu, c'est l'inconscient du petit autre, encore faut-il qu'il soit marqué comme lieu d'exclusion par le nom-du-père, le sinthome ou par une sublimation. (Vous pouvez retrouver dans le texte de Freud combien le sourire léonardesque dessine ce lieu d'exclusion étranger, mystérieux et cruel de *das Ding*). C'est pourtant à ce seul vrai Dieu que le psychotique ne croit pas, puisque pour lui il n'est pas marqué du $S(\not{A})$.

Ces deux points étant posés, nous pouvons repérer maintenant au niveau du *Séminaire* ce qu'est exactement cette identification au symptôme.

D'abord dans le Séminaire : *l'Une-bévue,*

Lacan nous dit que ce n'est certainement pas à son analyste que l'analysant s'identifie à la fin de l'analyse. – ce n'est pas non plus à son inconscient qui reste irrémédiablement l'Autre, mais à son symptôme. Je vous en donne la citation : « En quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse ? Est-ce que ce serait ou non s'identifier, tout en prenant ses garanties, une espèce de distance, à son symptôme ? » C'est aussi dans ce passage que se trouve cette autre formulation que j'essaierai d'exploiter tout à l'heure dans le graphe du désir : « Savoir y faire avec son symptôme, c'est là la fin de l'analyse. »

La deuxième référence, celle que j'ai mise en épigraphe, se trouve donc dans l'« Ouverture de la Section clinique ». Ce qui est très important dans ce texte, c'est la façon dont se trouvent conjoints trois éléments absolument essentiels de cette clinique analytique appliquée à la psychose.

1) *Ce sont exactement les mêmes concepts théoriques qui sont valables pour la névrose et la psychose.*

Par exemple, pour un psychotique aussi, il y a *fading* du sujet, et un signifiant représente aussi un sujet pour un autre signifiant. Mais ce qui resterait à vérifier c'est comment, si le temps de l'aliénation est donc assuré, c'est le temps de la séparation qui pour lui n'est pas résolu – avec son lien à la fonction de l'objet *a* dans le fantasme – quelle peut donc être la fonction du délire, si comme en témoigne la description par Schreber de l'acte de chier, l'objet *a* est au moins présent au niveau de la pulsion, et il y a pour Schreber autour de cet objet une implication subjective. Cette question est importante parce qu'il me semble avoir lu dans *les Quatre concepts...*, que ce n'est que dans un effet d'après coup du procès de séparation, que le temps de l'aliénation est lui aussi assuré.

2) *L'identification au symptôme est commune au paranoïaque et à l'analyste.*

Mais avec l'analyse définie comme pratique délirante on ne sait plus très bien si c'est l'analyste qui bascule vers le délire ou le paranoïaque vers la guérison. Ce qui peut l'éclairer, c'est le fait que le névrosé à la poursuite de l'objet *a* – et créant donc l'univers comme le monde du fantasme – rejoint de ce fait une certaine communauté, celle des perturbations de la réalité du pervers et du psychotique.

3) Enfin, troisième point, Lacan reprend-il à son compte ce que Freud pensait, que pour le psychotique ni le traitement ni la guérison n'étaient possibles purement et simplement. Dans ce cas-là, parlerait-il alors de fin de l'analyse chez un paranoïaque et de son identification au symptôme ?

Pour continuer à avancer un peu dans le repérage de ce qu'est cette identification au symptôme, j'ai renoncé à préciser ses rapports avec la triple identification de Freud. Je le reprendrai dans un autre contexte, et je vais donc essayer d'aborder le problème par un tout autre biais même s'il n'est pas plus facile.

II

LE SYMPTÔME, LETTRE SAUVAGE DE L'INCONSCIENT

Nous allons partir d'une remarque de Lacan où il nous dit qu'avec ses trois catégories du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, il a porté l'élucubration freudienne et le symptôme lui-même au second degré. Si nous arrivons à bien préciser comment le symptôme a été porté par Lacan au second degré, nous saurons du même coup exactement ce qu'est l'identification au symptôme de la fin de l'analyse.

Pour Freud, vous savez que le symptôme est un des trois temps du refoulement qu'il décompose ainsi : 1) fixation ; 2) refoulement proprement dit ; 3) échec du refoulement et retour du refoulé. Le symptôme dans sa définition métapsychologique la plus stricte, c'est le compromis symptomatique par condensation de la motion pulsionnelle refoulée qui fait retour au niveau même du contre-investissement pré-conscient qui s'y oppose.

Si telle est la définition du symptôme pour Freud, avec cette formulation lacanienne : « le symptôme c'est la structure » nous restons pour l'instant dans la stricte ligne freudienne.

En effet, en termes de logique du signifiant c'est la structure de la métaphore[2] qui rend compte des trois temps du refoulement.

$$\frac{S}{S'} \bullet \frac{S'}{\text{signifié} + \text{effet de sens}}$$

Le premier terme représente le sujet de l'inconscient : le S' est le signifiant tombé dans les dessous, c'est le refoulé par rapport à ce signifiant S' refoulé, vous serez d'accord, je pense, pour que nous définissions le premier terme de la métaphore comme le signifiant qui barre, qui marque l'Autre en tant que lieu de l'inconscient.

C'est ainsi que j'avance mes pions en mettant cette lettre du $S(\not{A})$ comme premier terme de cette métaphore. Le symptôme maintenant c'est l'effet de sens qui surgit comme un pavé dans la mare du signifié, au lieu de l'Une-bévue. Donc nous pourrons utiliser cette formulation : le symptôme c'est la structure – au niveau du graphe du désir, et ce sera encore strictement freudien.

Par contre, là où Lacan invente, c'est *quand il élève le symptôme à la dignité du $S(\not{A})$ en tant que lettre de l'inconscient.* (Ce n'est pas par hasard que je reprends cette formule de la sublimation pour en rendre compte). C'est ce point que nous allons retrouver dans un passage du *Séminaire* (*Ornicar*, 3, p. 107) qui est extrêmement important pour comprendre toute l'élaboration théorique de Lacan de ces dernières années concernant la fonction du sinthome. Vous pourrez donc y pointer que d'abord Lacan y fait du symptôme une lettre sauvage de l'inconscient, donc non plus un effet métaphorique, un effet de sens interférant dans la signification, mais un signifiant qui représente le sujet de l'inconscient.

De plus, en liaison avec ceci, il effectue une formalisation de la fonction symptômatique : « Je dis la fonction du symptôme, fonction à entendre « comme le f – de la formulation mathématique $f(x)$. » Le x, c'est ce que j'avais essayé d'expliciter en disant que le sinthome permettait au sujet de devenir argument de la fonction phallique comme pour *tout* ou *pas toute*.

Mais aujourd'hui j'essaie de le reprendre à son point de départ, au niveau du texte :

> « De l'Inconscient tout un est susceptible de s'écrire d'une lettre, encore y faudrait-il convention. L'étrange est que c'est cela même que le symptôme opère sauvagement ce qui ne cesse pas de s'écrire du symptôme relève de là. »

Donc c'est bien à partir de cette définition du symptôme – qui implique quand même un remaniement conceptuel – que nous pouvons comprendre ce qu'est exactement cette identification au symptôme. Déjà pour les Journées de Lille, j'avais essayé de façon, il est vrai, particulièrement hermétique, de montrer comment le discours analytique pouvait domestiquer cette lettre sauvage de l'inconscient que constitue le symptôme – pour en faire le seul vrai mathème possible de la psychanalyse – l'écriture du sinthome.

Mais pour rester cette fois-ci au niveau de la métaphore, ce que nous pouvons repérer c'est que si Lacan a porté le symptôme au second degré, c'est qu'en changeant d'orthographe, il a aussi changé de place – puisqu'il est devenu le premier terme de celle-ci, la lettre du $S(\not{A})$.

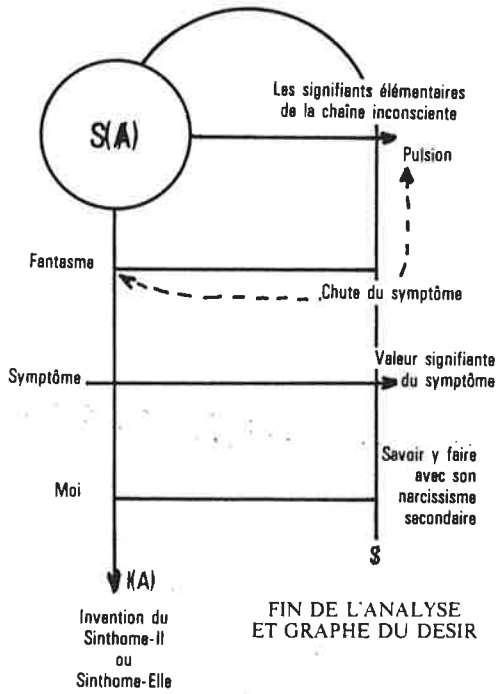
Donc dans notre démarche qui consiste à démontrer que l'identification au symptôme est un mode d'instauration de la fonction paternelle, il y a déjà un point d'acquis : *cette définition de l'identification au symptôme comme étant un signifiant qui représente le sujet de l'inconscient.* Il manque donc ce lieu de l'Autre, et nous pouvons donc le pointer comme tout à fait équivalent au $S(\not{A})$.

III

L'IDENTIFICATION AU SYMPTÔME DU NÉVROSÉ À LA FIN DE L'ANALYSE

Pour ne pas perdre la corde de ce que je vais essayer d'effectuer, le passage de l'identification au symptôme du névrosé à celle du psychotique, nous allons donc essayer de déterminer sa fonction à la fin de l'analyse.

Si le graphe du désir est une façon commode d'en rendre compte, c'est parce qu'il explicite à la fois ces deux formulations : – le symptôme c'est la structure – et – savoir y faire avec son symptôme, c'est la fin de l'analyse.



FIN DE L'ANALYSE ET GRAPHE DU DESIR

En effet, le graphe nous permet de saisir comment la chaîne inconsciente supérieure organise tous les étages de la névrose dans la structure signifiante, à savoir :

1) le symptôme et le complexe de castration;
2) le symptôme dans la signification ;
3) le moi comme symptôme ;
4) enfin ce que Lacan appelle la geste du sujet, c'est-à-dire, les éléments de son histoire, en rapport avec les petits autres qui l'entourent, et dont les effets de répétition sont déterminés bien entendu, par les signifiants élémentaires de la chaîne inconsciente.

En fonction de cette organisation de la névrose dans la structure, pour rendre compte de la fin de l'analyse suivant les étages choisis, nous décrirons :

A) *sur la ligne (i/a) – m*

la somme des identifications du sujet, cette pelure d'oignon du moi, dont le terme est l'Etre-pour-la-mort – c'est ce que Freud appelait le nucléus verbal de l'Ego. Sur cette ligne du moi, nous pourrons utiliser une des lectures de ce savoir y faire avec son symptôme – soit avec son narcissisme secondaire.

b) mais aussi bien nous pourrions choisir la ligne du symptôme au niveau de la signification (S(A), A pour ramener sa traduction symbolique ou sa valeur signifiante à la chaîne inconsciente, donc aux signifiants élémentaires qui organisent le symptôme.

c) enfin, avec les deux étages supérieurs du graphe, ce qui pourrait être pointé, c'est la chute du symptôme, avec cette invention du sinthome-Il ou sinthome-Elle, dans le cadre du complexe de castration. Mais je ne veux pas me perdre dans les problèmes de la fin de l'analyse, puisque ce que je voudrais franchir c'est ce troisième pas – à propos de l'identification au symptôme – comment différencier l'une de l'autre l'identification au symptôme du névrosé et celle du paranoïaque.

IV

CE QUE POURRAIT ETRE L'IDENTIFICATION AU SYMPTÔME DU PARANOÏAQUE

Le hiatus complet entre le refoulement névrotique et le mécanisme de la formation du délire par la forclusion du nom-du-père, enlève tout espoir de pouvoir glisser en douceur de l'une à l'autre de ces identifications au symptôme.

Comment pourrait venir s'inscrire sur le graphe du désir... à son extrême pointe en I(A) – le sinthome du paranoïaque ?

Le point du *S(A)* point d'opacité du désir de l'Autre, est la pièce manquante du graphe du désir pour le psychotique. De ce fait, l'articulation en ce point du fantasme est impossible pour lui.

Nous pourrions aussi replacer au niveau du graphe, ce qu'il en est de la série des persécuteurs, dans le transfert délirant sur la ligne *M – i(a)*.

Tandis que sur la ligne *S(A) – A* de la signification, nous pourrions recentrer comment ce que Freud avait déjà pointé dans ses nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense – que la formation délirante combinatoire, soit le délire d'interprétation, est nécessitée par le fait que « les idées délirantes arrivées à la conscience par compromis (symptôme de retour) posent des exigences au travail de pensée du moi jusqu'à ce qu'elles puissent être admises sans contradic-

tion ».

Ce que Lacan retraduit en terme de logique de signifiant comme un trou dans le signifié, produit par la forclusion du nom-du-père et qui « amorce la cascade des remaniements du signifiant d'où procède le désastre croissant de l'imaginaire jusqu'à ce que le niveau soit atteint où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante ».

Lacan avait essayé de nous donner une idée de ce processus par la parabole de la grande route de Mantes à Rouen, qui manquait, et obligeait les automobilistes à emprunter toute une série de petits chemins de traverse – ceux de la signification – pour y retrouver le chemin du signifiant manquant.

Que pourrait-il en être de *la mise à plat du phallus symbolique* si ce qui l'assure pour le névrosé c'est la traversée de son fantasme fondamental, le délire aura-t-il la même fonction, et qu'est-ce que donc la chute du symptôme pour le paranoïaque ?

Je vous propose de partir des *différentes lectures du S(Ⱥ)* qui pourront nous être utiles pour différencier ses deux identifications au symptôme.

Nous avons déjà pointé celle de l'énigme de l'opacité du désir de l'Autre. Cette lecture en est extrêmement importante parce que c'est elle qui détermine au niveau du procès de séparation le fait que le désir de l'homme peut devenir le désir de l'Autre justement s'il n'est pas psychotique. Bien sûr, il y a aussi ce *S(Ⱥ)* – point de la jouissance féminine – et qui n'est pas sans rapport avec la psychose puisque c'est lui qui nous permet de saisir ce que Lacan veut dire par cette affirmation qu'une femme ne rejoint l'homme que dans la psychose. Mais surtout, la lecture du *S(Ⱥ)* qui va nous être la plus utile pour cette identification au symptôme du paranoïaque, est celle du *S(Ⱥ)* comme le signifiant qui marque, qui barre, l'Autre. Vous savez en effet, que le signifiant qui marque l'Autre le plus célèbre, c'est le nom-du-père comme le premier terme de la métaphore paternelle.

Dans notre cartel, pour pouvoir bien saisir ce qu'est exactement le concept la forclusion du nom-du-père, nous avons étudié les trois chapitres des *Formtions de l'inconscient*, intitulés : « La métaphore paternelle ».

Pour viser à l'efficacité ce qu'on peut en dire, c'est que Lacan dégage de tout ce mythe oedipien (dans *l'Envers de la psychanalyse* il appelle le complexe d'Oedipe un rêve manifeste de Freud), c'est un fait de structure : *le père symbolique est une métaphore, c'est-à-dire, un signifiant substitué à un autre signifiant.* Nous retrouvons donc là notre *S(Ⱥ)* confortablement installé sous la forme du nom-du-père. La seule fonction du père dans le complexe de castration, est donc de symboliser le désir de la mère pour que puisse apparaître au niveau métaphorique et donc dans le signifié la fonction imaginaire du phallus.

Pour le névrosé, quand le nom-du-père laisse un peu à désirer, à désirer être le phallus de la mère, c'est au symptôme qu'il se raccroche. Il supplée, en effet, à cette symbolisation du désir de l'Autre.

L'hystérique qui emprunte si bien ce symptôme de l'Autre, sait très bien qu'il est symbolisation de son désir. Que va-t-il en être pour le psychotique s'il n'y a pas eu pour lui cette symbolisation du désir de la mère et donc impossibilité d'une identification hystérique au désir de l'Autre par son symptôme ? C'est par le biais de cette question que j'aborde le deuxième point que je comptais soulever.

Qu'en est-il pour le paranoïaque de la possibilité de la mise à plat du phallus symbolique ?

Si pour Freud, la fin d'une analyse c'était la butée sur le complexe de castration, Lacan nous a permis de franchir ce point d'impasse en nous permettant de saisir que, pour le névrosé, le problème n'est pas tant d'en avoir ou pas, mais de l'être. C'est en effet pour le désir d'être le phallus que l'envie du pénis d'une femme et la position féminine passive d'un homme vis-à-vis d'un autre homme sont maintenus. Donc si ce désir d'être le phallus est soutenu par son fantasme fondamental, est-ce que c'est aussi ce qui devra être interprété du délire ? Il me semble bien que c'est ce que pointe Lacan à propos de Schreber, quand il nous dit que c'est pour devoir être le phallus qu'il doit être transformé en femme, de par l'équivalence *girl* = *phallus*. Et dans l'analyse de Schreber par Lacan, vous retrouvez donc ce désir de Schreber qui faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, essaie d'être, par son fantasme de prostitution, la femme ou le phallus qui manque à tous les hommes ; puis, à l'étape de son érotomanie divine, ce désir est porté jusqu'à ses dernières conséquences, d'être le phallus qui manque à Dieu.

Donc dans ce repérage identique du désir d'être le phallus, à la fois dans le fantasme et dans le délire – est-ce que l'identification au symptôme de Schreber s'il avait fait une analyse, aurait pu être pour lui comme pour le névrosé – la mise

à plat du phallus symbolique – par la castration à la fois de la mère phallique, mais aussi la castration de celui qui est instauré par le phénomène de transfert, celle du père idéalisé[3] ; soit, ce qui est équivalent me semble-t-il, la possibilité d'un troisième sexe qui cesserait, de s'écrire par le sinthome.

Mais ce qui reste non résolu, c'est de savoir à partir de quoi peut bien s'effectuer cette identification au symptôme du paranoïaque s'il ne peut y avoir pour lui identification hystérique au désir de l'Autre.

Je vous en propose cette hypothèse – elle peut être reconstituée, reconstruite à partir de l'identification primaire narcissique. Je vais juste me contenter de poser les premiers jalons de cette voie à suivre.

D'abord, le plus important, c'est de retrouver dans la « Direction de la cure et les principes de son pouvoir » (*Ecrits*, p. 618), une définition de l'identification primaire narcissique qui est intéressante pour notre question, parce qu'elle est reliée à la pulsion.

Il convient de rappeler que *c'est dans la plus ancienne demande que se produit l'identification primaire, celle qui s'opère de la toute puissance maternelle, à savoir, celle qui non seulement suspend à l'appareil signifiant, la satisfaction des besoins*, mais qui les morcelle, les filtre, les modèle aux défilés de la structure du signifiant.

De plus, dans ce passage, Lacan relie cette identification primaire narcissique à la fonction du Surmoi – en tant que c'est elle qui détermine les rapports du sujet à la réalité.

Il nous explique en effet, que si Freud a un peu hésité à propos du Surmoi et de la réalité, c'est parce que le Surmoi n'est pas la source de la réalité, mais il en trace les voies avant de retrouver dans l'inconscient les premières marques idéales où les tendances se constituent comme refoulées dans la substitution du signifiant aux besoins.

Je vais laisser cette question en suspens, parce qu'il faudrait d'abord reprendre dans toute sa complexité, ce qu'est cette identification primaire narcissique pour Freud et pour Lacan, et je vais juste me contenter de pointer par rapport à cette identification que ce sont justement les rapports à la réalité qui sont perturbés dans la psychose, et que c'est aussi à cette fonction du Surmoi que Lacan avait relié la chute du symptôme effectuée de façon spontanée, dans le « cas Aimée », et qu'il avait défini, vous le savez, comme une paranoïa d'auto-punition.

La chute du symptôme pour le paranoïaque.

A propos du névrosé, il était déjà difficile de savoir pour quelle raison Lacan avait bien pu définir le sinthome à la fois comme le sexe auquel je n'appartiens pas, et la chute du symptôme.

J'en avais proposé l'interprétation suivante :

On peut bien sûr utiliser le mot *chute* aussi bien comme le mot de la passe que comme le mot de la fin de l'analyse, mais nous pourrions tirer un peu plus le mot *chute* vers le sens de « mettre bas », pour pouvoir, en jouant sur cette équivoque, dire qu'il s'agit à la fois de mettre bas le masque du fantasme pour y retrouver la fonction de l'objet *a*, et le *(S(Ⱥ)*, mais aussi mettre bas au sens d'accoucher – c'est-à-dire accoucher du nom-du-père en expulsant cet objet mélancolique qui est, suivant les cas, le père ou la mère, par toutes les voies pulsionnelles possibles.

De toute façon, cet accouchement du nom-du-père, la naissance du sinthome-IL ou du sinthome-ELLE, par l'expulsion de l'objet mélancolique doit être réinterprété en terme de mort du père ou de castration du père idéalisé.

Mais il me semble que pour le psychotique, et ceci devrait justement pouvoir être revérifié à partir de l'identification primaire narcissique, la chute du symptôme ne peut pas se faire à partir de l'incorporation mélancolique qui n'a pas été effectuée, mais à partir de cette inclusion de réel au niveau de l'imaginaire qui constitue l'hallucination.

La fonction de l'interprétation analytique serait donc une nomination symbolique qui transformerait cette inclusion de réel dans l'imaginaire en trou dans le symbolique.

C'est la raison pour laquelle j'essaierai de soutenir que l'identification au symptôme du paranoïaque ne devrait pouvoir être qu'une sublimation, qu'une écriture venant faire trace et border ce trou de réel du délire – ce qui sera encore peut-être plus compliqué à démontrer, c'est de dire pour quelle raison cette écriture de la sublimation sera celle du sinthome-ELLE, l'écriture du sinthome-IL lui étant à jamais impossible, parce qu'elle est déduite du fantasme.

Telles sont toutes les questions que soulève cette identification au symptôme du paranoïaque et que je soumettrai volontiers après un temps de réflexion à une nouvelle discussion.

NOTES

1. Je laisse de côté pour l'instant la description métapsychologique effectuée par Freud du mode psychotique avec ces deux temps de l'*Ablösung* – puis de la projection délirante parce que je voudrais la reprendre en détail à propos du rapport du paranoïaque avec *das Ding* – mais cette foncière différence entre le refoulement et la forclusion laisse prévoir des difficultés théoriques pour effectuer le passage de l'identification au symptôme du névrosé à celle du paranoïaque.
2. Voir les rapports de la métaphore et du refoulement dans *la Logique du fantasme* (*Séminaire XIV*, inédit).
3. Mais peut-être, comme le père idéalisé implique cependant la reconnaissance de la castration de la mère – ce qui ne saurait être le cas de Schreber – il faudrait alors penser qu'il s'agirait pour lui, de la castration de son Dieu persécuteur. De même, faudrait-il peut-être, faire la différence entre devoir être le phallus, et le désir d'être le phallus, pour le psychotique et pour le névrosé.

JEAN-PIERRE DUPONT

AUTOMATISME ET AUTOMATON

(A PROPOS DE WOLFSON)

En face le pire, jusqu'à ce qu'il fasse rire.
SAMUEL BECKETT

Sans doute, le premier mot pénètrerait-il toujours « où » ? hurlait-elle bien sûr en anglais, c'est-à-dire : *where...* ?
LOUIS WOLFSON

Je ne m'attarderai pas trop sur la remarque à faire ici qu'en anglais les questions, ou plus précisément les signifiants indices de question comportent tous comme première lettre le *w* : *double you*, ainsi : *who, why, when, what ; how* fait exception par métathèse : je ne prends pour l'instant ces remarques en compte que par rapport à un point du texte de Wolfson qui concerne l'épellation ; épellation qu'il note comme ayant été l'occasion de la première sanction dont le social avait frappé son étrangeté : « Même les mots individuels n'avaient pas semblé faire beaucoup d'impression sur le jeune garçon (sans doute déjà longtemps schizophrénique)... par exemple à la suite d'un examen sur épellation, l'institutrice avait trouvé qu'il n'avait pu épeler trois quarts des mots... et... surpris avait requis qu'on le plaçât dans une classe pour des enfants moindres intelligents, ce qui naturellement avait été fait sur le champ. »

En anglais, épeler : *to spell* supporte aussi le sens de formule magique : « incantation » : *I put a spell on you* : « Je jette un charme/maléfice, sur toi. » J'avais développé le poids de cette équivoque dans un premier texte sur Wolfson, mais pour le moment, nous en resterons au « toujours » d'un premier mot qui ne cesserait, qui ne cessera pas, qui ne cesse pas de pénétrer, de résonner, de vibrer... je mettrai donc ici en série quelques énoncés de psychotiques concernant ce « ne cesse pas » et du destin qu'incidemment ils lui imaginent.

*

« On peut se masturber jusqu'à ce qu'il n'en reste rien, de votre zizi », écrit sur un bout de papier un jeune psychotique de l'*I.M.P.* où je travaille ; il l'écrit à la fin d'une composition de chanson en jeux de mots, et il ne voulait pas que ça s'arrête, il en réclamait encore et donc vient clôturer la chanson par ce post-scriptum remarquable de précision quant au mouvement de l'énonciation, énonciation qui va du *on* de l'indéfini au *vôtre* du sexe qui appartient à l'Autre et qu'il s'agit d'user jusqu'à ce rien qui en reste.

Dans ce fil là, une scène advenue dans cette même institution : je me trouve assis à la table d'un autre de ces adolescents psychotiques qui semble absorbé dans sa lecture mais éclate de rire sans pouvoir s'arrêter, se cogne violemment la tête par terre sans effet ; il ne s'arrête que lorsque je lui demande ce qui le fait rire d'aussi bon cœur. Il m'explique un jeu dont il vient d'avoir la révélation : il s'agit d'écrire le plus grand nombre qui se puisse concevoir. On joue et le voilà parti sardoniquement à remplir sa feuille de chiffres à tire-larigot ; après un moment, je lui annonce que j'ai fini, il me regarde incrédule et je lui montre le signe de l'infini que j'avais tracé sur ma feuille. Ça ne va pas, il faut de vrais chiffres selon ses règles à lui ; je dis « d'accord », et on recommence le scénario ; après quelques secondes, je lui répète que j'ai fini et lui montre le zéro écrit sur ma feuille. Devant son air interloqué, je lui dis que zéro est le plus grand parce que c'est lui qu'on emploie pour passer d'une catégorie de nombres à une autre ; un peu déçu, il accepte d'en rester là. Donc l'infini, ça ne va pas, mais zéro est acceptable pour ponctuer l'aspiration du plus grand nombre.

Autre exemple du même tonneau (des Danaïdes) : une jeune fille, quand je l'interroge sur ce qu'elle dessine, à savoir toujours et

sempiternellement le même rond, traduit : « ça veut dire continuer ».

Et pour terminer sur un texte que tout un chacun a pu lire : *le Journal d'une schizophrène*, de M. Séchehaye, la Renée de cet écrit, dit, elle aussi, quelque chose de ce qu'on pourrait appeler avec Wolfson : « l'horrible jouissance du non-stop » : « Je ne faisais qu'obéir à une impulsion qui me poussait en avant, toujours en avant. » A ce propos, on ne peut pas ne pas penser à la « découverte » par Skinner et ses collaborateurs du centre du plaisir, comme ils appellent ça, mais ce dont ils nous parlent, c'est bien de la jouissance sans frein du rat dont il est question, auquel on a préalablement implanté une électrode en un point spécifique de son système de récompense situé sur le cortex frontal avec en prime une pédale d'accélérateur grâce à quoi il pourra s'auto-stimuler jusqu'à plus-soif, à savoir jusqu'à en crever bel et bien et de préférence.

*

Quelle est l'électrode qui a pénétré nos schizo et Wolfson en particulier ? Le premier mot, nous dit-il : *Where...* ?

Pour l'instant, nous pouvons déjà avancer ceci : lorsque du mouvementé d'un corps, est exclue la possibilité d'un lieu de pirouette, voici que traverse le champ de la scène, cet espèce de mouvement saccadé qui ne trouve d'arrêt que dans l'horizon de la mort impossible. Qu'on se rappelle ce dict devenu célèbre par effet de citations répétées : « Quand je serai mort, je saurai qui je suis. » Je dis bien que ce qui traverse est un mouvement et peut-être ferait-on mieux de parler d'énergie pure à ce propos (Rappelons-nous le Watt de Beckett lorsqu'il s'avance vers la maison de M. Knott : tournoyant sur lui-même avec comme seule ponctuation de repos l'effondrement dans un fossé. *To beck at* : faire signe à ; *watt* : unité électrique ; *knot(t)* : nœud ; plus le redoublement du *t* final).

On peut même parler de scène en ce point où il faudrait étirer le champ dans l'impossible, espace du manque de représentation. Car la seule limite de cet aller sans retour est dirions-nous, la qualité même du matériau plaqué à la six-quatre-deux sur cette locomotion-machine déglinguée qu'une rouille venue du réel abrège. Arrêtons cet empilement de métaphores et reprenons brièvement le nœud d'un premier texte écrit à propos du livre de Wolfson. Texte où il avait été tenté de montrer une série signifiante qui posait la question de la spécificité du parcours pulsionnel chez le schizophrène ; celle, en l'occurence des orgies boulimiques de Wolfson : « Il s'imaginerait qu'il fût en quelque sorte devenu une machine mangeant automatiquement pour un certain temps limité mais inconnu... Et seulement quand de nombreux emballages, cartons, bocaux, boites et bouteilles, tous vides, jonchaient partout, pouvait-il enfin cesser de bouffer, en effet soudain entièrement perclus mentalement et physiquement. »

En rappelant ici les termes-clefs de la série : le nom de Wolfson d'abord, qui peut s'entendre comme « fils du loup », mais aussi comme *to wolf* (someone's food) : « bâfrer » (la nourriture de quelqu'un) ; où, donc, on trouve une ambiguïté verbe/substantif et, du côté du verbe, nous retrouvons le mouvement d'énonciation évoqué plus haut : « on peut manger jusqu'à ce qu'il n'en reste rien, de votre nourriture. » Mouvement que j'avais décrit comme une paire de mâchoires mécaniquement affolée par l'impératif du verbe et qui ne trouve son arrêt que dans un chuté pourrait-on dire anagrammatiquement à *tuché* ; dans l'épuisement de sa lubrification : la salive. Un épuisement métonymique, donc, où nous retrouvons la formule de Freud « transfert sans reste de l'investissement par déplacement » car c'est bien des mots que Wolfson bouffe : en témoignent ses yeux clos qui ne s'entrouvent que dans le pari de l'opposition : *vegetable oil/shortening*, opposition qui profile la mort du père d'artério-sclérose. Et lorsque, bourré, saturé, ça cesse, cette démangeaison, en bout de course ce qu'il trouve c'est l'ahurissement :*dumb founded* : « muet » ; la perclusion : *crippled*, « estropié », la sidération : *struck dumb, struck dead by lightening or apoplexy* – tous termes renvoyant au passé d'un verbe comme trouvaille (qui vaille de l'être) avec en filigrane la bouche bée du père bayant aux corneilles et les signes mornes d'une ironie éculée : les contenants vidés de contenus.

Pourquoi tant insister sur les avatars de la pulsion orale, au-delà de l'importance et de la richesse descriptive que Wolfson déploie à ce propos ? C'est qu'il me semble que nulle part ailleurs n'est repérable avec autant d'évidence, l'achoppement de la problématique schizophrénique. Je citerai comme exemple à l'appui, un article de Luce Irigaray sur le statut de la négation dans la langue des schizophrènes ; après avoir repéré dans les diverses modalités de réponses aux tests proposés, une position qui débouche sur cette conclusion que « ces analyses de performances des schizophrènes posent en définitive la question de leur aptitude – même à réaliser une

transformation négative. ... Le schizo paraît toujours se situer par rapport à son énoncé dans un rapport direct d'énonciation, incompatible avec l'assomption de l'énoncé comme tel, condition nécessaire à la réalisation d'une véritable transformation négative. » Il faut lire l'article, il est précieux ; mais le lieu où en tout cas cette impossibilité de la négation se donne comme radicale ; car dans d'autres exemples où *naître* aura comme contraire « absent », « stérile », « le néant », « tituber », « se pâmer », etc. et *aimer* : « insociable », « froid », « stylé », « flegme indifférent », etc. ; un semblant négatif subsiste mais il y a un lieu du texte où même ce semblant n'accroche pas : « Ainsi lorsque l'on donne aux schizophrènes la phrase : il a mangé des pommes et qu'on leur demande d'opérer sur celle-ci une transformation négative en leur indiquant les procédés morphologiques à utiliser-ne-pas-, ils répondent invariablement : *il a mangé des bananes, il a mangé des poires, il a mangé des oranges,* etc. malgré les exemples fournis et l'insistance sur les procédés morphologiques à employer. En fait le sujet génère une nouvelle phrase se situant dans un rapport d'exclusion à la première. » Ainsi ce qui se produit est l'étirement d'une suite métonymique où la négation ne trouve pas son nœud et qu'il s'agit de traverser selon le principe d'exhaustion de la chaîne et où nous verrions volontiers un appel au moins un.

« Tout cela n'avait qu'à manquer », clame un des malades de Minkowski, préoccupé par le fait que dans une voûte d'église tout le poids et la tenue de la construction porte sur une clef de voûte précisément. Donc si ce qui tient ensemble est une clef repérable en tant qu'objet comme les autres, eh bien il vaut mieux encore que ça s'écroule. Par le détour d'un texte de Jean-Pierre Bauer, au demeurant remarquable, sur le « plaisir de nier » et de la discussion qui y a fait suite, Eric Laurent vient resserrer les commentaires autour d'une formule qui dit ceci : « que la limite du processus du plaisir de nier c'est que ce qui expulse n'est pas expulsable », et de poursuivre d'une citation de Lacan tirée de *l'Etourdit* : « pour que l'organe arrive à faire problème pour le schizophrène, il faut que le langage comme organe ait commencé à lui en poser », et Bauer de conclure : « Au fond on peut dire qu'en général le psychotique est quelqu'un qui se trouve en face d'une perte impossible... qui est aussi bien langage que corps. » On peut voir que ceci se repère bien chez le Wolfson de l'oralité où l'organe inexpugnable est cette mâchoire machinée du verbe *bafrer* qui se retrouve après retournement dans la bouche bée muette. Rappelons-nous aussi le moment exemplaire de la restauration de ce que la Renée de M. Sechehaye appelle la merveilleuse réalité instituée par le miracle des pommes. Voici ce que Perrier en dit dans un article de 1958 : « La pomme que mange Renée, pour être objectivement la même sur un arbre et dans ses mains maternelles, devient, objet imaginaire de l'échange symboliquement sanctionné dans sa valeur par la parole : « les pommes de maman ». Ce qu'on traduit alors par accession à la réalité se définit en fait, par l'instauration de l'imaginaire comme support signifiant d'une relation de vérité formulée par le thérapeute. » Comme quoi Perrier pour être au plus près de ce dont il s'agit, le rate quand même, car ce n'est pas dans l'appartenance des pommes que gît le ressort, mais, pour reprendre effectivement le texte même de Renée, c'est bien le forçage de la langue qui opère l'aberration métaphorique qui consiste à dire : « boire le bon lait des pommes de maman », où enfin dans ce montage, les mots : *lait, pomme, boire, maman,* viennent retrouver leur signifiance en manquant enfin à eux-mêmes par la formulation métaphorique du *lait des pommes*, qui du même coup sanctionne que l'objet de la pulsion orale est bien le rien et que la faim de Renée était bien a-faim de métaphore. Et donc, loin que ce soit l'imaginaire à être là pris pour support, c'est bien plutôt de ce lieu où l'imaginaire participe du symbolique, lieu de l'imagination là où vrai et faux sont liés dans la vérité du vrai mensonge. Faute de quoi l'identique à lui-même se met à proliférer. Renée : « Ces dents brillaient sous l'éclat de la lumière et bientôt quoique toujours semblables à elles-mêmes, elles occupèrent toute ma vision, comme si toute la salle n'était que dents, sous une lumière implacable. » (*page 15*). Wolfson, p. 119 : « Il ne voulait guère consulter son grand dictionnaire de la langue anglaise, ayant trop peur de devenir tout à fait ahuri par une réaction en chaîne. » Ce qui nous amène à avancer que le concept même de pulsion est rendu caduc dans la schizophrénie, je veux dire ce que la pulsion implique de circuit tiré à quatre épingles de ses termes, nommément : *Drang, Quelle, Objekt, Ziel.*

On est amené à concevoir, de par la soustraction de l'un des termes, en l'occurence le rien de l'objet *a*, un Drang filant droit de la source au but, but et source étant de ce fait rendus exactement identiques ; un pulsif plutôt soumis à l'écho brut. Et puisque nous voilà rendus à l'arbre toujours vert du pulsif, asseyons-nous sous son ombrage de midi(t), mais ce sera pour nous

apercevoir que c'est justement cet ombrage qui fait défaut au paysage schizophrénique et accablé de la lumière aveuglante du disant déchaîné. Cet arbre est celui du Chapitre II du bouquin de Wolfson, bouquin-boucan dont le bout est boum : « L'étudiant de langue schizophrénique se trouvait un beau jour d'été assis avec son père sur un banc dans un parc public. Peut-être étaient-ils assis sous un chêne ou sous un orme ou sous quelque autre arbre. Peut-être le ciel était-il quelque peu nuageux. Peut-être enfin c'était une brise rafraîchissante. Du moins le malade mental n'avait pas trop chaud et ne le trouverait pas si mauvais de rester là assis avec son père le nombre d'heures requis pour recevoir un peu d'argent de celui-ci – comme on recevrait un salaire, pensait-il. » Ce qui rappelle dans sa formulation une présentation de cas de la Section clinique où le sujet en question disait en raccourci qu'il y avait trois possibilités : 1) soit que son père soit un con ; 2) soit qu'il soit un génie ; 3) et du moins ce qui était sûr, c'est qu'il lui devait les droits d'inscription à l'Université. On ne peut mieux dire sous le masque de l'euphémisme, qu'au-delà de l'opposition imaginaire et de l'idéal, c'est en tout cas du côté de la position paternelle qu'est à quérir l'inscription au champ de l'Autre.

Mais nous n'en sommes pas encore là du texte de Wolfson, nous en venons au *r*, à la lettre *r* la consonne de la perche que lui tend son père avec les quelques dollars en question « et à essayer par ce moyen de réparer la brèche, le malentendu qu'il venait de créer entre eux, lorsque, peu avant, il tentait de décourager son fils d'étudier les deux langues étrangères, l'allemand et le français. » La perche en question est de lui dire qu'en russe, *arbre* ça se dit comme en anglais *tri*. « Le psychotique trouvait très intéressant que, d'après son père, les vocables russe et anglais pour *arbre* soient identiques, et il ne doutait pas de la correction de cette déclaration faite d'un ton beaucoup positif... Mais du moins le *r* de l'anglais *tree* s'était souvent immédiatement dédoublé dans l'esprit du schizophrène pour devenir un instant après le vocable français, du même sens, c'est-à-dire pour devenir *arbre*... mais maintenant, pensait-il, depuis que, d'après son père, le mot est aussi bien russe qu'anglais, ce *t* ne devrait point l'agacer (ni le mot entier non plus) et il pourrait néanmoins continuer de former aussitôt mentalement le français arbre, du *r* de l'anglais *tree*... »

Donc le *t*, il s'en débarrasse selon le mensonge du père, reste le *r* qui, lui, doit se dédoubler. Ce qui nous rappelle les commentaires sur le premier mot : « *where : double you r* » et la problématique de l'épellation tôt apparue chez Wolfson comme marquée d'impuissance. D'ailleurs cette lettre *r* en anglais renvoie à une locution d'usage : *the three R's [Reading, wRiting and aRithmetic]*, employée pour signifier l'enseignement primaire. Si l'on note aussi que le son de la consonne *r* renvoie aussi dans l'anglais de Wolfson au mot *err, errand* : dont le sens est « s'égarer », « faire des courses, des commissions » ; qui nous renvoie à la grande bouffe décrite et qui a lieu lors des « tours d'emplettes hebdomadaires ». Et de plus : *air* : la colonne d'air qu'il mobilise dans sa gorge comme brouillage de l'audition, etc. Je ne donne ces précisions que pour montrer en quelque sorte l'excès de sens auquel Wolfson s'affronte ; excès, car loin que ces chaînes signifiantes viennent se perdre en une métaphore de l'ombilical (*unnerkant*), du non-reconnu, à la place du trou est cette lettre *r* qui se refuse au travail du refoulement primordial. Un mycélium pétrifié en quelque sorte ; ceci se rapporte à la métaphore de Freud que Lacan réévoque dans une discussion aux Journées des cartels, en avril 1975, à la suite d'une question de Ritter : Lacan ré-insiste sur le sens du *parlêtre* : « C'est bien d'être né d'un être qui l'a désiré ou pas désiré mais qui de ce seul fait le situe d'une certaine façon dans le langage, qu'un *parlêtre* se trouve exclu de sa propre origine. » Assisterions-nous avec Wolfson à une non-exclusion de sa propre origine ? La suite de ce chapitre exemplaire du *Schizo et les langues* se déroule par la mise en place du type de transformation linguistique que Wolfson opère sur les mots de la langue anglaise afin de les rendre étrangers à eux-mêmes et tenter ainsi de faire échec à la résonance et à l'automatisme métonymique de l'empreinte. D'abord un mot du choix fait par Wolfson d'écrire en français de préférence à l'une des quatre ou cinq langues dans lesquelles il se démène. Choix du français qui renvoie à ce qu'il décrit d'un de ses condisciples de l'enseignement secondaire qu'il admire pour sa musculature et pour sa capacité de parler français mieux que le prof. « Le futur dilettante d'idiomes en lui demandant un jour comment il possédait une langue étrangère à un tel point, recevrait la réponse apparente et laconique : *Je l'ai apprise*. » Mais ça ne suffit pas à la rigueur descriptive de Wolfson, il continue par un jour au natatorium où se tient le dialogue suivant : « Est-ce que tu te tâtes le cœur ? – Je suis cardiaque. (*Avec satisfaction*) : – Vraiment est-ce que ton médecin te l'a dit ? – Non. – Alors comment le sais-tu ? Se croisant les bras, une pose de prédilection chez

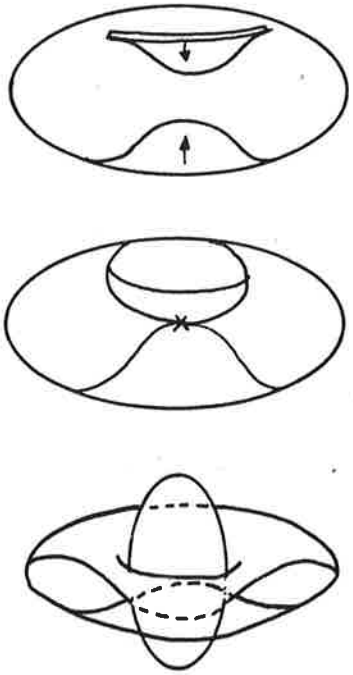
lui et comme si ce lui était complètement clair : « Dans tous les cas je le sais. » Passage qui nous permet de repérer l'identification au trait d'une langue tracé sur le parcours qui va d'un savoir appris à un savoir insu qui lui promet la fin. Bauer, dans l'article précité, attire l'attention sur les conséquences de ce qu'il nomme l'impossible, perte qui condamne le schizophrène à rechercher des formes de mort « rhétoriques » ; car la non-exclusion de l'origine implique de ne pas être pour rien dans sa mort. Ceci pour pointer ce qui se jouait dans l'émergence du français comme langue dans laquelle parier son écriture.

Revenons à la transformation du *r* du *tree* qui, faute d'être *three*, doit se dédoubler. La transformation va s'effectuer sur le mot russe qui effectivement traduit arbre par *derevo* ; en anglais : *derive* : « tirer son origine, dériver. » (La « dérive » est un des modes de traduction que Lacan préfère pour *Trieb* à pulsion). « Mais l'étudiant en langues schizophréniques s'imaginait pouvoir plus ou moins construire, ou du moins y faire un bon commencement, ce mot russe du vocable du même sens de sa langue maternelle, c'est-à-dire de l'anglais *tree*, en pensant à une certaine particularité phonétique des langues slaves : la métathèse », qui est à savoir que « la consonne des mots germaniques est précédée d'une voyelle alors que la même consonne des congénères slaves est suivie de la voyelle ; exemples : *milk* anglais donne *milch* en allemand, mais en polonais *mleko* ; *arbeit* en allemand : en russe *robota*, ce qui lui donne un modèle de retournement autour d'un point fixe, la consonne *r* par exemple : ceci posé comme axiome, la transformation pourra continuer selon les règles suivantes : de *tree* « en transposant la voyelle dans la fausse direction mais dans la seule direction possible ici », il tire : *tere*, et par modulation de l'intensité sonore le *t* devient *d* pour obtenir *dere* et donc *derevo*. Là un problème se pose pour lui au niveau de la place des accents d'intensité, en russe sur la première syllabe, en anglais sur la finale ; mais le pluriel en russe transporte cet accent sur la deuxième syllabe : les arbres : *derèv, ya*. De l'arbre, on passe à la forêt pour y trouver un ersatz de *fort-da*, qui, par la trouvaille en plus de la consonne « complète » *ya* s'écrivant en russe sous la forme d'un *R* majuscule *sens* devant-derrière, introduit un *lapsus calami* (*sans* écrit : *sens*) qui revient systématiquement dans le texte. Lapsus sur lequel j'avais déjà attiré l'attention dans mon premier texte à propos de la fission du *je* en *ya*, *ich* que je m'étais autorisé à lire comme tentative euphémique d'instauration de la *Bejahung* : « *ja, ich* » = « oui je », si l'on élimine la pluralité des langues (compost russo-allemand traduit par Wolfson par *je/je*) en ce sens : *direv, ya*, nous donnerait : « oui j'dérive » ou « oui j'erre ».

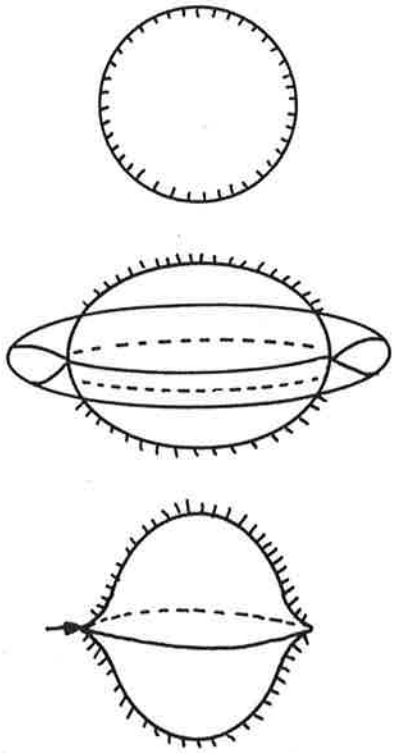
Outre ce qui porte aux jeux de l'« une-bévue » qui trouve pourtant ici une consistance certaine, ce qui est surtout en « jeu dans cet exercice c'est de savoir si pour Wolfson oui ou non, il existe dans l'Autre une « grammaire » qui réponde au pulsif d'un corps cahotisé dans et par *lalangue*. Comme exemple à l'appui revenons au premier mot : *where*, que Wolfson soumet lui-aussi à l'opération linguistique dont il s'est appareillé. Après quelques essais non-satisfaisants, « l'étudiant aliéné pensa soudain au vocable allemand *woher*... voulant dire « d'où », interrogatif. Immédiatement après pour une raison passablement obscure, il éprouva une sensation – même mêlée de joie – de vrai accomplissement »(...) « et pour encore plus de soulagement, il pourrait alors même penser à la règle concernant l'emploi de l'allemand *wo* d'après l'existence ou non de mouvement et la direction de celui-ci. A savoir, *woher kommt* : d'ou vient-il (motion d'approchement ; *wohin geht er* : « où va-t-il » (le sujet s'éloigne) ; *wo ist er* : « où est-il » (pas d'expression de motion). Qu'il était satisfait ! » Exclamation qui ne l'aveugle pas au point d'y croire au génie : il en sait aussi l'imbécillité. « Mais même à sa manière folle, sinon imbécillique, qu'il était agréable d'étudier les langues. » Entre le génial et l'imbécile, le plaisir se constitue du nœud d'une tripartition grammaticale du signifiant de la question du lieu. Faut-il admettre la place prépondérante de la grammaire dans l'instance du nom-du-père ? Qu'il faut admettre comme redoublant « à la place de l'Autre le signifiant lui-même du ternaire symbolique, en tant qu'il constitue la loi du signifiant » ? Le « du » partitif de son concept nous y invite, ainsi que la perte phonématique qui marque le passage de l'enfant à la grammaticalisation de ses énoncés. La grammaire étant alors parler à sa langue, les grammaires posant la question du langage qui détermine l'inconscient par la structure du « comme » un langage. Un des particularismes de la grammaire schizophrénique nous invite à prendre le risque d'en dire un peu plus, et ce, par le détour de la topologie, notamment en se référant à l'article paru dans *Pour la science* sur le retournement de la sphère. Ce particularisme est relevé dans l'étude de Minkowski et c'est le remplacement des prépositions de temps (*lorsque, quand...*) par des termes de valeurs topogra-

phiques ; il cite : « je m'en irai où l'heure sonnera »... énoncé qui fait congruence avec le premier mot de Wolfson. Aussi bien avions-nous fait référence au retournement, au sujet de l'introduction de la métathèse dans le texte de Wolfson.

Rappelons comment s'effectue ce retournement de la sphère et nous nous contenterons d'en commenter les toutes premières étapes. Pour que ce retournement puisse avoir lieu, une condition est exigée : il faut admettre qu'un plan puisse en traverser un autre et ce sans laisser d'autre trace sur les plans en question que les moments de lecture des transformations morphologiques. Comme exemple de référence de traversée d'une surface par une autre, est proposée une conception de la surface telle que constituée de mailles munies chacune d'un système à mousqueton comme en comportent les anneaux des illusionnistes. Les premières étapes du retournement se représentent comme ci-dessous où l'on voit que la



traversée des points antipodaux d'une sphère a pour premier temps logique du processus de constituer une sphère centrale enrobée d'un tore dont l'intérieur est en continuité avec l'extérieur de la surface sphérique centrale qui peut par l'artifice de la langue enregistrant ainsi à son compte la différence instituée, être détachée de la surface torique. Ce qui permet de dire l'objet *a* comme le bord produit de ce détachement qui du même coup constitue le tore du sujet. Reste la sphère centrale retournée et expulsée dont on pourrait dire que la sphéricité rappelle la chose primordiale, mais chose parce que retournée selon la loi. Cette loi, en l'occurence, est représentée par ce que les topologistes nomment les règles de l'homotopie régulière qui, traduite, serait à dire qu'en fin de compte un point d'une surface ne peut se traverser lui-même (un signifiant ne peut se signifier lui-même) ; les figures ci-dessous représentent l'impasse que la méconnaissance des règles produit. Le stade final



de l'opération se heurte à ce qu'on appelle une dégénérescence en arête de rebroussement, qui en fait est un coinçage de la surface autour du cercle équatorial.

Or c'est bien cette fausse solution du retournement qui m'avait paru la plus exemplaire pour rendre compte de ce que Wolfson nous dit de l'être coincé. Si nous prenons les états 1 et 3 dans leur opposition où le retournement du 1 vient se heurter à l'arête de l'impossible du 3, arête constituée des points d'un cercle irretournables qui sont bien ces lettres dures, inéliminables de la métathèse de Wolfson, et que l'on retrouve pétrifiée dans la bouche bée de l'orgie boulimique ; bouche que nous dirions sculptée par le réel catatonisant l'organe.